

Les Amis du Sahara. Organe de l'Association Les Amis du Sahara. 1934/04.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

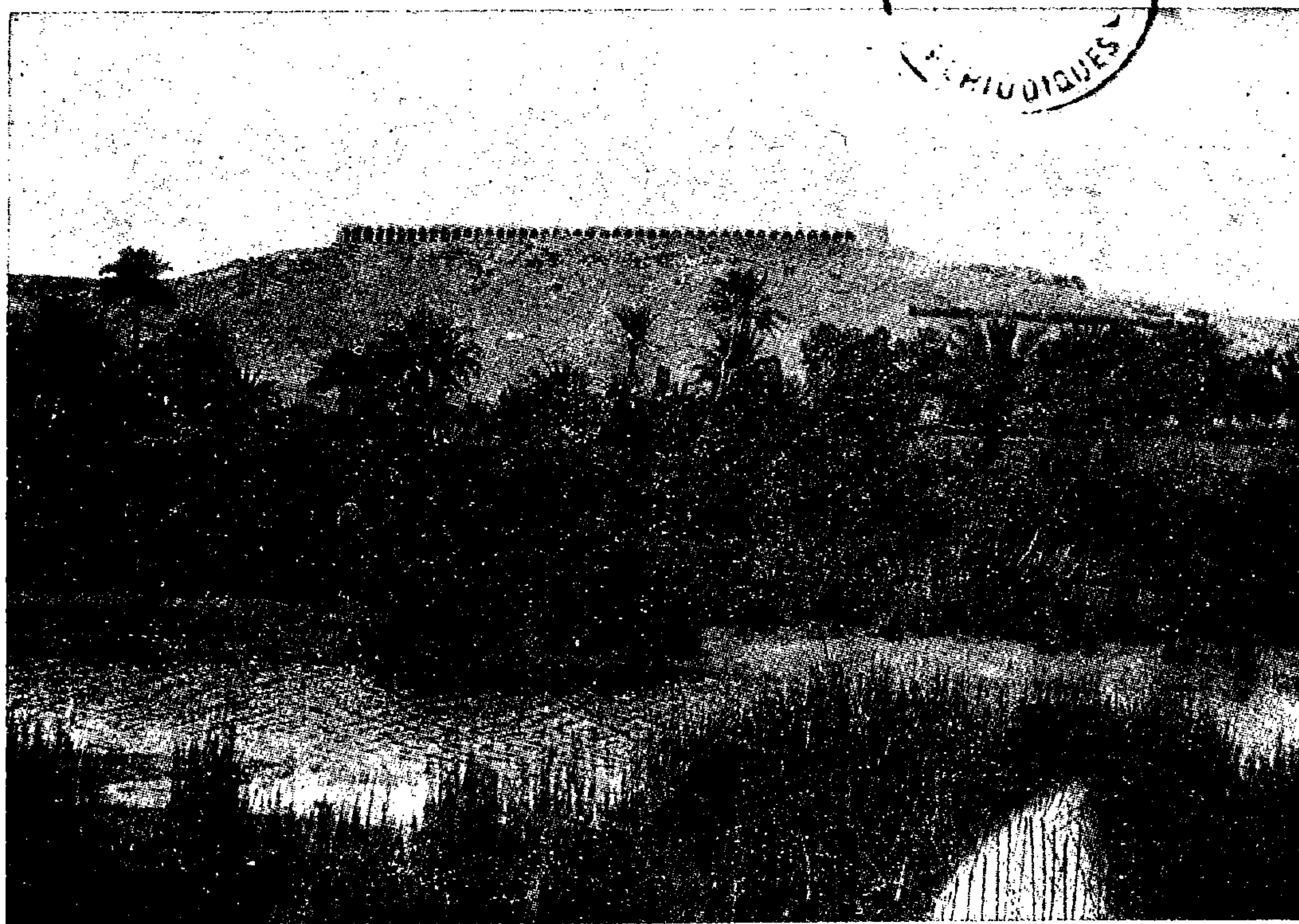
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Bulletin Trimestriel

Avril 1934 - N° 11

LES AMIS DU SAHARA



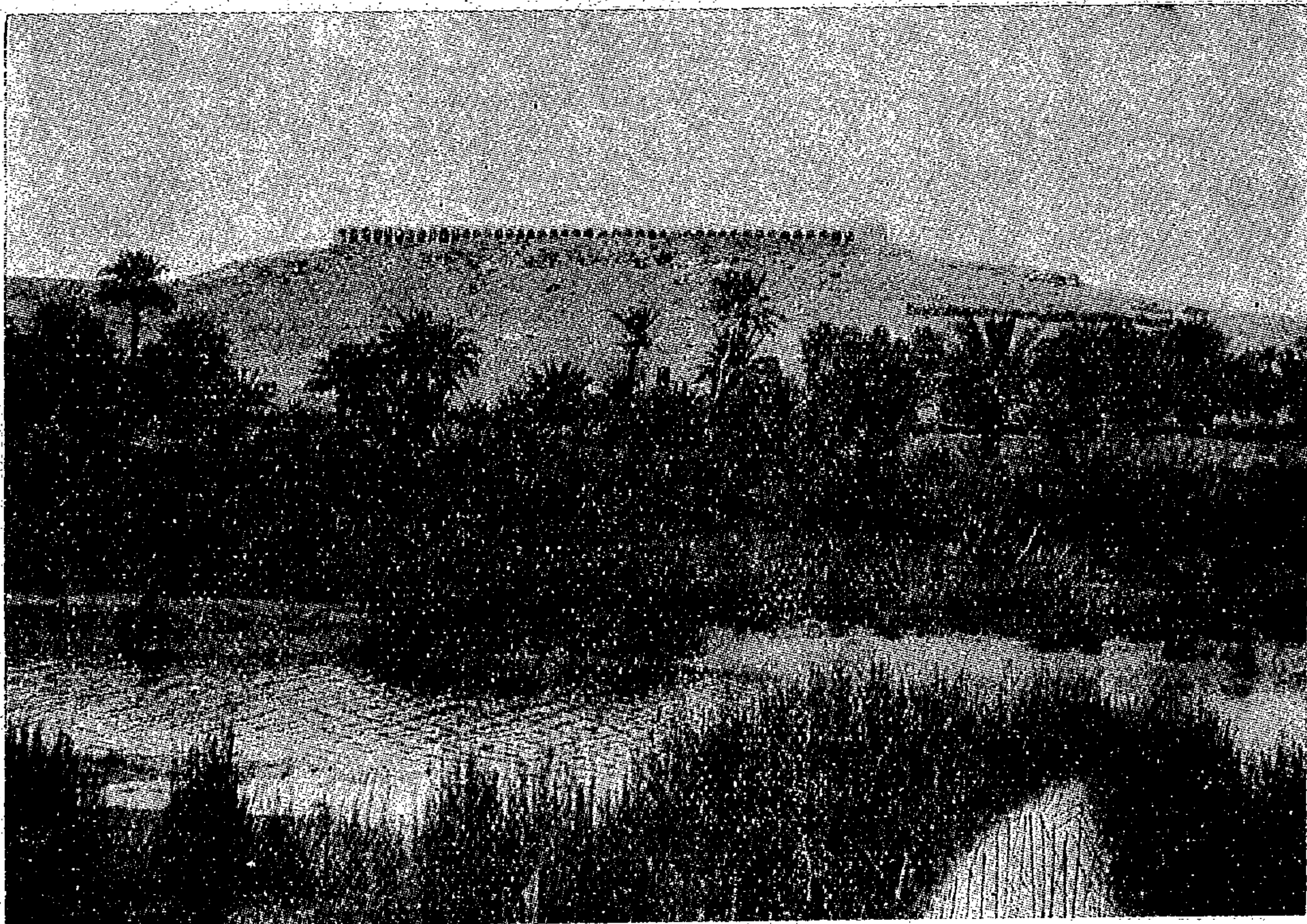
Vue de Beni-Abbes (1904)

Bulletin Trimestriel

Organe de l'Association
" LES AMIS
DU SAHARA "

Pour tous renseignements, s'adresser au SECRÉTARIAT GÉNÉRAL de l'Association, à la DIRECTION DES TERRITOIRES DU SUD, au Gouvernement Général de l'Algérie, à Alger.

LES AMIS DU SAHARA



Vue de Beni-Abbes (1904)

Bulletin Trimestriel

Organe de l'Association
" LES AMIS
DU SAHARA "

Pour tous renseignements, s'adres-
ser au SECRÉTARIAT GÉNÉRAL
de l'Association, à la DIRECTION
DES TERRITOIRES DU SUD, au
Gouvernement Général de l'Algérie,
à Alger.

SOMMAIRE

- I. — *La mort du Prince Sixte de Bourbon.*
- II. — *Liste des Nouveaux Membres des « Amis du Sahara » admis au cours du 1^{er} trimestre 1934.*
- III. — *Le « Sahara Français », par le Capitaine L. LEHURAUX. — La pénétration vers l'Ouest.*
- IV. — *La nouvelle carte Michelin. — De Paris au Hoggar, par Jacques SOUBRIER.*
- V. — *Ouargla, Conférence faite à Metz par M. R. POTTIER.*
- VI. — *Avis divers.*
- VII. — *« Nous avons fait un beau voyage », par le Capitaine A. NABAL.*
- VIII. — *L'Œuvre des « Petits Sahariens » et deux articles de Mme Jacqueline Albert LAMBERT.*





Mission du Prince Sixte de Bourbon

La mort du Prince Sixte de Bourbon

Les *Amis du Sahara* connaissent la part active qui a été prise par le Prince SIXTE DE BOURBON dans la pénétration Saharienne.

Ce fut notamment au cours de son exploration de 1930 que fut tracée la piste transsaharienne centrale ouverte au trafic commercial depuis cette année.

Dès qu'il fut informé de la nouvelle de son décès, M. P. SOUCHIER, Président de la section algérienne de notre association, a adressé à la Princesse SIXTE DE BOURBON, le télégramme suivant :

« Association *Amis du Sahara* déplorant décès
« de celui qui fut un grand explorateur saharien
« vous adresse expression respectueuse condo-
« léances ».

Voici la lettre reçue en réponse :

« Paris, le 27 mars 1934.

« Monsieur,

« Très touchée du télégramme que vous m'avez
« envoyé au nom de l'Association des *Amis du*
« *Sahara*, je vous en exprime ma vive reconnais-
« sance et je vous prie de vouloir bien transmet-
« tre mes remerciements émus aux membres de
« cette association.

« Croyez, Monsieur, à mes sentiments de vive
« gratitude ».

Hedwige Princesse DE BOURBON.

LISTE DES NOUVEAUX MEMBRES

admis au cours du 1^{er} Trimestre 1934

MEMBRES BIENFAITEURS

Néant

MEMBRES TITULAIRES

M. ANTONA Paul, avocat à la Cour d'Appel d'Alger, 29, rue Maréchal Soult, Alger.

M. BOSC Aimé, professeur au Lycée, 35, rue du Fondouck, Oran.

M. CANOVAS Jean, courtier en vins, 3, rue Ballay, Alger.

Mlle COURBET Hélène, professeur, demeurant cité Evrard, rue Voltaire, Mostaganem (Oran).

M. DE DANCOURT Pierre, 3, rue Lafayette, Alger.

Mme Vve DESMARES Thérèse, 50, rue de Chanzy Chartres (Eure-et-Loire).

M. le Colonel DROGUE Jean-Baptiste, 108, rue Michelet, Alger.

M. EGGERT Wilhelm, artiste peintre Brannsfeld Pauli Strasse 20, Cologne (Allemagne).

Mme Vve EINHORN Cécile, caissière-comptable, rue des Haudriettes, Paris (III^e).

M. FULCONIS Etienne, Procureur Général près la Cour d'Appel d'Alger, 6, boulevard Laferrière, Alger.

M. DE LAAGE DE MEUX Hilaire, secrétaire général de la Société des lignes télégraphiques et téléphoniques Nord-Africaines, 4, Villa Eugène Manuel, Paris (XVI^e).

M. Raoul LEFEBVRE, agriculteur distillateur, à Tourny (Eure).

Mme Jeanne LEFEBVRE, Tourny (Eure).

M. LEFEBVRE DES NOETTES Jacques, ingénieur agricole, La Tourelle, 62 chemin Yusuf, Alger.

M. LENEVEU Gaston, pharmacien, 25, rue de Constantine, Hussein-Dey (Alger).

M. MADHI Mohamed, instituteur, Moafkia, par Orléansville.

M. MERCERON Louis-Marcel, directeur des Ventes Frigidaire, 7, rue Drouet d'Erlon, Alger.

M. MONICHON Emile, inspecteur de la Compagnie d'Assurances « La Providence », 10, rue Edgar Quinet, Alger.

Mlle PAYROUSE Octavie, professeur, demeurant cité Evrard, rue Voltaire, Mostaganem (Oran).

Mlle REYNAUD, professeur, 48, avenue de France, Fez (Maroc).

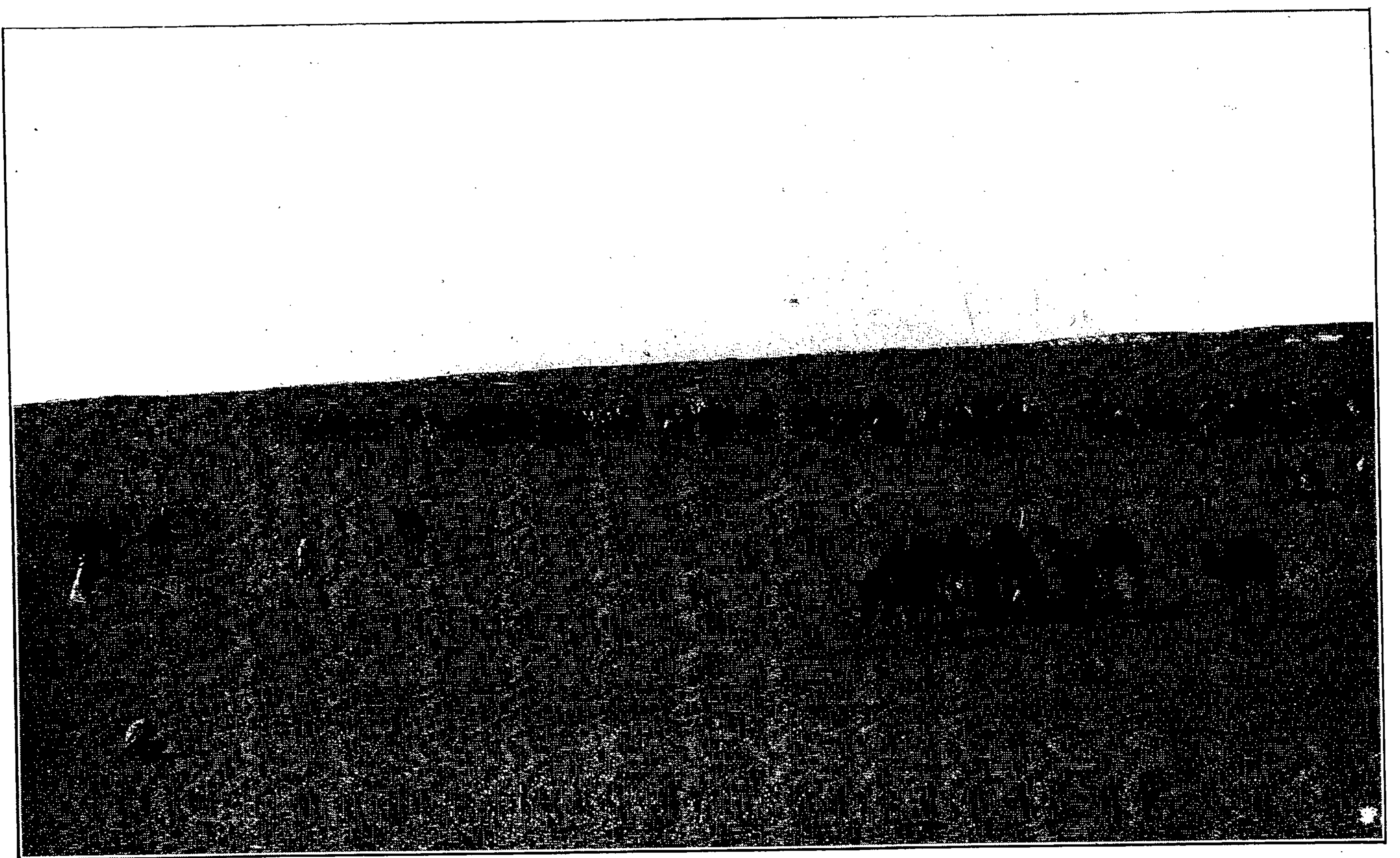
M. RIÉGER Auguste-Charles, agent général d'assurances « La Prévoyance », 1, rue Négrier, Alger.

M. Jean DE SAILLY, inspecteur des Finances, 24, boulevard d'Argenson, Neuilly-sur-Seine.

M. SAINT-PIERRE Jean, garde général des Eaux et Forêts, 2, rue du Parc, Mulhouse (Haut-Rhin).

M. VAST Jacques, propriétaire-viticulteur, 5, rue Charras, Alger.





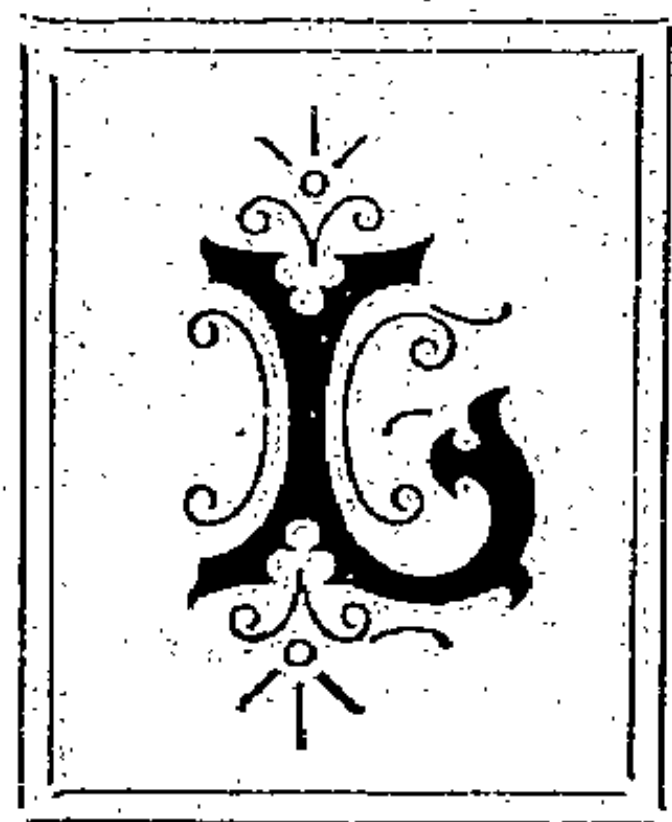
Un peloton méhariste

LES FRANÇAIS AU SAHARA⁽¹⁾

par le Capitaine L. LEHURAUX

IX

LA PENETRATION VERS L'OUEST



LES reconnaissances exécutées en 1902 et 1903 par le lieutenant GUILLO-LOHAN dans le Hoggar et par le commandant LAPERRINE dans l'Adrar-Ahnet, avaient affirmé la grande valeur saharienne des troupes méharistes nouvellement créées. L'expérience était concluante : nous avons forgé l'instrument idéal de notre pénétration saharienne; sans bruit et sans grands frais les méharistes venaient de prouver leur complète efficacité.

A leur sujet le professeur E. F. GAUTIER, qui avait accompagné le commandant LAPERRINE dans sa tournée, écrivait d'Adrar le 16 juin 1903, dans une lettre au Comité de l'Afrique Française :

« L'outil dont on s'est servi est admirablement adapté à la besogne; les méharistes des compagnies sahariennes sont une tribu nomade militairement encadrée; ils ignorent la garnison ou ne la

(1) Voir les précédents bulletins.

connaissent qu'à de longs intervalles; leur temps de service s'écoule pour la plus grande partie dans ce qu'on appelle ici les « pâturages », c'est-à-dire dans les oueds inhabités énormément éloignés les uns des autres, épars à la surface du désert, où le chameau trouve sa vie. Ces taches de verdure se broutent assez vite jusqu'à la racine de leurs pauvres arbustes épineux; leur virescence est d'ailleurs capricieuse comme les orages et les sécheresses qui la conditionnent. Il faut changer souvent et chercher la vie de ses bêtes à quelques centaines de kilomètres plus loin. Les distances ne comptent plus, l'espace et le temps s'effacent, le méhari et son cavalier mènent une existence rêveuse de gazelles et d'antilopes. Pour aimer un pareil genre de vie il faut des nomades de naissance, à qui elle offre le charme des habitudes d'enfance... Il faut que le désert suffise au recrutement de sa police et il y a suffi : les nomades Châamba d'Ouargla et d'El-Goléa se sont trouvés là, à point, habitués à nous et mis en confiance par un contact de vingt années. Ils font des soldats un peu étranges au premier abord, familiers et presque irrespectueux, trop grands seigneurs pour n'être pas de déplorables ordonnances, mais braves, sûrs, incroyablement résistants et débrouillards. Le temps viendra où ils auront pour collègues les Touareg eux-mêmes. A mesure que le banditisme devient impossible, il ne reste aux voleurs de grands chemins, habitués à la vie au grand air et au port des armes, d'autre ressource que de se faire « gendarmes ».

Peinture pittoresque et prise sur le vif. Les événements devaient donner entièrement raison

aux créateurs de ce corps d'élite, ainsi qu'à la perspicacité du professeur GAUTIER.

Tandis que les méharistes de la compagnie saharienne du Tidikelt concentraient leurs efforts à la pacification du pays touareg et à la liaison avec le Soudan, le commandant LAPERRINE orientait la compagnie saharienne du Touat vers le sud-ouest, région totalement inconnue qui n'avait encore été visitée, en partie, que par quatre explorateurs européens : René CAILLÉ, en 1828, l'anglais DAVIDSON en 1836, l'autrichien Oscar LENZ en 1880 et Camille DOULS en 1887.

Le Sahara occidental est une immense zone désertique caractérisée par des Hauts-Plateaux, qui s'étendent depuis le Tafilalet jusqu'au voisinage de la Seguiet-el-Hamra, et par de grandes masses de dunes de sables comme l'erg Iguidi et l'erg Chech.

Les Hauts-Plateaux du Drâa séparent les versants atlantique et saharien. C'est une grande surface tabulaire rocheuse, aride, coupée de quelques bas-fonds, offrant néanmoins des facilités de circulation et contenant des points d'eau assez nombreux sur son pourtour. De hautes falaises abruptes dominant, vers l'ouest et le nord-ouest, une région tourmentée où les affluents du Drâa et de la Seguiet-el-Hamra se sont creusé de profonds cânon. Vers l'est, l'erg Iguidi, riche en pâturages et en eau, et l'erg Chech, moins privilégié à cet égard, se prolongent en direction de la Mauritanie par les falaises longitudinales du Hank qui prend naissance au sud du plateau des Eglabs, puis par le massif sablonneux de la Makteir et les grands regs de la Mauritanie méridionale.

Le Sahara occidental est, pour ainsi dire, vide d'habitants. Sauf dans la partie qui avoisine la côte de l'Atlantique, c'est le désert absolu où l'on ne rencontre âme qui vive durant des centaines de kilomètres. Cependant, en des temps très lointains, ce pays dût être très peuplé ainsi qu'en témoignent les nombreux vestiges dont le sol est parsemé. Partout, en effet, on retrouve des traces de la présence de l'homme de la préhistoire : monuments mégalithiques, sépultures préislamiques, pierres taillées de l'époque néolithique, et peut-être même paléolithique, objets de parure, gravures rupestres, preuves troublantes que d'importants groupements humains ont vécu jadis dans ces régions.

Un seul centre de vie humaine rompt l'implacable solitude de ce no man's land : la petite oasis de Tindouf créée par les Tadjakant, tribu de riches commerçants. Le village est aujourd'hui à peu près abandonné et les maisons tombent en ruines, car les propriétaires, qui avaient rêvé de faire de Tindouf un centre de domination, furent pillés par les Reguibat, tribu nomade du Sahel Atlantique, et dispersés dans diverses parties du désert. Depuis, l'oasis est livrée à la destruction du temps dont l'œuvre de mort est rapide en ces contrées.

La partie du Sahara occidental qui longe l'Océan depuis la Mauritanie jusqu'au sud du Maroc est habitée par des tribus nomades dont cette large bande côtière constitue les terrains de parcours habituels. Ces tribus ne restent toutefois pas invariablement fixées à cette zone sahélienne, car elles sont tributaires des pâturages indispensables à leurs troupeaux et il arrive parfois,

certaines années de sécheresse, qu'elles doivent aller découvrir ces pâturages bien loin de leur rayon normal de nomadisation. Néanmoins le centre de gravité de ces nomades reste la Seguiet-el-Hamra, le Rio-de-Oro espagnol et la vallée de l'oued Drâa. Ce sont les Tekna et les Oulad Delim, surtout les Reguibat, pasteurs, éleveurs de chameaux, mais dont la principale industrie est le pillage. Pourvoyeurs des djiouch et des rezzou, ces grands nomades ont régné en souverains dans tout le Sahara occidental jusqu'à l'arrivée des Français. Les caravanes transsahariennes, les tribus soudanaises du Hodh et de l'Azaouad, celles des environs immédiats de Tombouctou, ainsi que les Touareg de l'Adrar des Iforas et de la Boucle du Niger, étaient les victimes habituelles de ces audacieux pirates.

Lors de son séjour au Soudan, le commandant LAPERRINE avait eu maintes fois l'occasion d'entrer en contact avec les nomades de l'ouest saharien. Il les savait adversaires redoutables, merveilleusement entraînés au combat dans le désert, très bien armés et abondamment ravitaillés en munitions par la contrebande exercée sur les côtes. Le commandant du Territoire des Oasis ne mésestimait donc pas les qualités guerrières de l'ennemi; mais il avait confiance en la valeur de ses méharistes et il n'hésita pas à les lancer contre les pillards du désert. Cependant, avant d'entreprendre des opérations militaires offensives, il jugea prudent de procéder à l'inventaire méthodique de l'immense région dans laquelle les Beraber évoluaient en toute quiétude.

La première reconnaissance importante lancée vers le Sahara occidental fut exécutée par les

méharistes de la compagnie du Touat sous la direction du capitaine FLYE SAINTE MARIE, ayant comme adjoints les lieutenants MUSSEL et NIÉGER.

Parti d'Adrar le 31 octobre 1904 le détachement passa à Bou Bernous, puis, en suivant la lisière de l'erg Iguidi, il se dirigea vers Oglet Yacoub dans l'intention de pousser jusqu'à Tindouf, la mystérieuse petite oasis des Tadjakant.

Ce projet était téméraire et le capitaine eut la sagesse d'y renoncer. Il disposait d'un trop faible effectif pour se risquer aussi loin de ses bases, dans une région dangereuse où il se serait certainement heurté à d'importants groupements ennemis. Aussi, après Oglet Yacoub, reprit-il la route de retour en traversant les Eglabs jusqu'à Chénachan. Le 9 janvier 1905 le détachement rentrait à Adrar sans incident après avoir parcouru près de 2.500 kilomètres dans un pays demeuré jusque-là inexploré.

La reconnaissance FLYE SAINTE MARIE est assurément l'une des plus audacieuses qui aient illustré la pénétration française au Sahara. Que l'on se représente cette petite troupe, composée uniquement d'indigènes encadrés de quelques officiers et gradés français, et s'aventurant sous la conduite d'un seul guide, rien moins que sûr, dans une contrée totalement inconnue qui passait pour être infestée de bandits sur lesquels couraient les bruits les plus sinistres.

En fait, si le détachement ne fit aucune fâcheuse rencontre on apprit plus tard que les Beraber, informés des déplacements de nos méharistes, avaient organisé un rezzou de 400 guerriers environ dans le but de s'opposer à leur avance; mais au dernier moment les chefs des pillards renon-

cèrent à leur projet et ce fut sans doute fort heureux pour les Sahariens.

Au cours de cette tournée, le lieutenant NIÉGER, qui avait déjà exécuté en 1902 une reconnaissance jusqu'au puits d'Inifeg, recueillit une nombreuse documentation topographique qui devait servir de base à l'élaboration de la précieuse carte au millionième que cet officier mit ultérieurement au net et qui fut exécutée en 1910 par le Service Géographique de l'Armée.

Une année plus tard, c'est-à-dire en 1906, l'erg Chech livrait à son tour quelques-uns de ses secrets au commandant LAPERRINE qui visita pour la première fois Taoudeni, point célèbre par ses salines et baptisé par un journaliste parisien, qui s'y rendit en 1932 en automobile, « l'Enfer du sel ».

C'est bien, en effet, un lieu infernal que ce ksar de Taoudeni, où quelques dizaines de noirs vivent une existence brève et misérable pour assurer l'extraction des barres de sel gemme qui font prime sur les marchés de Tombouctou et du Soudan. Depuis des temps immémoriaux des caravanes de plusieurs milliers de chameaux quittent les bords du Niger deux fois l'an pour aller chercher à Taoudeni la précieuse denrée, toujours appréciée par les noirs soudanais en dépit de la concurrence de sels étrangers, ceux de Roumanie notamment.

Le professeur E. F. GAUTIER, qui connaît tous les secrets du Sahara, a percé le mystère des salines de Taoudeni. Le sel se trouve dans le fond d'une dépression où le Niger venait, il y a sans doute des siècles ou des millénaires, avant sa capture au seuil de Tosaye, se déverser et mourir. Ce sont les eaux du Niger qui ont accumulé dans ce chott

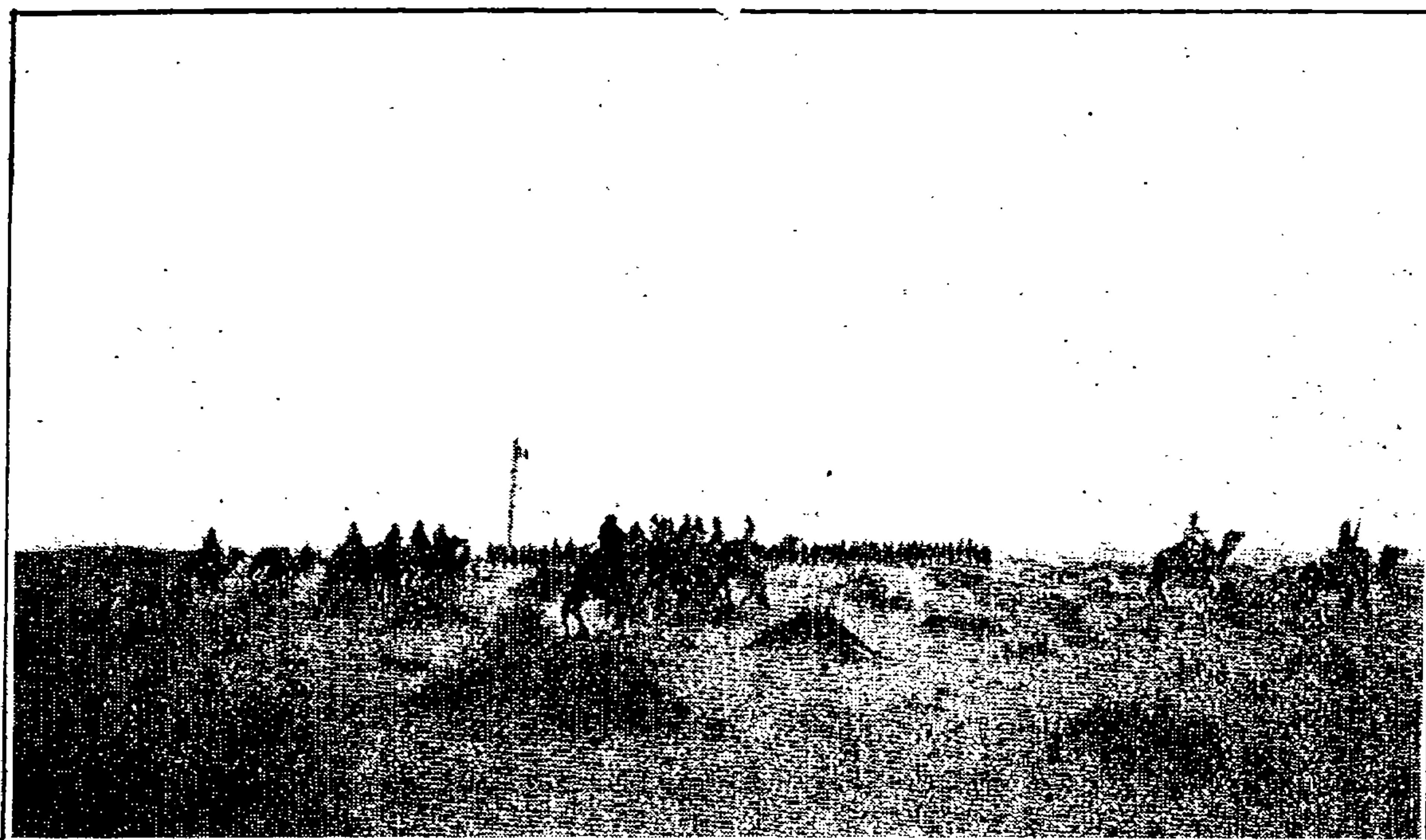
les dalles de sel que l'on trouve sous une couche d'alluvions d'environ trois mètres d'épaisseur. Il suffit d'enlever l'argile pour découvrir les massives assises de sel baignant dans la saumure et que l'on découpe à coup de pic pour obtenir les barres vendues au Soudan.

Après avoir rencontré le 20 mai 1906, dans cette région de Taoudeni, un détachement soudanais commandé par le capitaine CAUVIN et le lieutenant CORTIER, le commandant LAPERRINE, qu'accompagnaient les lieutenants NIÉGER, MUSSEL et LAUMONNIER, prit la décision de rentrer directement au Touat en traversant les hautes dunes de l'erg Chech réputées infranchissables en raison de leur aridité et de la rareté des puits dont l'eau, par surcroît, était, disait-on, imbuvable.

Ce dernier renseignement n'était pas exagéré et les méharistes du commandant LAPERRINE en firent la cruelle expérience. Au puits de Tnihaïa en particulier, où le détachement arriva le 5 juin, l'eau était chargée de chlore à un tel degré que presque tous les hommes furent atteints de violentes douleurs d'entrailles et que leur visages, comme leurs membres, se boursouflèrent d'une façon aussi inquiétante qu'imprévue.

Ne perdant cependant pas courage la petite troupe, exténuée, gagna péniblement le puits de Bir-el-Hadjadj le 1^{er} juillet où elle trouva enfin une boisson excellente. Mais cette eau bienfaisante dut être gagnée de haute lutte; le puits était comblé et les hommes, en dépit de leur extrême fatigue, durent peiner pendant 28 heures consécutives avant de pouvoir étancher leur soif et abreuver leurs chameaux.

Le 9 juillet, enfin, le commandant LAPERRINE



Méharistes du Touat dans le Sahara Occidental



Dans les dunes de l'Erg Iguidi

avait la satisfaction de ramener tout son monde au Touat. Il rapportait de sa pénible reconnaissance un lever d'itinéraires appuyé sur des observations astronomiques ayant pour auteurs les lieutenants NIÉGER et MUSSEL.

Cette importante tournée avait révélé les caractères essentiels de l'erg Chech et donné des indications précieuses sur les possibilités, pour un groupe de méharistes, de s'y déplacer. Il fut ainsi plus aisé au lieutenant CLERGET DE SAINT LÉGER, de la compagnie saharienne du Touat, de circuler dans cette zone, où il séjourna du mois de mars au mois de septembre 1907, et de relever l'emplacement de nombreux points d'eau inconnus qui devaient, par la suite, singulièrement faciliter la reconnaissance plus détaillée de la région.

La pénétration française vers le Sahara occidental allait entrer dans une phase nouvelle par le fait de l'avance progressive, en direction du nord-est, des troupes sénégalaises.

Depuis 1903 nos colonnes du Sénégal avaient pénétré dans la Mauritanie saharienne et occupé successivement le Trarza, le Brakna et le Tagant. Cette occupation ne s'était pas effectuée sans soulever de vives oppositions de la part des nomades; aussi avait-elle été accompagnée de meurtriers combats, notamment lors de la prise de Tidjikja. En 1908 la situation était devenue à tel point difficile pour nos détachements qu'il apparut indispensable de purger le groupe des oasis de l'Adrar de ses éléments troubles en les refoulant dans le désert. C'est au colonel GOURAUD, le glorieux général gouverneur militaire de Paris, que l'on confia cette importante mission, et le 2

janvier 1909 Atar, capital de l'Adrar, tomba entre nos mains.

A peu près dans le même temps que les méharistes mauritaniens faisaient ce bond en avant, les méharistes algériens s'installaient à 160 kilomètres au sud-ouest de Beni-Abbès, dans l'oasis de Tabelbala. Ainsi s'annonçait, dès cette époque, l'œuvre commune de pacification qui devait, dans les années suivantes, conduire les deux colonies voisines à une coopération toujours plus étroite et à la réduction lente, mais sûre, de l'énorme trouée de 1.800 kilomètres de désert absolu qui sépare les deux postes d'Atar et de Tabelbala.

De novembre 1909 à janvier 1910 les méharistes du Touat et de la Saoura, sous les ordres du capitaine CANCEL, exécutèrent une grande reconnaissance vers l'ouest, visitant successivement les points d'eau de Tinoraj, El Atimine, Rhemiles, Boubout, etc... Le 9 décembre, alors que le détachement arrivait au puits de Tounassine, il se trouva tout à coup en présence d'un rezzou composé de plus de 200 Oulad Djerir. La situation était critique, car l'adversaire, bien armé et retranché à l'abri d'une crête rocheuse, paraissait décidé à défendre âprement la position. De plus la nuit approchait et le combat, dans ces conditions, s'avérait difficile et d'une issue incertaine. La bataille s'engagea néanmoins avec une égale ardeur de part et d'autre. Dès le début de l'action un officier de la compagnie de la Saoura, le lieutenant LAPEYRE, tombait mortellement atteint. Bientôt cependant les coups de feu s'espacèrent, puis cessèrent tout à fait lors la nuit fût venue. A la faveur de l'obscurité les Oulad Djerir avaient abandonné leur position pour s'enfuir dans l'im-

mensité, laissant sur place les tués qu'ils n'avaient pû emporter.

Après ce succès le détachement CANCEL revenait au puits de Rhemilès lorsqu'il rencontra, le 12 décembre, un troupeau de chameaux volés au Soudan par les Beraber de l'entourage d'Abidine et précipitamment abandonnés. Nos méharistes s'emparèrent naturellement de ce troupeau qu'ils ramenèrent à Tabelbala, mais ils repartirent aussitôt de ce point vers le sud-ouest pour tenter de couper la route à un nouveau rezzou que l'on venait de signaler. Ce rezzou, atteint et dispersé le 3 janvier 1910, constituait un élément d'un groupe de 250 pillards qui s'étaient rencontrés à Achourat, le 29 novembre, avec les 75 méharistes soudanais du capitaine GROSDEMANDE. Un combat d'une grande violence s'était engagé entre les adversaires, mais, finalement, les Beraber durent s'enfuir en laissant 80 cadavres sur le terrain. Les soudanais, de leur côté, avaient perdu la moitié de leur effectif ainsi que leur chef, le capitaine GROSDEMANDE.

La reconnaissance du capitaine CANCEL eût un retentissement profond dans tout le Sahara occidental. Les Beraber, qui se croyaient toujours en sécurité dans l'Iguidi, avaient été fâcheusement surpris par l'irruption soudaine des Châamba. Chassés des oasis du Touat, ils se voyaient désormais inquiétés jusque dans leurs repaires, et il leur parut évident qu'il leur serait à l'avenir difficile de se livrer au pillage avec la même liberté que naguère et avec la même certitude d'échapper à toute impunité.

De décembre 1911 à janvier 1912, les précédentes explorations furent complétées par un groupe

de la compagnie de la Saoura qui se rendit jusque dans l'Ouahila sous les ordres du lieutenant BRETZNER et de l'officier interprète CHAREIX. Au cours de cette tournée des puits nouveaux furent découverts, enrichissant ainsi la documentation déjà rassemblée. Nos méharistes se familiarisaient avec ces contrées et devenaient des guides sûrs pour l'avenir.

Les Beraber n'avaient cependant pas renoncé à leurs habitudes de banditisme en dépit des incursions des Sahariens dans leur domaine demeuré jusqu'alors inviolé. Au surplus, sous réserve de certaines précautions que commandait la situation nouvelle, ils n'avaient pas encore grand chose à craindre. Les reconnaissances des méharistes algériens étaient rares et trop limitées dans l'espace pour être réellement dangereuses et, seul, un concours de circonstances exceptionnel pouvait permettre d'atteindre des pillards se tenant sur leurs gardes et peu enclins, généralement, à se battre sans profit.

Les Beraber allaient de nouveau se signaler à l'attention au printemps de l'année 1912, au moment où la grande caravane, l'azalaï, quitte les rives du Niger pour aller chercher à Taoudeni les précieuses et estimées barres de sel.

L'azalaï, comme à l'accoutumée, était protégé par un détachement de méharistes et de tirailleurs soudanais commandé par le lieutenant d'infanterie coloniale LELORRAIN. Arrivée au puits dans la journée, l'escorte trouva le point d'eau d'El-Guettara, au sud-est de Taoudeni, le 23 mai, occupé par plus de 150 Oulad Djerir qui la reçurent à coups de fusil. Le combat s'engagea aussitôt et se prolongea pendant toute la nuit. Le lende-

main, au lever du jour, le feu avait cessé. Les soudanais avaient presque tous succombé l'un après l'autre, face à l'ennemi; le lieutenant LELORRAIN et son adjoint, l'adjudant ROSSI, déjà blessé à Achourat en 1909, se trouvaient parmi les morts, en avant de leurs hommes, à leur place de chefs.

C'est en cette même année 1912, peu de temps avant l'événement qui vient d'être rappelé, que la mission du chemin de fer transafricain, dirigée par le capitaine NIÉGER, vint au Sahara poursuivre ses études. Tandis qu'une partie de cette mission se dirigeait vers le Hoggar, un autre petit groupe, placé sous le commandement du capitaine CORTIER, de l'infanterie coloniale, était chargé de traverser le Tanezrouft au sud de Reggan, en vue de rechercher la piste caravanière qui reliait autrefois le Touat à Tombouctou et que l'explorateur LAING, assassiné près d'Araouane, suivit en partie en 1826.

L'entreprise était doublement périlleuse, en raison des difficultés inhérentes à la complète aridité de la région et des risques presque certains de rencontrer les Beraber au débouché en zone soudanaise.

Mais le capitaine CORTIER, qui devait plus tard trouver une mort glorieuse au champ d'honneur, sur le front de France, n'était pas homme à s'émouvoir de telles contingences. Officier de haute valeur intellectuelle, saharien consommé qui a laissé de nombreux travaux sur le Sahara soudanais, CORTIER n'ignorait pas les dangers auxquels il allait s'exposer. Aussi n'avait-il rien négligé pour réussir et le succès de son exploration a prouvé sa grande expérience du désert.

Il y a une cinquantaine d'années cette piste du

Touat à Tombouctou, que de luxueux cars empruntent aujourd'hui régulièrement, était encore suivie par les caravaniers. Ceux-ci pouvaient se ravitailler en eau assez facilement et trouver même, en cas d'attaque, des refuges dans les deux casbahs d'Ouallen et d'Amranène. Par suite de quel cataclysme les puits tarirent-ils soudain ? Il faut voir là sans doute la conséquence d'une sécheresse de plusieurs années consécutives. Quoiqu'il en soit la route devint, dès lors, impraticable; elle dût être abandonnée et les derniers caravaniers qui, poussés par la force invincible de la tradition, voulurent quand même passer périrent de la soif après une cruelle agonie.

CORTIER quitta le puits d'Ouallen le 18 mars 1913 accompagné de trois hommes seulement et emmenant huit chameaux pour le transport de la réserve d'eau. Successivement le vaillant explorateur passa aux puits d'Azennezan, d'Amranène, d'Aïn-Cheikh, de Tin Dedine, de Tin Datsen, mais tous ces puits, signalés par de vieux caravaniers, étaient à sec. Ce n'est que le 27 mars, c'est-à-dire neuf jours après le départ d'Ouallen, que l'officier arriva au puits de Tagnout où, enfin, il pût renouveler sa provision d'eau. Mais l'endroit n'était pas sûr et il eut été dangereux de s'y attarder. Deux jours plus tard, le petit groupe héroïque atteignit Achourat et, de là, il gagna rapidement les régions plus hospitalières du Soudan.

La magnifique exploration du capitaine CORTIER est trop peu connue. On ignore, semble-t-il, qu'il fut le premier à reconnaître cette voie sur laquelle les automobiles roulent désormais à vive allure sans le moindre danger.

Certes ceux qui, après lui, se hasardèrent en

automobile dans le Tanezrouft ne furent pas sans mérite et notre admiration leur reste acquise. Mais il ne faut pas oublier les précurseurs dont les risques, les fatigues, les angoisses, sont difficilement perceptibles à ceux qui n'ont pas vécu l'existence du méhariste de cette époque. Si un nom doit être donné un jour à la route Reggan-Gao, il serait de toute justice d'appeler cette artère transsaharienne : « Route capitaine Cortier » ; on honorerait ainsi la mémoire d'un grand saharien, hardi explorateur et glorieux officier, qui, sans guide, sans secours possible, n'hésita pas à s'aventurer, presque seul, dans cette contrée sinistre et à jouer ainsi sa vie pour la science et pour son pays.

Le rezzou qui extermina le détachement LELORRAIN à El-Guettara le 23 mai 1912 avait pu regagner ses repaires sans être inquiété, en emportant ses prises. C'est aux méharistes de la compagnie saharienne du Tidikelt qu'allait revenir l'honneur de venger leurs frères soudanais.

Un détachement aux ordres de l'adjudant GAUTIER s'étant rendu le 14 novembre 1912 au puits de Tagnout, que venait de reconnaître le capitaine CORTIER, se trouva en présence d'un rezzou auquel il livra combat. Mais les pillards n'étaient pas disposés à la bataille; ils s'enfuirent à la faveur de la nuit, non sans laisser sur place un nombreux butin.

A ce même moment arrivait du nord un groupe commandé par le capitaine CHARLET. Mis au courant des événements, cet officier organisait aussitôt la poursuite. Sans arrêt presque, voyageant le jour comme la nuit, CHARLET et ses méharistes suivirent les traces des pillards. Après avoir couvert plus de huit cents kilomètres en

une fantastique randonnée de dix jours, ils atteignirent les Beraber le 29 septembre au puits de Zmila. Le rezzou se croyait en sécurité et la surprise fut complète; les pillards durent battre précipitamment en retraite en abandonnant de nombreux morts ainsi que toutes leurs prises, en particulier cent cinquante nègres, négresses et négillons qu'ils emmenaient en esclavage.

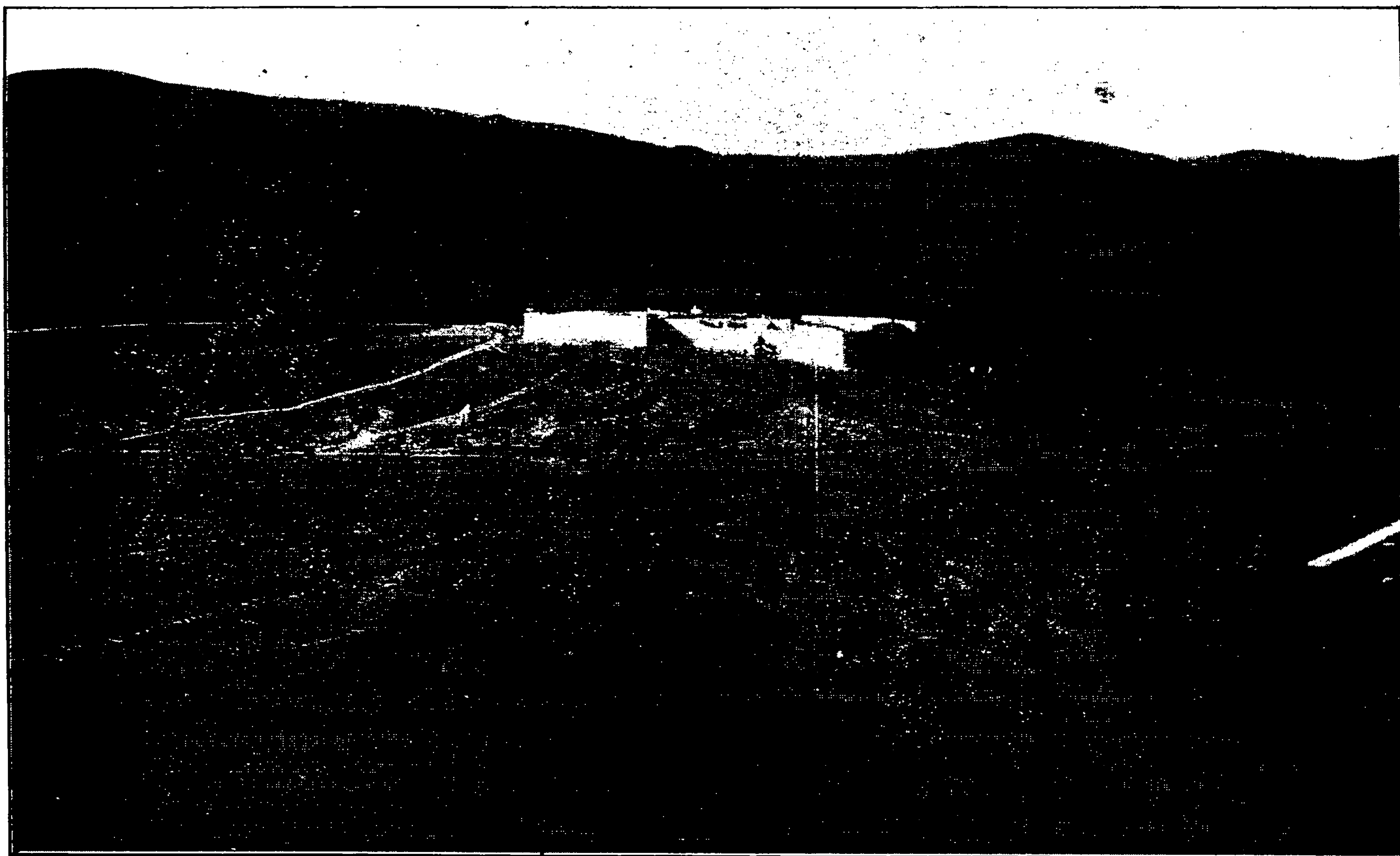
Le capitaine CHARLET est le premier officier qui ait atteint l'erg Chech par l'ouest et son raid est l'un des plus beaux épisodes de l'épopée saharienne si riche en glorieuses aventures. CHARLET est tombé, lui aussi, sur le front français pendant la guerre à la tête de son bataillon de zouaves. C'était un héros (1).

Progressivement le Sahara occidental livrait ainsi ses secrets et perdait de son mystère. Dès ce moment se dessina une véritable doctrine d'expansion française vers l'ouest; aux raids isolés et sans lendemain se substitua un plan d'ensemble à l'exécution duquel devaient participer les compagnies du Touat et de la Saoura. L'action de ces deux unités allait d'ailleurs se conjuguer, par un heureux hasard, avec celle des troupes de la Mauritanie.

L'année 1913 fut extrêmement active et importante.

Du côté de la Mauritanie la situation avait été améliorée à la suite de l'occupation de l'Adrar par le Général GOURAUD. Cependant les Reguibat n'avaient pas accepté de bonne grâce leur éviction de cette région et leur mécontentement, soi-

(1) *Au Sahara avec le Commandant Charlet*, par Léon LEHDRAUX, Edition Plon, 8, rue Garancière, Paris 6^e.



TABELBALA

gneusement entretenu par notre irréductible ennemi MA-EL-AÏNIN, le très écouté marabout de Smara, ne devait pas tarder à se manifester à nos dépens. Le 10 janvier 1913, profitant d'une imprudence des nôtres, les Reguibat assaillirent à l'improviste un petit groupe méhariste campé à l'ouest d'Atar, au puits de Liboïrat. Tous les Français du détachement, au nombre de cinq, dont le lieutenant MARTIN, furent tués ainsi que les cinquante tirailleurs. Seuls les gardes maures échappèrent au massacre. Ce fut un vrai désastre, car les assaillants purent emporter un précieux butin comprenant plus de cent fusils, des milliers de cartouches, cinq cents chameaux et tous les bagages.

Cette malheureuse affaire ne pouvait demeurer sans châtiment. Aussi décida-t-on l'envoi d'une colonne de répression dans la Seguiet-el-Hamra, et cette colonne, composée de neuf officiers et quatre cents hommes commandés par le lieutenant-colonel MOURET, partie le 9 février d'Atar, parvenait vingt jours après à Smara sans coup férir. La cité sainte des Ma-el-Aïnin avait été précipitamment abandonnée des hommes, et les marabouts avaient jugé prudent de quitter leur zaouia. Mais ce calme était trompeur et le colonel MOURET apprenait bientôt que l'un des fils de MA-EL-AÏNIN se trouvait à quelque distance de là, vers le sud-est, avec un millier de guerriers bien armés se disposant à tenter un nouveau coup de main contre nos postes de la Mauritanie.

Bien que disposant d'un effectif très inférieur en nombre et se trouvant très éloigné de ses bases, le colonel prit néanmoins la résolution de s'opposer à la marche de la harka. Il rencontra celle-ci

dans l'oued Tagliate et une lutte terrible s'engagea entre les deux troupes. Durant les deux journées des 9 et 10 mars l'issue de cette rencontre demeura incertaine. L'ennemi très mordant, amplement approvisionné en munitions, ne se montrait pas disposé à lâcher prise, lorsque brusquement, sans motif plausible, il abandonna la lutte, laissant une centaine de tués sur les lieux du combat. On connut plus tard la raison de ce départ : les Reguibat, au plus fort de l'action, avaient appris l'attaque de leurs campements de Zemmour par nos partisans et n'avaient plus eu, dès lors, que la seule pensée de courir protéger leurs femmes et défendre leurs biens.

Il ne semble pas que le lieutenant-colonel MOURET ait rendu publiques ses observations sur cette magnifique expédition au cœur du Sahara occidental, dans cette mystérieuse Smara que nul européen n'a revue depuis, sauf ce jeune et héroïque Français, Michel VIEUXCHANCE, mort des suites de ses fatigues au retour de sa périlleuse visite dans l'oasis des Ma-el-Aïnin. Le lieutenant-colonel MOURET a été tué sur le front pendant la guerre et ses notes personnelles ont disparu. Sa reconnaissance en pays dissident n'en demeure pas moins remarquable à de nombreux points de vue et a démontré les possibilités d'offensive en région saharienne, dans un large rayon, des troupes de la Mauritanie affectées à la police du désert.

Tandis que la Mauritanie septentrionale était le théâtre de ces événements, les sahariens de la Saoura et du Touat accentuaient leur marche vers l'ouest et enregistraient de nouveaux succès.

Au printemps de l'année 1913 le capitaine MAR-

TIN poussait jusqu'au puits de Chenachan, déjà reconnu en 1904 par le capitaine FLYE SAINTE MARIE, et coupait l'erg Iguidi. Quelques mois plus tard, le même officier passait l'oued Daoura à Hassi Châamba, traversait ensuite la hammada du Drâa et l'Ouahila et parvenait jusqu'au puits d'El-Rhers le 29 novembre. Une autre belle reconnaissance fut également exécutée à la fin de cette même année par le capitaine MOUGIN, commandant de la compagnie du Touat; les puits de Tarmasant et d'Oum-el-Assel étaient visités, puis, après la traversée de la hammada El-Barka, le détachement parvenait à environ trente kilomètres de l'oasis de Tindouf en un point sensiblement plus à l'ouest que celui atteint par le capitaine FLYE SAINTE MARIE. Cette reconnaissance est l'une des plus intéressantes, du point de vue des résultats scientifiques, qui aient été exécutées dans le Sahara occidental; elle enrichit nos connaissances géographiques de documents précieux dûs à la compétence du lieutenant NICLOUX.

Les années qui suivirent complétèrent l'œuvre entreprise. En janvier 1914 un groupe de la compagnie du Tidikelt sous les ordres du lieutenant GIROD se rendit dans l'erg Chech dans le dessein de reconnaître Bir Ould Brini. Cette expédition faillit être fatale à la petite troupe qui, n'ayant pas découvert le puits, fut un moment en mauvaise posture. Elle demeura néanmoins dans la région de Bir Zmila qu'elle explora en détail, puis elle se rendit à Taoudeni : elle y rencontra un détachement du groupe du Hoggar commandé par le lieutenant DE LA ROCHE et qu'accompagnait le chef de bataillon MEYNIER, commandant militaire du territoire des Oasis.

Pendant la guerre 1914-1918 l'activité des groupes méharistes eut à s'employer sur d'autres théâtres d'opérations. Cependant la pénétration en direction de l'ouest ne fut pas abandonnée. D'intéressantes reconnaissances furent exécutées, notamment celles du capitaine AUGIÉRAS dans les Eglabs au printemps de 1915, des lieutenants BEDEL et WOLFER dans l'Ouahila en juin 1917, et du capitaine VINCENT à Taoudeni d'octobre 1917 à janvier 1918. Dans les premiers mois de l'année 1918 le lieutenant CÉSAR conduisit de nouveau les méharistes de la Saoura dans l'Ouahila. L'année suivante ce furent les sahariens du Touat qui se rendirent dans les Eglabs sous la conduite de l'adjudant-chef CUVELIER et, enfin, en mai 1920, le capitaine AUGIÉRAS effectuait une grande reconnaissance dans l'Iguidi et le plateau du Drâa et préparait ainsi la jonction qui, à la fin de cette même année, allait réunir aux confins algéro-mauritaniens les troupes des deux colonies voisines.

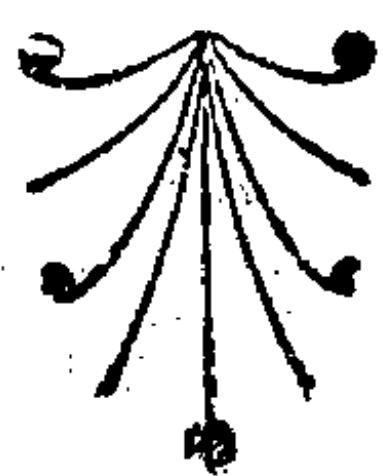
Cette jonction eut lieu le 25 décembre au puits d'El-Mzerreb, dans le Hank, entre les méharistes des compagnies du Touat et de la Saoura commandés par le capitaine AUGIÉRAS et les méharistes de la Mauritanie ayant à leur tête le commandant LAUZANNE. Les deux colonnes réunies se portèrent ensuite dans le sud de l'Iguidi, jusqu'au puits d'Aïoun-Abd-el-Malek, point de rassemblement des rezzou, puis elles se séparèrent pour regagner leurs bases.

La liaison algéro-mauritanienne concrétisa d'une manière éclatante les résultats de plus de quinze années d'efforts persévérants, poursuivis tant par l'Algérie que par l'Afrique occidentale française

pour l'extension de la pacification dans le Sahara occidental. Le rêve qu'avaient formé les PANET, les SOLEILLET, les Camille DOULS, les BLANCHET, tous ces hardis explorateurs que hantait le mystère de ces régions inviolées, était enfin réalisé. Désormais aucun obstacle matériel ne s'opposait plus à une coopération vraiment active et efficace des troupes des deux colonies; celles-ci allaient pouvoir réunir leurs forces et appliquer une politique commune en vue de hâter la désagrégation des groupes dissidents, de mettre fin aux actes de brigandage et donner ainsi aux paisibles populations sahariennes du Soudan et de l'Algérie la sécurité promise par la France.

(A suivre).

Capitaine Léon LEHURAUX.



NOUVELLE CARTE MICHELIN

Il nous est agréable d'annoncer à nos sociétaires, la publication d'une nouvelle carte Michelin des *Pistes Transsahariennes*.

Il est significatif de constater que celle nouvelle édition de la carte n° 152 a été complétée par l'adjonction du territoire du Tchad et nous espérons voir bientôt des cartes Michelin, du Congo, de la Nigéria, du Cameroun.



DE PARIS AU HOGGAR

par Jacques SOUBRIER

(Bernard Grasset, éditeurs)

Notre bulletin a publié en son temps le récit du voyage Alger-Tamanrasset effectué par un ami du Sahara, M. SOUBRIER, qui fut l'un des premiers et des plus hardis motocyclistes sahariens.

M. Jacques SOUBRIER vient de publier, chez Grasset, un livre plein d'intérêt que nous sommes heureux de signaler à nos sociétaires.



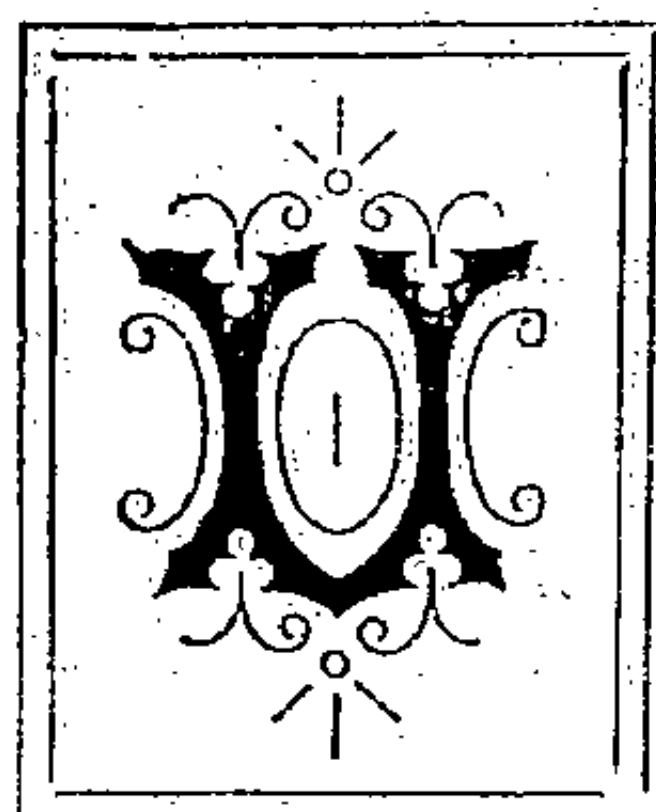
OUARGLA

Conférence faite à METZ, dans la
grande Salle des Fêtes de la Mairie,
sous les auspices des COURS POPU-
LAIRES MESSINS, le 17 Janvier 1934

par M. René POTTIER



Monsieur le Président,



NE première fois sous les auspices de la
Ligue Maritime et Coloniale, une deu-
xième fois devant le fidèle public de
votre vivante association, j'ai déjà eu
l'honneur de parler dans cette vaste et
comptueuse Salle des Fêtes de la Mairie.

Et m'y voici pour la troisième fois !...

Ne m'en remerciez pas, Monsieur le Président.

Grâce à vous, je vais revivre des souvenirs qui
me sont chers; grâce à vous, il m'est donné de
revoir votre belle ville dont le paysage aux lignes
simples mais nobles est un des rares qui n'ait pu
être effacé par les visions ensoleillées du Sahara;
enfin, grâce à vous, je retrouve l'auditoire si at-
tentif et si compréhensif de vos Cours Populaires
Messins, c'est donc à moi de vous dire : merci !...

Monsieur le Maire,

Mesdames, Messieurs,

Il y a un an — à peu près à la même époque — je vous invitais à me suivre à Touggourt. Vous n'y êtes point venus et quelques personnes, avant d'entrer dans cette salle où je suis heureux de retrouver votre sympathique accueil, me disaient :

« Nous étions bien décidés à aller parcourir le Sud Algérien mais il y a « la crise », ce sera pour plus tard !... »

A quoi j'ai répondu avec la nuance de superstition que mettent les Arabes en prononçant ces mots :

« *In cha Allah* !... S'il plaît à Dieu !... »

Cette terrible crise, nous en souffrons tous, elle trouble nos jours et parfois nos nuits, nous en redoutons les conséquences. Est-ce une raison pour ne pas échapper en esprit, au moins quelques instants, à cette pénible oppression ? Pour cela, rien n'est plus favorable que la vision sans borne des plaines sahariennes brûlées de soleil ou balayées par d'âpres vents ; et vous l'avez bien compris, vous qui êtes venus si nombreux ce soir, attirés par ce simple mot : *Ouargla* !

Si vous trouvez quelque agrément à cette description, que votre gratitude, associée à la mienne, aille à Monsieur le Gouverneur Général de l'Algérie, aux dirigeants des *Territoires du Sud* et de l'*O.F.A.L.A.C.*, puisque, grâce à ces hautes personnalités, j'ai pu accroître ma documentation.

La lettre qui me présentait aux autorités militaires et indigènes ne portait-elle pas :

« ... *Se rend à Ouargla pour s'y livrer à des études picturales et littéraires...* »

Je devais obéir et je vous prie de croire que je le fis avec joie.

✱

Devant le *Bordj de Touggourt*, plusieurs amis très chers sont venus nous dire adieu. Il est dix heures, la lune, voilée par des nuages chargés de sable, éclaire à peine. Les *thalas* et les *éthels* dont les branches abritent un marabout blanc, ont un aspect laineux, ils se détachent en sombre sur le ciel obscur, ainsi que d'énormes écheveaux. Le siroco se soulève en de molles rafales encore brûlantes. Quelques étoiles clignotent, sans doute gênées, elles aussi, par l'impalpable poussière dont des grains plus gros craquent désagréablement sous nos dents.

Notre voyage ne comptera pas dans les annales des hardis explorateurs. Cependant, grâce au décor, nous avons l'air de « tourner » pour un film colonial; rien ne manque, casques, robes légères, envolées de burnous. Le camion halète; de face, il ressemble à un tank gigantesque. Ses six pneus, larges et hauts, lui donnent une stabilité inconnue.

Nous montons dans la cabine du chauffeur. Nous ne sommes pas mal, mieux certainement que la dizaine d'indigènes installés, pêle-mêle, sur la bâche, mais le vent violent nous oblige à fermer les glaces : le moteur chauffe, il fait une température torride.

Jusqu'à *Blidet-Amor*, je sais le chemin; plus loin, j'irai à la découverte. Voici *Témacine*, avec son haut minaret dont les briques, même la nuit, semblent encore dorées par les reflets du soleil; voici son lac, mais le village dort et ses constructions en *toube* s'entassent, telles des ruines abandonnées. A notre gauche, se dessinent les coupoles de la *Zaouïa Tidjania de Tamelhat*. Enfin, *Blidet-Amor* où nous fîmes notre première *diffa*, se terre derrière sa palmeraie.

Le voyage ne sera pas pénible : je connais, sur la piste, les endroits où le crâne heurte le plafond des voitures trop légères et trop rapides. Or, même à ces passages où le vent a creusé le sol de sillons parallèles, nous ne sentons pas la moindre secousse. Seulement, lorsque les creux et les bosses se font plus espacés et plus profonds, la pointe de l'énorme capot se soulève et s'abaisse ainsi que l'avant d'un bateau sur une mer houleuse, et, si cela se prolonge, la voiture bondit comme un avion qui décolle; l'on a l'impression que l'on va s'envoler !...

Je regarde le compteur kilométrique puis la montre. En une heure, nous avons fait quarante kilomètres. Sans être très fort en arithmétique, même avec un arrêt d'une demi-heure pour laisser refroidir le moteur, nous arriverons vers deux heures du matin.

Les règles du calcul ne sont certainement pas les mêmes au Sahara que partout ailleurs; j'avais tort de me réjouir !... A ce moment, devant un grand cercle blanc, un fantôme noir lève les bras avec des gestes de détresse; autour ed lui, des feux follets d'un rouge sanglant vont et viennent. Cette scène, éclairée par nos projecteurs, semble une

vision démoniaque. En approchant, tout s'explique : le rond blanc est l'arrière du réservoir automobile qui transporte l'eau pour la réfection des pistes, et le grand diable qui nous implore : c'est le contremaître en panne à un kilomètre de son chantier !

Nous le remorquons. Cela nous vaut une demi-heure de retard !

Il fait sombre; nous ne voyons rien que ce que dessine avec une imagination fantastique le pinceau lumineux de nos phares. Parfois, sur la route d'un blanc livide, sautent, effarées, des gerboises, ces minuscules kanguroos du Sahara. Un oiseau aveuglé s'écrase contre le pare-brise fermé, sans quoi il serait venu nous heurter le visage. A d'autres moments, le chemin devient invisible, nous sommes au sommet d'une dune; à droite et à gauche, un trou; notre chauffeur avance avec prudence et nous nous retrouvons sains et saufs sur la piste.

Nous sommes à *Dokkara*, nous devrions nous arrêter mais, pour regagner le temps perdu, nous poursuivons notre trajet, de plus en plus gênés par la chaleur et la désagréable odeur de mazout et d'huile.

Des mugissements s'élèvent dans la nuit, couvrant le bruit de notre moteur. Nous ne rencontrons pas de lion, Tartarin a tué le dernier !... Après avoir contourné une dune, nous nous trouvons à quelques mètres d'une nouvelle automobile. Des hommes sautent sur notre marchepied, ils sont dans l'impossibilité d'avancer et ils allaient à la recherche de l'auto postale... D'Ouargla, on avait téléphoné : cette voiture, partie le matin pour la dernière fois — à cette époque, à cause de la

chaleur, on ne voyage plus de jour — n'était pas encore arrivée à sept heures du soir.

Nous avons perdu une autre demie-heure !... Somnolents, nous cheminons lentement. Dormirons-nous cette nuit ?... Les kilomètres se suivent. La piste est large et se confond avec le désert environnant, nous n'avons pour nous guider que les traces laissées par les voitures qui nous ont précédés.

Enfin, nous apercevons l'auto postale. Les malheureux sont en panne depuis dix heures !... A midi, pour se mettre à l'abri du soleil, ils ont dû se soucher sous leur voiture. Ils dorment et nous sommes obligés de les réveiller : leur premier mot est pour nous demander à boire. Avec avidité, ils se jettent sur les *guerbas*, les outres en peau de bouc qu nous leur tendons ; ils ont bu depuis longtemps la dernière goutte d'une bière tiède, elle a augmenté leur soif, et il semble qu'ils n'arriveront jamais à se désaltérer.

Nous sommes à une heure environ d'Ouargla, mais notre chauffeur sent tout à coup la fatigue, il nous demande la permission de s'allonger quelques minutes. Tous l'imitent, le sol est jonché de corps, comme au soir d'une bataille.

Les minutes se suivent, je fais les cent pas dans le sable.

Je voudrais vous décrire une nuit saharienne douce, lumineuse, la vérité est tout autre : le vent a cessé mais il y a tellement de sable en suspension que les étoiles et la lune elle-même sont invisibles. Le temps me paraît interminablement long. Plus d'une heure a passé, notre chauffeur se décide à se relever, s'étire et baille en disant :
« Je crois bien que j'ai dormi cinq minutes !... »

A nouveau, le moteur vibre, la lourde voiture démarre. Sera-ce la dernière étape ?... Le jour le lève timidement, je suis trop las pour admirer l'aurore et n'en puis plus lorsque, à six heures, le camion nous dépose à Ouargla devant le *dar diaf*.

Un indigène arrive, porteur d'un panier, nous sommes ravis. Trop vite !... Ces provisions sont pour un jeune médecin qui attend le départ d'une caravane pour rejoindre son poste : *Djanet*, chez les *Touareg Azjer*.

Gouro, qui sera notre serviteur, est un berbère de la région, il en a le type caractéristique : grand, mince, les muscles fuselés, sa peau est fortement basanée, semblable à un bronze à reflets dorés. Son visage n'a rien de la bestialité des descendants d'esclaves importés naguère dans ce pays. Ses yeux sont petits mais leur émail brillant illumine le visage d'une expression langoureuse; le nez est fin et droit avec des ailes retroussées, les pommettes saillantes, les lèvres à peine épaisses. Il y a en lui, de l'Égyptien, l'élégante silhouette, et, du Maure de Maurétanie, la mobilité du regard, la coloration de la chair et l'abondante chevelure brune, légère et frisée. Nous lui demandons de nous apporter à déjeuner, il nous répond carrément, d'une voix lente, grave et posée :

« Non, vous allez vous coucher, vous êtes fatigués, le lit est prêt, ça vaudra beaucoup mieux !... A huit heures, je reviendrai avec du café ».

L'ordre est formel, obéissons !... Nous sommes obligés de reconnaître qu'il a raison; lorsqu'il nous réveille, nous sommes reposés et prêts à entreprendre la visite du bled. Le capitaine DUFFAU, chef de l'annexe d'Ouargla, part pour un village

voisin, il vient nous proposer de nous emmener avec lui.

Nous connaissions cet officier : Saharien de la vieille école, il occupe actuellement son poste le plus au nord. Toute sa vie, il l'a passée au milieu des méharistes, il a fait des explorations remarquables qui lui ont valu la Grande Médaille d'Or de la Société de Géographie. Sorti du rang, il s'est formé au milieu des immensités désertiques et il n'en tire nul orgueil mais il est devenu un philosophe aimable et souriant sur qui les tourmentes de la vie n'ont guère plus de prise qu'une tempête de sable sur une tente de nomade, cette tente qui fut son unique habitation pendant de nombreuses années.

Nous montons en automobile. Ici, ce n'est plus la blanche plaine de Touggourt, à la poussière de gypse, c'est un désert délicatement rosé par un mélange d'argile et de sable, de cette couleur admirable qu'offre le duvet de certaines pêches ou les ailes de précieux oiseaux des Iles.

Je retrouve cette griserie d'avancer à travers une région inconnue. Sous un ciel nuancé, à perte de vue, s'étend une arène sablée de poudre de corail. D'un seul côté, elle est bornée par le gigantesque gradin que forme la falaise au pied de laquelle coulait l'*Oued Mya*. Puis, tribune royale dans un isolement splendide, se dresse la *Gara Krima* aux ombres et aux lumières si riches de tons dans cette atmosphère sèche et limpide que cette tache d'argile semble parée d'une mosaïque faite d'émaux translucides. On voudrait voir là le déferlement des chars entraînés dans une course folle par des auriges penchés sur leurs chevaux à la crinière flottante; seuls, au loin, passent

quelques chameaux dont l'un est surmonté par la rouge silhouette d'un *bassour*. Derrière eux, flotte dans l'air ainsi qu'une fumée, un léger nuage de poussière rose.

Sur le sol ne pousse aucune herbe mais des palmiers *bours*, des palmiers incultes qui donnent des dattes d'une qualité inférieure, balancent sur le ciel, dont l'azur s'intensifie, leurs panâches verdoyants, supportées par les fûts rugueux qui semblent d'argent ciselé.

Le terrain est souple, la voiture file, bientôt nous arrivons à la mosquée de *Sidi Mohammed Lamine* appartenant à une *Zaouïa des Kadrias*, confrérie qui lutte d'influence avec celle des *Tid-jania*. Edifice modeste : des colonnes à base rectangulaire supportent une *koubba*, un dôme d'un dessin naïf, mais il a ceci de particulier, cette mosquée est peut-être la seule de l'Algérie qui ait été construite aux frais d'un non-musulman. La Marquise de Morrès, en témoignage de reconnaissance, a fourni les fonds nécessaires : grâce à quelques *khouans* de cette confrérie, furent retrouvés les assassins de son mari.

Nous ne nous attardons pas. Le Capitaine, appelé pour une affaire de vol, a hâte de gagner *Rouisat* où, pendant qu'il poursuit son instruction, nous errons à travers le village et la palmeraie. Ensuite nous allons prendre le thé traditionnel chez le Caïd.

Rouisat est réputée pour ses fabrications de fins tissus mélangés de soie et de laine. On nous montre le métier, les femmes ont été éloignées mais, d'un étage en balcon, protégées par une tenture, elles nous observent, nous les entendons chuchoter puis rire. La raison de leur hilarité diffici-

lement contenue ?... mon crâne dépourvu de son ornement naturel en est la cause, l'unique cause ! Leurs maris et leurs fils ont cependant les cheveux rasés mais ils ont la décence de voiler leur nudité sous un turban fait d'un *chèche* léger ou d'un imposant *guennour* broché de fleurs aux reflets dorés.

En revenant, nous passons par les jardins. Un puits, nouvellement creusé, donne un tel débit que les arbres sont inondés. Un peuple à face colorées, aux larges habits blancs, s'agite sous les feuillages lancéolés dont les pointes frôlent le sol avec un bruissement sec; il modifie le système d'arrosage diminue le nombre des *séguías*, les canaux d'irrigation, pour augmenter celui des *khandecks*, les canaux d'évacuation. Car le palmier est un arbre délicat : trop d'eau, il meurt; pas assez, il végète puis se transforme en une torche au sommet de laquelle, flammes brunes, subsiste longtemps des feuilles sèches. De plus, l'eau qui a humecté son pied, revivifie ses racines, devient nuisible et, dans cette contrée où elle est un bien d'une valeur inestimable, elle se perd dans les *khandecks*, y croupit et mérite ce nom que l'indigène lui donne avec mépris : *ma faced*, eau corrompue.

En expliquant ce problème qui, dans nos pays où les *oueds* coulent toute l'année à plein bord, semble de peu d'intérêt mais qui, là-bas, passionne car il décide de la vie et de la mort des oasis, le Capitaine nous avait ramené au Bordj dont les lignes simples ont grande allure. D'une vaste terrasse, nous dominions la ville européenne, œuvre du commandant CARBILLET dont j'apprends qu'il vient d'être promu au grade de Lieutenant-Colonel. Elle se compose d'une seule et large avenue

bordée de maisons d'un style très moderne, dont chacune offre quelques particularités amusantes. Ça et là, indiquant le départ de voies nouvelles, des cônes très allongés, groupés avec fantaisie, ont fait qualifier Ouargla de « Ville des Suppositoires » !...

En fait, il y a là un curieux effort d'urbanisme réalisé à peu de frais mais avec une imagination féconde. On a reproché à ces habitations de faire « Exposition Coloniale » et de n'être pas solides; elles ont pour les parer ce qui a si fâcheusement manqué à l'Exposition : le soleil le plus beau, le plus chaud du monde, le soleil d'Afrique. Quant au peu de solidité, les matériaux en sont responsables, or, ils ont été extraits du sol du pays même et c'est pourquoi ces architectures s'allient si bien avec le paysage.

Je ne puis vous décrire toutes ces maisons mais il me plaît d'évoquer le charmant *dar diaf*, celle des hôtes qui a l'aspect inattendu d'un grand orgue mais dont l'ensemble est harmonieux. Pouvait-il en être autrement d'un monument qui ressemble à notre instrument le plus riche en harmoniques ?

O cher *dar diaf*, à la fois d'un modernisme exacerbé, soudanais, et targui, que d'autres te dénigrent, moi, je te bénis ! Entre tes murs, j'ai vécu des heures heureuses et si, quelque jour, Mesdames, Messieurs, j'ai l'honneur de vous parler d'un séjour au pays Azjer ou d'une traversée du Sahara, c'est, peut-être, parce que la décoration de cette demeure aura animé mes rêves de visions touareg et soudanaises...

A Ouargla, on respire un air encore chargé d'aventure, le souvenir des Foureau-Lamy et des Flatters n'y est point effacé et le vent qui là

rudoie ou la caresse, sur sa route, n'a rencontré aucun obstacle, il est le souffle immense du désert illimité...

Une porte de construction récente termine la perspective de l'avenue française. Elle est ornée, à la manière de nombreuses maisons indigènes d'une assiette d'où partent deux zig-zags simulant des jambes ouvertes. C'est le signe de Tanit et, paraît-il, lorsqu'une jeune fille se marie, on brise l'assiette. Cela prouve bien que nous sommes en pays berbère car un véritable musulman évite tout ce qui peut rappeler, selon l'expression de Pascal, que, dans l'homme, il n'y a pas seulement l'ange, il y a aussi la... bête.

Ce signe de Tanit est le détail le plus curieux d'Ouargla. Ses rues n'ont pas le pittoresque de celles de Touggourt; ses remparts n'ont pas l'allure de ceux de Témachine, juchée sur son entassement de troncs de palmiers. Il est cependant une place qui, à elle seule, mérite le voyage, celle du Marché : vaste rectangle entouré de murs crépis à la chaux et percés d'ouvertures carrées donnant accès aux échoppes des Mozabites. Derrière, deux fuseaux blancs se détachent, les minarets des mosquées. Au centre, un monument surmonté d'une koubba sert de refuge à des marchands d'épices et d'herbages dont l'intense verdure illumine la pénombre. Autour de cet édifice, s'agitent des burnous parmi des troupes de chèvres, de moutons, d'ânes et de chameaux, qui bêlent, braient et blatèrent, tandis que la voix aiguë d'un crieur public annonce des nouvelles ou des marchandises, dominée elle-même par la pieuse complainte des *muezzins*.

Les chameaux que l'on voit là sont plus racés que ceux de l'*Oued-Righ*. D'une taille élevée, les membres robustes, les attaches solides et fines, la plupart de ces bêtes sont des animaux de selle; ils donnent l'impression du « vieux beau » classique : l'unique rêne fixée à la narine droite retombe ainsi que le fil d'un monocle, la lèvre inférieure pend dédaigneusement en une lippe comique et la tête, toujours en mouvement, promène un regard méprisant. J'ai rencontré une troupe de ces méhara; la bosse charnue était surmontée de la *rahla*, cette selle dont le pommeau se termine par une croix sombre. Elle avançait derrière une dune; dans le sable, le bruit des molles semelles était imperceptible; en levant les yeux, j'eus une assez désagréable surprise, les dromadaires étaient cachés par le monticule et je crus voir défiler les croix d'un cimetière mues par d'invisibles *djinn*s : une véritable illustration pour la « Danse Macabre » de Saint-Saëns, ce génial compositeur qui, sans être allé aussi loin dans le Sud, fut, lui aussi, un fervent de l'Algérie.

Il y a encore de plus beaux spécimens de la race cameline, mais ils sont actuellement dans un endroit du désert où l'été ne détruit pas les pâturages; ils reviendront en hiver, à l'époque des courses de méhara et de concours de bassours. A ce moment, ainsi qu'une ville assiégée, Ouargla est ceinturée par de multiples lignes de tentes noires de la tribu des Chambaâs. Elles sont habitées par des hommes farouches, amis de la poudre mais capables de se discipliner. De teint pâle, maigres mais robustes, ils sont bergers de père en fils; la vie sans nomadisme n'a pas de sens pour eux. Tireurs émérites et soldats merveilleux, ils

forment, à peu près à eux seuls, le contingent de nos « Compagnies Sahariennes ». Dévoués jusqu'à la mort, ils adorent leurs chefs.

« Ce sont nos pères, disent-ils !... »

Le père, l'être qui vient immédiatement après Dieu !...

L'Arabe ?... On le connaît mal : on le confond sous le terme méprisant de « bicot » avec le Berbère et le Kabyle. Tous ont leurs défauts et leurs qualités et on a le tort de les juger d'après ces marchands de tapis dont la zézayante faconde encombre les terrasses de nos cafés. En général, l'homme qui s'expatrie n'est pas le meilleur de la communauté dans laquelle il vit; le Musulman n'échappe pas à la règle mais, pour lui, pas besoin de changer de pays, il lui suffit d'abandonner sa religion car le Coran est son Livre saint, son code, et... son manuel d'hygiène. Même dans le Nord de l'Algérie, trop nombreux sont les Arabes qui cessent d'être arabes. Ils commencent par subir la tentation de l'alcool puis il oublient leur langue pour parler le *sabir*.

L'Islam est un tout; le premier alcool bu est un péché grave, Dieu ne peut admettre les prières de l'homme souillé. Et Mahomet qui fut — il faut bien le reconnaître — un grand conducteur d'hommes et un fin psychologue, n'a pas seulement édicté des ablutions rituelles avant chacune des cinq prières obligatoires parce qu'il avait trouvé des populations grouillant parmi les immondices dans un manque total d'hygiène, il a voulu montrer que la propreté du corps doit être le reflet de la propreté de l'âme. Moïse n'a pas fait autrement.

Beaucoup plus grave qu'une griserie passagère

est l'oubli de la langue car l'Ange Gabriel a dicté les paroles du Livre à Mahomet, mais Dieu lui-même les a écrites sur les tables de pierre, or Il les a écrites en arabe, c'est pourquoi quiconque ne sait pas cette langue ne peut être un vrai Musulman.

Je m'excuse de m'étendre sur ce sujet qui semble n'être que de la spéculation; en fait, il est de la plus haute importance et, si l'on néglige d'en tirer toutes les conséquences, cela peut nous mener aux pires catastrophes. L'Arabe ne reconnaît de loi que le Coran; si vous la lui enlevez, vous ouvrez la porte à toutes les débauches.

Le Cardinal LAVIGERIE l'a bien compris, lui qui a préféré agir par l'exemple plutôt que de voir les Pères Blancs se livrer à un prosélytisme qui aurait abouti à des conversions apparentes, peut-être, mais plus sûrement à une libération des instincts contre quoi toute la morale chrétienne cherche à lutter. Et de même l'ont compris nos Gouverneurs, lorsqu'en plantant le drapeau tricolore sur le sol algérien, en débarrassant la Méditerranée et le Sahara des brigands qui les infestaient, ils ont promis aux indigènes le respect de leur religion et de leurs coutumes. Geste de politiques habiles : le Coran permet de demeurer soumis à l'infidèle dont la présence ne nuit pas aux intérêts supérieurs de la Religion. Geste qui a eu sa récompense dans le concours loyal que nos possessions musulmanes nous ont apporté aux heures tragiques de la « Grande Guerre ».

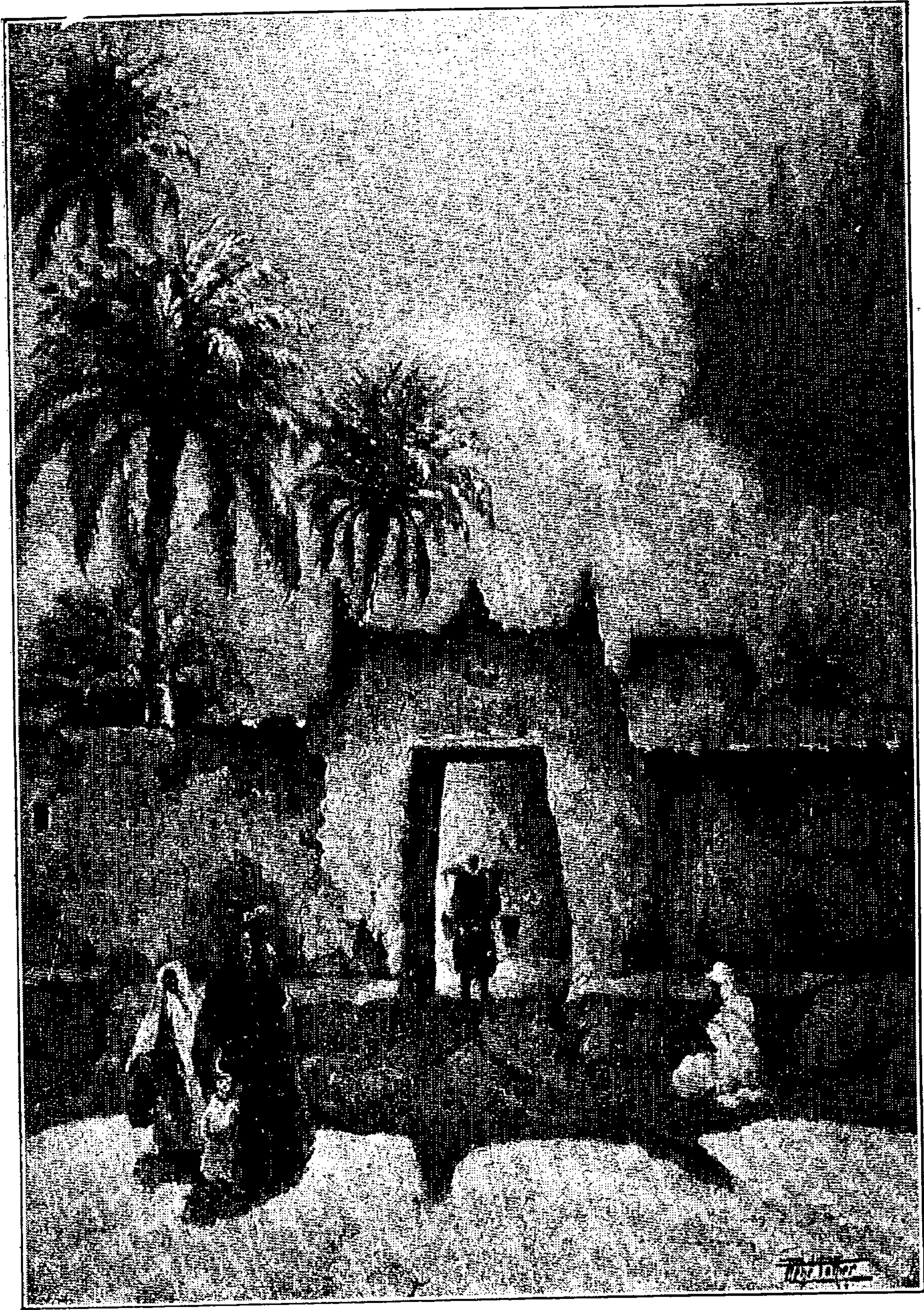
L'Arabe, sans le Coran, devient un renégat, un sans-patrie, et il n'est pas paradoxal d'affirmer que c'est Lui, (le Coran) plus sûrement que notre force, respectée grâce au libéralisme de la France,

qui nous permet de nous maintenir sur cette terre que l'héroïsme de nos aïeux nous a conquis en apportant au monde la liberté du commerce sur la mer la plus marchande, qui ouvre les voies de communication à plusieurs continents, nous donnant le droit, sans qu'on puisse nous taxer d'impérialisme, d'appeler la Méditerranée : mare nostrum !...

Dernièrement, des incidents, d'ailleurs grossis, se sont produits; ils n'infirmement en rien la thèse que je soutiens. Une propagande sournoise avait d'abord soufflé l'esprit de révolte chez les mieux préparés, ceux qui, déjà, s'étaient révoltés contre les règles transmises par leurs ancêtres. Leur nombre est encore infime, on eut alors l'idée de partir en guerre contre l'enseignement du français dénoncé comme un moyen de nuire à l'arabe, la langue véritablement divine. Cette accusation était grave, infiniment plus que les critiques de détail avec lesquelles on cherchait à soulever la racaille, et il fallut toute l'autorité, les dons de persuasion de M. le Gouverneur Général CARDE qui, né en Algérie, connaît bien la mentalité de ceux qu'il doit diriger, pour anéantir les effets pernicioeux de cette odieuse calomnie.

Eh bien ! non, Mesdames, Messieurs, je ne suis pas si loin de mon sujet et je n'ai pas besoin de chercher une transition !

Le Sud n'a pas été atteint par cette louche propagande; à Ouargla, malgré certaines influences tunisiennes, on n'a enregistré aucun signe de mauvais esprit parmi la population. A quoi cela tient-il ?... A ce que le commandant CARBILLET, non content de rien faire qui puisse rendre ombra-



Peinture de René POTTIER.

OUARGLA. — Une porte de la ville indigène

geux le plus rigoriste, s'efforce à donner du lustre aux fêtes musulmanes. Il n'est pas une koubba qui ne soit l'occasion de réjouissances. Le Commandant prend plaisir à cette liesse populaire et se mêle volontiers à ses administrés plus ou moins négroïdes mais le mobile qui le pousse n'est pas l'égoïsme, je l'entend encore dire de sa voix bourrue que dément un sourire :

« C'est de la politique, ça, c'est de la politique ! »

Et il n'y a pas à craindre de galvaniser des populations déjà trop portées à l'intolérance, au sectarisme et au fanatisme car il ne faut rien exagérer, le Coran dit :

« Les chrétiens seront jugés d'après l'Évangile. Ceux qui les jugeront autrement seront prévaricateurs ».

Et plus loin :

« Les fidèles, les juifs, les sabéens et les chrétiens qui croiront en Dieu et au jour dernier et qui auront pratiqué la vertu, seront exempts de la crainte et des tourments ».

Ces deux versets, tirés d'une seule *sourate*, ne donnent pas l'impression de pousser les Croyants à l'intolérance et au sectarisme. Quant au fanatisme, il est plus latent qu'apparent, mais tout homme réellement convaincu n'est-il pas tenté de manifester un zèle outré pour l'objet de sa conviction ?...

D'ailleurs, le Commandant ne s'occupe point des fêtes musulmanes à proprement parler mais de celles des marabouts. Or le Coran interdit le

culte des Saints, Allah n'admet point d'intercesseur entre Lui et l'homme, mais les populations autochtones étaient trop attachées au paganisme, elles le transformèrent en culte des Saints. Ces pieux personnages ont été plus ou moins adeptes ou fondateurs d'ordres religieux qui ont pour but d'atteindre à une observance plus rigoureuse des règles coraniques, mais qui ont à leur tête une sorte de clergé irrégulier, mais un clergé que l'on connaît, que l'on peut surveiller, et dont l'influence considérable peut nous être utile.

Nous pourrons donc, sans crainte d'assister à une manifestation de fanatisme religieux, nous mêler aux pèlerins de *Sidi-Ambarek*.

Cela commença un soir après le dîner.

Nous retrouvons le Commandant accompagné de la plupart de ses officiers. Des fusées éclatent et leurs étincelles se mêlent aux étoiles, si nombreuses qu'il semble que, là-haut, l'on tire un autre feu d'artifice. Des feux de Bengale illuminent les rues de reflets semblables à ceux d'un merveilleux coucher de soleil. Le Commandant, vêtu du *boubou*, son képi sur l'oreille, les pieds chaussés de *naïls*, avance en tête d'une démarche vive, s'arrêtant parfois pour gratifier de quelque monnaie une femme porteuse d'un bébé. Derrière nous, marche la cohue des indigènes armés de fusils dont, à chaque instant, ils tirent des coups retentissants, amplifiés et répercutés par la sonorité des passages voûtés. Sur les terrasses peu élevées, les femmes sont montées; quelques-unes sont entièrement voilées de la *malahfa* et, dans la nuit, on ne distingue même pas leur œil unique, elles ont l'air de statues fantomatiques voilées

d'un suaire sombre; les autres, visage découvert, beaucoup plus nombreuses, rient et ne s'interrompent de jacasser que pour pousser de stridents *you-yous*. Le murmure de la foule, le piétinement, les coups de feu, les *you-yous* s'unissent aux tam-tams et aux flûtes, venus au-devant de nous, en un indescriptible tumulte semblable au déchaînement d'une effroyable tempête de sable; l'illusion est complète, la bousculade soulève une telle poussière que l'air devient irrespirable et les yeux brûlants se mettent à pleurer.

Nous arrivons à une petite place, à proximité de la demeure du *Caïd*. Les murs ont été tendus de tapis sur lesquels on a épinglé les dernières roses de la saison. Une table est dressée, chargée de verres et de bouteilles : de l'eau, de la limonade, de la bière, des sirops variés. On nous offre des cacahuètes, des bonbons, du chocolat, des gâteaux indigènes et européens. Sous peine de passer pour un malappris, il faut accepter de tout!

Mais quel est donc cet air dont la *ghaïta*, aux sons cuivrés et perçants, ne cesse de nous obséder. Je ne retrouve pas le rythme arabe; des notes réveillent en moi de vagues souvenirs, vraiment il me semble avoir entendu cela quelque part. Tout à coup, je m'écrie :

« C'est la Marseillaise !... »

Eh ! oui, la Marseillaise !... Mais Rouget de Lisle, lui-même, aurait hésité à la reconnaître ! De longs points d'orgue aux endroits les plus imprévus font vibrer le tympan, précédant ou suivant des cascades de sons, selon une ligne mélodique voulue par le génie inventif de l'interprète et cela se termine par une série de fausses-notes qui disparaît

sent dans le brouhaha des tam-tams frappés à tour de bras. On voit les muscles des tambourinaires se crisper, le joueur de flûte a les joues gonflées à en craquer, la sueur inonde son visage mais il n'arrête pas une seconde, pas même le temps de respirer. C'est une Marseillaise qui n'a ni commencement ni fin, une Marseillaise éternelle, et fausse ! mais c'est la Marseillaise tout de même et je vous disais bien que nous n'assisterions pas à une manifestation de fanatisme exacerbé.

Derrière les musiciens, les visages des assistants, les geste amplifiés par les linges semblaient appartenir à une étrange fresque vivante.

Mais ça n'était pas fini !... Il nous restait encore une quinzaine de stations. Chaque quartier a préparé une réception, il nous faut nous rendre de l'une à l'autre à une allure qui ressemble plus à une course qu'à une marche processionnelle. A chaque endroit, on s'est ingénié à varier le décor : ici, des chromos encadrés d'or flambant ornent les murs et Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus, dans un nuage de roses, trône entre deux réclames représentant des femmes décolletées, à la carnation nacrée, aux yeux langoureux, à la chevelure d'un blond vénitien ardent ; là, un mannequin, drapé dans un burnous, symbolise un *taleb*, un lettré, dans ses mains de chiffon, en guise de Coran, il tient un vieux livre de cuisine ; plus loin, un lit en fer surchargé d'arabesques dorées à neuf sert à une surprenante mise en scène que, entraîné par un remous, je ne puis examiner ; ailleurs, un groupe de petites filles, accroupies devant un métier, simulent le geste de tisser une tenture et chantent d'une voix aiguë.

Je n'en finirais pas si je voulais énumérer chacune de nos haltes, vous dire celle où, après cinq ou six autres personnes, je dus, pour la première fois de ma vie, tirer une bouffée d'un *narguilé* chargé d'un tabac mélangé de *kif* et qui suffit à achever de me tourner la tête; vous parler de cette autre où je réussis à vider mes poches : dans un « horrible mélange », les cacahuètes s'y mêlaient à du chocolat fondu et à des pâtisseries réduites en miettes. Heureusement, le Commandant commençait à être fatigué et diminuait la durée de nos arrêts. Enfin nous arrivâmes au dernier qui était notre point de départ. Nouvelle absorption de gâteaux, nouvelles rasades de bière, de sirops, de limonade, nouveaux petits verres de thé à la menthe, puis un jeune homme très lesté saute sur la table et chante une série de couplets non moins lestes. Pour terminer son « numéro » il mime avec un comique irrésistible la danse du ventre. Ce clown saharien répond au sympathique sobriquet de « phonographe » !

Tambourins et ghaïtas se remettent à faire rage pour accompagner une scène d'une couleur toute locale et qui rappelle les contorsions de la secte des *Aïssaouas*. Tandis que la musique déferle avec des syncopes qui font mal aux nerfs, un nègre commence une danse dont les gestes anguleux seraient dignes d'inspirer un peintre cubiste; ensuite, il tourne sur lui-même avec la vitesse vertigineuse d'un derviche, et parfois, il s'accroupit brusquement en poussant un grand cri rauque et prolongé.

« Le démon s'empare de lui, me souffle un assistant ».

Autour du possédé, des hommes frappent violemment dans leurs mains et ne cessent de murmurer sur un mode grave :

« Allah ! Allah ! Allah !... »

Le jeu des instruments se fait de plus en plus précipité et sonore jusqu'à ce que, étourdi, le danseur tombe. Il se relève, les yeux hagards, les traits convulsés, alors on lui offre un morceau de chiffon trempé dans l'huile et qu'on a enflammé ; il ouvre sa bouche immonde et, avec d'affreuses grimaces, il avale ce brûlot tandis que, sous l'action du feu, on entend chuintier sa salive. L'horrible chose avalée, tout son corps se met à trembler, il est agité de brusques secousses, puis il retombe, les membres raidis. Six hommes montent sur lui et, les mains à la hauteur des épaules et tournées vers le ciel, récitent d'interminables prières.

« C'est pour faire fuir le démon, murmure derrière moi, la même voix !... »

Sur cette parole, la première partie de la fête prit fin.

Le lendemain, à huit heures, nous recommençons notre promenade. Les endroits où nous nous étions arrêtés étaient encore marqués par leurs naïves décorations. Nous arrivâmes à une des portes, suivis par la foule qui avait l'air d'une horde de guerriers, et le spectacle ne devait guère être différent lorsque, avant l'occupation, une tribu revenait à son *ksar* après une *razzia* fructueuse.

Sur les terrasses, les femmes sont entassées, leurs robes aux couleurs variées, leurs faces brunes, les broderies de leurs *bakhnoug*s, leurs bijoux

d'argent, leurs ceintures de laine teinte, leurs petits miroirs, tout cela brille au soleil ou lance de brefs éclairs. Les hommes dévalent le talus, drapés dans des burnous et la tête enveloppée du chèche, ou vêtus de larges *sérouals* aux nuances vives et coiffés de la rouge *chéchia*. Tout cela remue sous la lumière ardente. En longs plis onduleux sous le souffle du vent chaud, d'immenses étendards surmontés d'un croissant de cuivre décrivent sur le ciel incandescent de mouvantes arabesques bleues, oranges, vertes et rouges. Les fusils brandis et lancés en l'air éclatent, et toujours la ghaïta, et toujours les tam-tams, et toujours les you-yous ! Ce peuple est grisé de lumière, de couleur, de mouvement...

A travers les sentiers de l'oasis, les pèlerins s'en vont; au bruit décroissant, nous constatons leur progressif éloignement. Nous nous entassons dans une camionnette, moins cependant que des Arabes qui s'empilent dans une petite Ford toute démantibulée; l'on y tiendrait à peine quatre, ils réussissent à s'y loger dix ! Et, sur la piste de *Ghardaïa*, nous filons vers la koubba de Sidi-Ambareck. Nous y arrivons seconds, malgré son lourd chargement, la pitoyable Ford a réussi à nous « griller » !

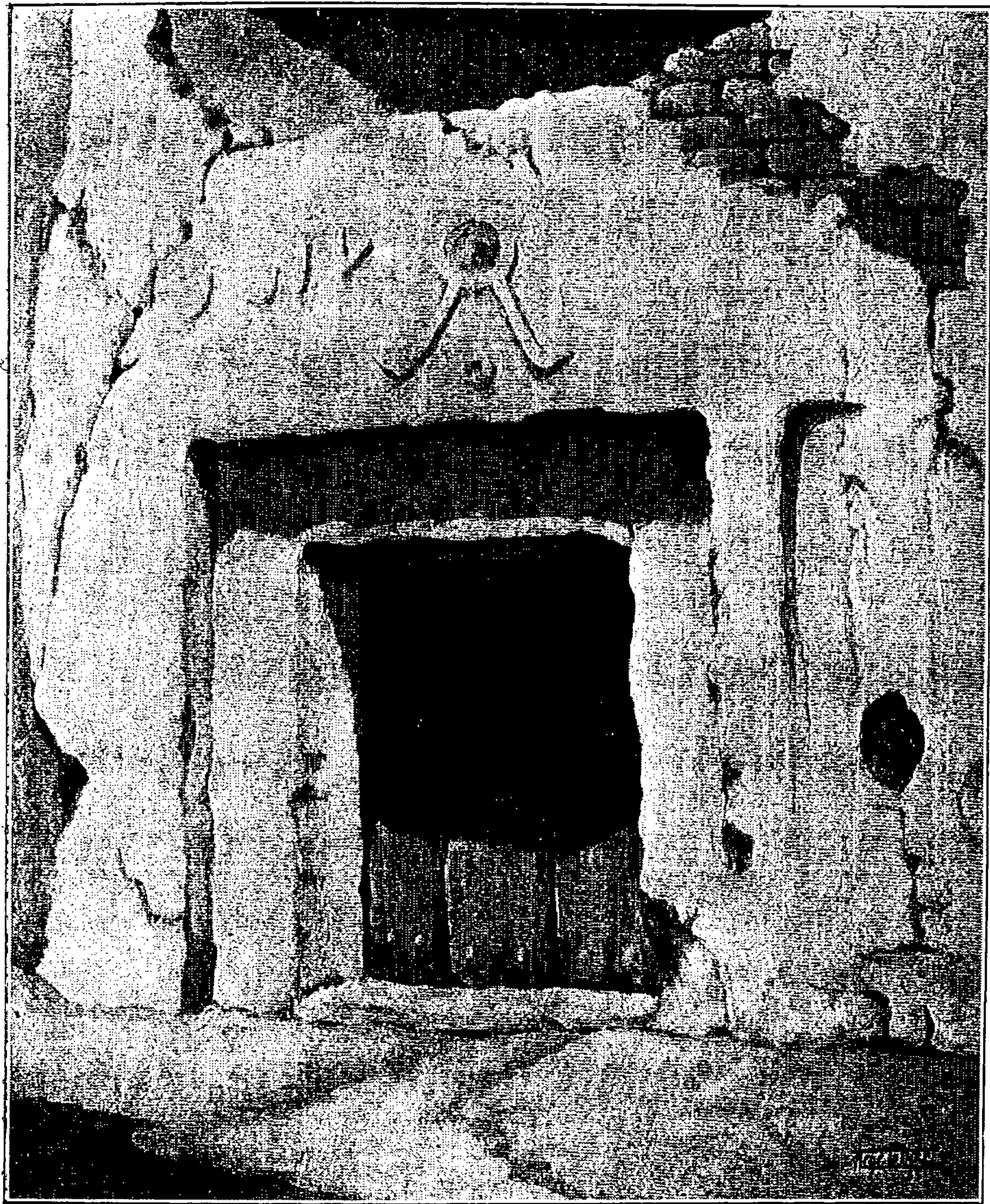
Au sommet d'un monticule, s'élève le petit monument. Nous n'y pénétrons pas car les premiers pèlerins débouchent en courant. Malgré la différence de latitude, je ne puis m'empêcher de songer à un pardon breton et de constater combien les hommes sont partout semblables. Il y a les vrais dévôts qui, étagés sur les flancs du talus commencent tout de suite à prier au rythme des tam-tams groupés autour des étendards. Il y a

ceux qui voudraient bien prier mais trouvent trop fatigant de rester debout en plein soleil et préfèrent s'asseoir à l'ombre chiche d'une palmeraie qui se meurt. Il y a ceux qui sont venus pour s'amuser. Sans souci de la cérémonie, ils tirent des coups de feu au hasard. Enfin, il y a ceux qui sont accourus, alléchés par la promesse d'une distribution de *kesra*, de galette de froment, de pain de dattes et de viande de chameau bouillie. Jusqu'au couchant, ce seront toujours les mêmes qui prieront, les mêmes qui s'amuseront, les mêmes qui mangeront.

Hier soir, nous avons été obligés de boire jusqu'à l'écoeurement; nous regrettons que l'on ait pas apporté quelques guerbas d'eau car il fait si chaud et l'abondante sueur qui coule sur tout notre corps nous a si complètement déshydratés que nous boirions ce liquide saumâtre et tiède, fortement parfumé au goudron comme le plus délicieux des breuvages. Aussi le Commandant obtient-il un vif succès lorsqu'il s'écrie :

« J'en ai assez, partons, allons prendre l'apéritif !... »

Le lendemain matin, les indigènes restèrent chez eux, se réservant pour l'après-midi. A quatre heures, devait avoir lieu une *fezzâa*, la fantasia à pied des Berbères. Dès deux heures, sur la place dominée par l'ancien Bordj, accroupis le long des murs pour profiter de l'ombre étroite, des hommes se montrent les armes les plus invraisemblables; les fusils à baguette sont en majorité mais les canons de quelques-uns ont des formes bizarres, depuis la sinusoïde la plus allongée jusqu'au vulgaire tire-bouchon.



Peinture de René POTTIER.

OUARGLA. Maison indigène décorée du signe de Tanit

A quatre heures, un officier fait une distribution de poudre extraite de vieilles gargousses d'obus réformés; elle s'ajoutera à celle que, depuis huit jours, les indigènes ne cessent de préparer dans les mortiers où, d'habitude, l'on broie le blé pour le *couscous*. Aussitôt, la fête commence. Nous montons sur une terrasse d'où nous verrons mieux et sans risque.

Au centre de la place, les indigènes forment un rectangle. La poudre est tassée dans les fusils désuets puis deux des lignes qui se font face se précipitent; au point de rencontre, canons braqués vers la terre, les Berbères appuient sur la gachette, l'air vibre de la détonation de soixante coups de feu tandis que, vers le ciel, s'élève un nuage de fumée noire dont l'odeur montre jusqu'à nous. Sans perdre un instant, les acteurs rejoignent leur place; les deux autres côtés les imitent, cette fois, cent coups partent comme s'ils étaient tirés par un seul homme. Parmi une majorité d'adultes, il y a des adolescents et des vieillards, ces derniers ne sont pas les moins enragés. Pour ces êtres imaginatifs c'est une véritable bataille, ils se ruent les uns vers les autres. Il n'y a point de spectateurs, chacun joue le drame pour soi-même, prend des attitudes héroï-comiques et, traits crispés, yeux exorbités, muscles tendus, lâche vers le sol, comme s'il était un ennemi terrassé, un coup de fusil sonore et... inutile. La griserie du *baroud* s'empare de tous. Ils bourrent leurs canons qui s'échauffent et, sous les chocs réitérés et précipités de la baguette, la poudre s'enflamme et part toute seule. C'est miracle qu'il ne se produise pas d'accidents. Pour les éviter, le Commandant ordonne de mettre fin à cette ima-

ginaire tuerie. A regret, on lui obéit et, longtemps encore, on entendra des coups de feu disséminés dans le village ou dans la palmeraie.

La fête de Sidi-Ambarek est terminée. Nous avons choisi un modeste restaurant décoré de grosses fleurs aux couleurs criardes, il nous fait songer à une « posada ». Nous aurions pu aller à l'ancien Hôtel Transatlantique dans les salles basses et sombres, soutenues par des colonnes, ont l'air d'un décor pour « l'Atlantide ». Le confort aurait été plus grand mais nous aimions le public de notre posada, composé de soldats de la section automobile. A Ouargla, en dehors de quelques fonctionnaires, il n'y a pas de population civile et, sauf les trois hôteliers, je n'y connais pas de colon.

Ces jeunes militaires n'ont aucune distraction mais chacun possède un animal qui lui sert de compagnon : un renard, un *fenec* ou un petit chien. Les réjouissances avaient apporté une diversion dans leur vie monotone et leurs conversations étaient animées, mais, ce soir, une sorte de malaise pèse sur eux. Les tables ont été mises dans une cour où poussent de pauvres arbustes. Le photophore a été accroché très loin pour ne pas attirer les moustiques. Les militaires sirotent leurs anisettes, apéritif du Saharien, à l'âcre arôme, arrosé d'eau tiède mais beaucoup moins magnésienne que celle de Touggourt. Nous apprenons bientôt que la fin de la fête n'est pas la seule cause de leur ennui, il y en a une autre plus profonde : le départ d'un camarade qui, cette nuit, prend l'auto postale pour rentrer à Paris. Regrets de l'ami qui s'en va mais, aussi, envie et jalousie vague de ne pouvoir être à sa place.

Le silence devient lourd. L'un d'eux a idée de mettre un disque sur le phonographe. Dans la nuit saharienne surprise, s'élève la musique crispante d'un jazz américain. Ces airs idiots, ces cris d'un chanteur ivre ont au moins un avantage, ils empêchent de penser. Mais les disques se suivent, l'un a la prétention d'être comique, il ne fait même pas naître un sourire sur les visages de plus en plus graves. Une insipide romance déroule de confuses arabesques, les paroles en sont banales, mais elles sont françaises et se traînent languoureusement. Elles disent :

Viens, viens, ma p'tite Loulou,
On s'ra là comm' chez nous...

Et la nostalgie s'empare de nous comme des soldats. L'un d'eux, le plus jeune, le dos voûté, serre nerveusement son renard. Oh ! je sais bien ce qu'il pense : il revoit Paris, les boulevards inondés de rutilantes et mobiles lumières et, sans doute, le minois d'une promise, d'une Loulou qui, elle aussi, là-bas, au delà des sables, des Aurès, des Hauts-Plateaux, de la mer, compte les jours. Le disque s'est arrêté, je crois voir une larme trembler au bord des paupières de ce gamin. Je voudrais pouvoir le consoler, le pauvre petit !...

Eh bien, non, je me suis trompé !... Il relève la tête et prononce d'une voix où quelques syllabes ont pris la raucité de l'arabe mais où demeure un vague relent faubourien :

« Vous êtes de braves types ! Je sais qu'au fond de vos cœurs il y a une pointe de jalousie contre moi, vous avez bien tort !... Je suis content de rentrer à Paris mais, à peine arrivé là-bas, j'aurai

un spleen, un de ces « mal du bled » !... Voulez-vous le fond de ma pensée ?... Il est possible que dans trois mois, six mois au plus, je sois de retour, j'aurai rengagé. N'est-ce pas, mon vieux Loulou ?... »

Et il embrasse son renard, son renard qu'il avait baptisé Loulou...

O l'ensorcelante et indicible nostalgie du désert, comme elle s'attaque à l'âme du simple comme à celle de l'esthète le plus compliqué !...

D'ici peu, nous aussi, nous quitterons Ouargla, non sans avoir rendu visite aux Sœurs Blanches. La Supérieure étant absente, nous sommes reçus par une jeune femme qui doit à peine sortir du noviciat; elle est jolie sous son costume de moniale et nous admirons l'abnégation de cette Religieuse qui s'est consacrée au service des indigènes sans espoir de les convertir.

Elle nous fait pénétrer dans la salle d'exposition où tapis, burnous, coussins, sont les œuvres de leurs élèves à qui elles apprennent un métier en leur faisant gagner leur vie. Mais, bientôt, elle nous entraîne vers l'atelier où la lumière tombe à profusion sur les faces grimaçantes d'une foule de Berbères, enfants ou jeunes filles, installées devant de hauts métiers dont les trames font songer à de gigantesques toiles d'araignées. Nous sommes assourdis par un indicible brouhaha et la couleur atteint à la même intensité que le bruit: laines teintées en écheveaux, travaux commencés, robes aux tons éblouissants, broderies multicolores des châles, tout cela joue avec des modulation invraisemblables, s'atténue dans les coins sombres,

s'exalte là où une tache de soleil éclabousse de reflets variés les objets environnants. Nous passons entre les rangées des métiers, évitant le contact des cheveux aux multiples tresses, enduites d'une huile qui les rend brillantes. La Sœur ne prend aucune précaution, cependant sur ces jeunes corps doivent vivre de répugnants insectes dont la piqure devient dangereuse lorsque sévit une épidémie de typhus. Mais les Sœurs Blanches n'ont pas seulement sacrifié leur corps et leur cœur, elles ont offert leur vie...

Je m'aperçois, Mesdames, Messieurs, qu'en évoquant ces souvenirs sahariens, le temps passe avec une invraisemblable rapidité. Puissiez-vous avoir eu autant de plaisir à m'écouter que j'en ai eu à vous entretenir de cette région qui me tient tant au cœur !

Le voyageur, en sympathique compagnie, devient un intarissable bavard, et je songe que je ne vous ai rien dit des origines ni de l'histoire d'Ouargla, de *Cédrata* que les Mozabites ont fuie et laissée en ruines, du village d'*Adjaja* construit au bord d'un *chott* avec des blocs de sel, ni même de ces invasions de sauterelles qui furent une catastrophe pour les oasis et plus particulièrement pour celles du département d'Alger. Rien ne peut donner une idée de cette vie exubérante qui s'abat sur la stérilité saharienne. Malgré des milliards d'œufs détruits, des milliards de criquets écrasés et brûlés, la métamorphose s'étant produite, ce sont encore des milliards et des milliards de sauterelles qui ont encombré le ciel de leur vol maladroit et brillant, au point de le faire ressembler à un immense tissu d'azur pailleté de scintillantes pierreries. Hélas ! si beau que soit un vol de sau-

terelles, lorsqu'il s'arrête sur une palmeraie, le résultat n'en est pas moins désastreux; en quelques minutes, l'arbre le plus vigoureux a perdu son panache, l'écorce est rongée, les cultures sous-jacentes ont disparu. Dans certains endroits, tout a été mangé, jusqu'à la peinture des portes, et l'air était empuanti par l'odeur nauséabonde de tous les insectes détruits.

Une telle invasion, heureusement rare, a ruiné la population. Imaginez pareil fléau chez nos paysans, quels cris, quelles lamentations ! Là-bas, une morne résignation : *mektoub*, c'était écrit ! Il n'y a de dieu que Dieu ! Mais cette foi absolue a obtenu sa récompense. Allah s'est penché vers ses purs croyants et, alors que les moins pessimistes estimaient qu'il faudrait deux ans pour réparer les dégâts, j'ai appris qu'un miracle s'est produit : sur le Sahara torride, des pluies tardives se sont abattues, les feuilles ont repoussé, les cultures ont repris, il n'y aura pas de dattes, par conséquent pas d'argent mais hommes et bêtes mangeront. *El hamdou lillah*. Louange à Dieu...

Et pourtant ces bestioles faillirent nous coûter la vie !...

Non, nous ne fûmes pas ensevelis sous un nuage, et, bien que nous rencontrâmes, en revenant vers Touggourt, des vagues grouillantes de criquets, notre lourd camion ne dérapa ni ne capota. Si nous manquâmes de voir « l'heure du destin », les sauterelles en furent cause indirectement. Ordre avait été donné à la population de se rendre dans la palmeraie de *N'gouca* pour la lutte anti-acridienne. Vous pouviez frapper, les portes restaient hermétiquement closes. Notre chauffeur venait à

Ouargla avec des livraisons à faire; toute la journée, il courut après ses clients. Il avait voyagé la nuit précédente, il prit à peine le temps de manger pas du tout celui de faire la sieste. Malgré la chaleur, nous devions partir à deux heures, nous quittâmes Ouargla à six heures du soir.

Le début fut normal. Au couchant, nous traversâmes une région de dunes plantées de palmiers bours; la couleur était splendide, mais, n'ayant pas dormi, moi non plus, je n'eus pas le courage d'admirer et ce fut une des rares fois, au cours de mes longs séjours au Sahara, que j'eus l'occasion de voir ces merveilleuses rutilences chères à tant de peintres et d'écrivains qui n'y sont jamais allés. Ces ors variés, ces tons de cuivre, firent place à des bleus de plus en plus sombres. La nuit était venue.

Nous avions avec nous une femme-peintre de grand talent. C'était une personne très sympathique mais elle avait un défaut : elle qui, depuis vingt-cinq ans navigue à travers le Sud, dort sous la tente avec, pour la garder elle et ses chameaux, un ou deux indigènes, dès qu'elle monte dans un engin de locomotion moderne, elle est prise d'une peur terrible.

Notre chauffeur s'endormait. Le plus souvent, son pied glissait et abandonnait l'accélérateur, notre voiture allait, doucement, doucement, conduite sans doute par le flair des multiples chevaux habitués à la route bien qu'enfermés sous le capot. Parfois notre homme se réveillait en un brusque sursaut, alors il appuyait de toutes ses forces sur la pédale, nous lançant parmi les creux et les bosses à la façon d'un bolide. Nous allions de droite et de gauche, nous étions projetés en

avant puis, tout à coup, nous nous retrouvions assis fort brutalement sur la rude banquette. Ah ! il faisait beau entendre les cris de notre compagne assise à la droite du chauffeur, tandis que j'étais à sa gauche. Elle l'invectivait, l'abreuvait d'insultes, lui faisait comprendre que nous n'étions pas des marchandises incassables. Le pauvre garçon perdait complètement la tête, ce qui avait pour résultat inattendu de le plonger dans un sommeil plus profond.

Je laissai notre machine vagabonder tandis que le conducteur, la tête ballante, venait parfois heurter du nez le bouton du klakson qui faisait alors entendre un grognement comme si, lui aussi, s'était mis à ronfler. Je commençais à m'assoupir lorsqu'un cri plus prolongé de l'avertisseur m'éveilla. Il était temps, la voiture lancée à fond de train filait en ligne droite vers un poteau télégraphique ; inconsciemment, je m'accrochai au volant, nous fîmes une embardée mais nous évitâmes l'obstacle. Pendant un certain nombre de kilomètres, le chauffeur fut ranimé par la crainte rétrospective des risques qu'il nous avait fait courir. Mais la nature reprit ses droits : la nuit est faite pour dormir et il s'endormit à nouveau. Nous franchîmes sans encombre la passe difficile de Dokkara et arrivâmes aux environs de Blidet-Amor.

Là, la piste est bordée des deux côtés par des fossés larges et profonds, sortes de *sebkhas* formées dans une cuvette par l'écoulement des eaux de pluie et des khandecks. Notre conducteur n'eut rien de plus pressé que de nous mener directement vers l'un d'eux. Je me crispai sur le volant : nos roues avaient laissé sur le bord du talus une

ornière. Une seconde de plus et, le moins que pouvait nous arriver, était de prendre un bain dans une eau croupissante et d'attendre, trempés et dégoutants — dans les deux sens du mot — juchés sur le toit de la voiture, un secours incertain.

Cette fois, le chauffeur était définitivement réveillé mais la piste n'offrait plus aucune difficulté et nous arrivâmes à Touggourt avec l'aube naissante...



Je vous ai décrit ces incidents parce qu'ils constituent après coup — un des charmes des voyages lointains et parce qu'ils prouvent qu'une randonnée automobile, même nocturne, dans le désert est beaucoup moins dangereuse qu'en France.

Promenez-vous sur nos routes avec un chauffeur endormi !... Vous n'entretiendrez pas d'aimables auditeurs de vos péripéties, vous figurerez, hélas ! sur la trop longue liste des accidents, les journaux parleront de vous mais, croyez-moi, c'est une mauvaise manière de connaître la célébrité...

Donc, n'hésitez plus, un voyage au Sahara offre juste assez de risques pour vous parer d'une petite auréole, il ne présente, surtout à l'époque où vous le ferez — car vous le ferez ! — aucun danger.

L'an dernier, j'ai cherché à vous donner une vision d'ensemble du désert, de son attrait mystique et métaphysique; cette année, je vous l'ai montré sous un aspect plus pittoresque et plus anecdotique mais rien ne vaut une vision et des émotions personnelles et je serais heureux si

j'avais pu décider un seul d'entre vous à visiter
cette seconde France que constituent, au delà de
la Méditerranée, notre Algérie et notre Sahara
Français...

René POTTIER.



AVIS



Monsieur René DE RIVAUD, 9, avenue du Maréchal Maunoury, Paris, nous fait connaître qu'il se propose d'effectuer au mois de novembre 1934, un voyage en automobile d'Alger à Douala (Cameroun).

Il dispose d'une voiture et d'un mécanicien-guide. Il désirerait rencontrer un automobiliste disposant d'une voiture, et désireux d'effectuer, en sa compagnie, le voyage projeté.



" Le Monde Colonial Illustré "

37, rue Marbeuf, Paris (8^e)

Envoi de spécimen gratuit sur demande

Abonnement : 50 fr. par an

SOMMAIRE DU N° 128 — AVRIL 1934

1. — *En Marge*, par Stanislas REIZLER.
2. — *En attendant le nouveau ministère de la France d'outre-mer*, l'opinion de M. Henry DE JOUVENEL, par ESSAIRE.
3. — *Pierre Laval à la recherche d'un annuaire des Colonies*, par L. L. GAUTIER.
4. — *Mariage d'empereur, mariage d'amour*, par Léon BUREAU, 5 photos.
5. — *Le Sahara au Trocadéro*, par Paul EYDOUX, 6 photos.
6. — *Le nouveau Gouverneur Général de l'Indochine*, 4 photos.
7. — *M. Chatel, secrétaire général de l'Indochine*, 1 photo.
8. — *Un tour en ville : Marrakech*, par Paul HENRI, 8 photos.
9. — *Cathédrales d'Asie*, 9 photos.
10. — *L'Afrique qui naît*, par BLONDEL.
11. — *La Guadeloupe demande de l'eau*, par BAR-RABÉ, 4 photos.
12. — *La première Foire-Exposition d'Abidjan*, 1 photo.

13. — *Le réveil de la Guyane par un vieux Guyanais.*
14. — *Nos Sénégalais au Maroc : La vie d'un bataillon par un errant, 7 photos.*
15. — *A Madagascar : M. Cayla et le régionalisme, par Marius LEBLOND.*
16. — *Visions d'art à Madagascar, par Raymond SAVIGNAC, 3 photos.*
17. — *Un assaut vigoureux en faveur du transsaharien, par VIATOS.*
18. — *Un cyclone à Mananjary, 2 photos.*
19. — *Propos du hargneux, par BAGHEERA (Le Tchad caricaturé).*
20. — *L'équipement de nos Colonies, par E. DU VIVIER DE STREEL.*
21. — *La navigation fluviale et côtière aux Colonies, 6 photos.*
22. — *Le Barrage de Bakhadda.*
23. — *Les Livres, par LE CHARTISTE.*

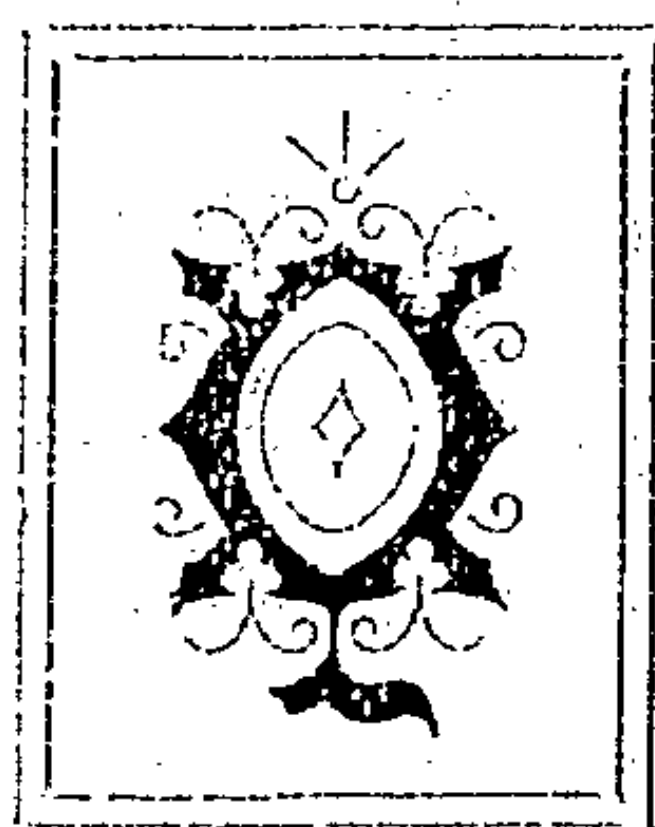


Compagnie Générale Transsaharienne -- Service Régulier combiné Automobile et Avion

COLOMB-BECHAR		REGGAN		GAO	
DÉPART	ARRIVÉE	DÉPART	ARRIVÉE	DÉPART	ARRIVÉE
AUTO		AVION			
Vendredi 9 février 1934	Samedi 10 février	Dimanche 11 février	Dimanche 11 février		
Vendredi 23 février	Samedi 24 février	Dimanche 25 février	Dimanche 25 février		
Vendredi 9 mars	Samedi 10 mars	Dimanche 11 mars	Dimanche 11 mars		
Vendredi 23 mars	Samedi 24 mars	Dimanche 25 mars	Dimanche 25 mars		
Vendredi 27 avril	Samedi 28 avril	Dimanche 29 avril	Dimanche 29 avril		
Vendredi 11 mai	Samedi 12 mai	Dimanche 13 mai	Dimanche 13 mai		
GAO		REGGAN		COLOMB-BECHAR	
DÉPART	ARRIVÉE	DÉPART	ARRIVÉE	DÉPART	ARRIVÉE
AVION		AUTO			
Lundi 19 février	Lundi 19 février	Mardi 20 février	Mardi 20 février	Mercredi 21 février	Mercredi 21 février
Lundi 5 mars	Lundi 5 mars	Mardi 6 mars	Mardi 6 mars	Mercredi 7 mars	Mercredi 7 mars
Lundi 19 mars	Lundi 19 mars	Mardi 20 mars	Mardi 20 mars	Mercredi 21 mars	Mercredi 21 mars
Lundi 16 avril	Lundi 16 mars	Mardi 17 avril	Mardi 17 avril	Mercredi 18 avril	Mercredi 18 avril
Lundi 3 0avril	Lundi 30 mars	Mardi 1 ^{er} mai	Mardi 1 ^{er} mai	Mercredi 2 mai	Mercredi 2 mai

Nous avons fait un beau voyage....

par le Capitaine A. NABAL



UE d'événements en cette journée du 9 décembre, d'abord le départ pour le beau voyage, un départ sur lequel il paraissait téméraire de faire trop de fonds et qui pourtant se réalise merveilleusement. Le Général MEYNIER, dont la brillante carrière coloniale a laissé en A.O.F. un si vivant souvenir, est invité aux manifestations du Cinquantenaire du Soudan qui vont se traduire notamment par l'inauguration à Bamako et à Segou des statues élevées aux Généraux BORGNISS-DESBORDS et ARCHINARD.

Ceci n'est pas merveilleux ce n'est qu'un juste hommage rendu à l'un de ceux qui modestement et quelquefois envers et contre tout, au milieu de difficultés sans nombre, ont conquis à la France son empire colonial. Ce qui me paraît merveilleux c'est que je fasse ce périple que depuis longtemps je parcours d'un œil mélancolique sur les cartes aux différentes échelles qui tapissent notre bureau.

Enfin, c'est une affaire réglée, les deux voitures grises roulent vers le Sud, un peu alourdies

par l'essence, l'outillage et surtout les pièces de rechange dont nous avons dû constituer un stock important pour parer à toute avarie.

Nous allons aujourd'hui voir successivement le ciel maussade du Nord nous verser jusqu'à Boghari se petite pluie fine, puis le vent d'Aïn Ouserah soulever sur la route et dans la plaine ses friselis de sable jaune, vers seize heures nous apercevons, sous le ciel pur de Laghouat les montagnes de l'Atlas Saharien découper leurs rouges dents de scie éclairées par le couchant vermeil.

Nous voici sur lapiste de Ghardaïa bonne jusqu'à Tilghempt, mais qui devient impossible aux environs de Berrian, au point que l'une de nos voitures brise sa lame maitresse de ressort arrière. Je continue avec ma voiture jusqu'à Ghardaïa où nous soupçons et attendons sans joie.

Pendant ce temps BOLOTINE et MAHMOUD réparent; je vous présente BOLOTINE, ancien officier mécanicien de la marine russe que les malheurs de son pays ont obligé à s'expatrier. Il s'est voué au Sahara et il est connu sur toutes les pistes comme le type du mécanicien conducteur saharien. Je ne pense pas qu'il y ait d'exemple qu'il se soit trouvé irrémédiablement arrêté sur une piste si mauvaise qu'elle soit. Je ne vous présente par MAHMOUD, vous le verrez à l'œuvre.

Vers trois heures du matin, inquiet de ne pas les voir arriver, je repars vers Berrian où je trouve BOLOTINE qui n'ayant pu définitivement réparer, rentre au ralenti. Nous achevons la réparation à Ghardaïa et à sept heures les voitures sont prêtes. Nous admirons un superbe lever de soleil sur le M'Zab déjà réveillé et nous escaladons l'escargot de Beni Isguen qui nous repose sur

la Chebka. Nous roulons sur une piste assez mauvaise pour laquelle nous sommes sans indulgence.

Une descente rapide nous éloigne des rocailles mozabites et nous voici entre deux ergs qui bien que constitués du même sable innombrable, nous paraissent essentiellement différents: à droite les montagnes sont d'un blanc mat, elles n'ont aucun relief et l'œil s'en détourne sans regret, pour admirer à gauche un bras d'erg tout rouge sur lequel d'innombrables taches bleues marquent les ombres des dunes.

El-Goléa, oasis étonnante après cette longue route caillouteuse ou sablonneuse, nous apporte sa fraîcheur, ses ombrages, son eau et aussi son essence car nous devons repartir sans arrêt pour In-Salah où nous aurons seulement droit au repos.

Nous arrivons à Fort Miribel à la tombée de la nuit et le fidèle KOVALTCHOUK tient à nous faire déguster un excellent café qui aura avant tout le mérite de tenir éveillés les chauffeurs qui en ont bien besoin.

Nous voici donc repartis en pleine nuit et nous avons l'impression, sur ce Tademaït qui est bien le critérium des plateaux désolés, de rouler sous une haute futaie, dont les ombres fantastiques animent un décor où nous savons qu'il n'y a rien. Nous retrouverons cette impression dans tous nos voyages de nuit en région désertique et je pense qu'elle est due à la manière dont les phares éclairent un paysage où rien ne peut refléter les rayons lumineux.

Après l'impressionnante descente d'Aïn-El-Hadjadj nous savons que les difficultés vont commencer : sol mou, balisage incertain, de nuit tout au

moins car de jour on passe correctement. BOLO-TINE est devant, il pilote suivant le terme que fixera plus tard, le Président TAITTINGER, la voiture Cobaye. Ce qui veut dire que cette voiture éprouve la piste et si c'est trop mou, elle s'ensable, sa compagne n'a plus qu'à s'en aller à droite ou à gauche suivant l'inspiration ou les tendances politiques de son conducteur.

Nous ne tardons pas à mettre en pratique cette excellente définition; il me semble que la première voiture ralentit tout à coup, la voici même arrêtée. Je n'ai que le temps de passer en seconde et bondir à gauche, après une hésitation de quelques secondes, le moteur reprend et cinquante mètres plus loin nous nous arrêtons sur un terrain à peu près dur.

Nous revenons à pied vers le cogaye ensablé et nous procédons à la manœuvre habituelle, dégagement des roues, installation de chebkha, de couvertures ou de treillage métallique en avant des roues et tout le monde pousse en soulageant la voiture pendant que le conducteur s'efforce de démarrer en première vitesse.

Nous voici repartis et cette fois nous nous sentons tout près d'In-Salah, nous reconnaissons les grandes balises jumelées qui marquent la piste à quelques kilomètres du bordj, je pars donc sans hésitation le long des petites guemiras blanches et ne tarde pas à pénétrer dans la cour du bordj hôtel de la S.A.T.T. Installation rapide et coucher car nous tombons de sommeil. Je n'ai pas fermé l'œil que j'entend gratter à la porte, c'est MAHMOUD qui m'annonce froidement que la seconde voiture est en panne d'essence à trois kilomètres. Ma première idée est bien de lui dire d'y aller à pied

avec un bidon de 5 litres. Je me rends compte aussitôt que c'est un peu inhumain et je vais ressortir ma voiture pour repartir vers le Nord. J'en suis récompensé par le spectacle qui ne tarde pas à apparaître dans l'éclairage des phares. Je me suis arrêté à quelques mètres de la seconde voiture qui me fait face. Deux des occupants, l'un le capitaine LUCHETTI a la tête doucement penchée vers la droite, l'autre BOLOTINE est écrasé sur son volant. Tous deux dorment, que dis-je, ils sont anéantis au point que je ne puis les réveiller. J'allume et j'éteins mes phares, les deux avertisseurs, dont l'un, d'après son fabricant, doit faire le vide sur la route, sont en action. Rien ne bouge. MAHMOUD, qui rit de tout son cœur, se décide à aller les secouer.

Nous voici revenus à In-Salah dans la nuit splendide et nous ne tardons pas à gagner nos chambres respectives. Le lendemain est à In-Salah une journée consacrée au repos, aux soins à donner aux voitures, à de courtes promenades dans le village. In-Salah, que ses dunes enserrent dans un dangereux enlacement, nous apparaît dans une de ses belles journées : atmosphère calme et soleil chaud.

Nous voudrions bien demain atteindre d'un seul coup Tamanrasset et en prévision de cette dure étape, je m'endors à table pour ne pas perdre une minute. Ce petit accident m'arrivera bien un jour sur deux pendant toute la durée du voyage.



Nous voici donc au petit jour du 12 décembre roulant dans le sud d'In-Salah, suivant comme

une juste réplique la torpédo de l'annexe qui cherche à travers dunes et passages de Fej-Fej sa bonne route. Gloire au pilote puisque nous voici sortis d'embarras sans ensablement.

Tout va bien, trop bien même car j'entends tout à coup sous mon capot un crépitement inquiétant, c'est la courroie du ventilateur qui a sauté. Pour ne pas procéder au remplacement immédiat de la courroie, nous écoutons MAHMOUD qui nous suggère de la reconstituer au moyen d'un morceau de cuir chromé retiré d'un coffre. Ce rafistolage tient tant bien que mal jusqu'à Arak, où à l'ombre des gigantesques falaises que le soir bleuit nous mettons une courroie neuve. Trop tard maintenant pour repartir, nous attendrons demain pour gagner Tamanrasset.

Nous goûtons donc paisiblement le calme de la nuit dans le bordj d'Arak abrité de tout, même de la fraîcheur, par les monts de géants qui ne laissent apparaître au-dessus de nous qu'un carré de ciel si lumineux d'étoiles qu'il en paraît jaune.

Au départ d'Arak nous suivons la piste des gorges véritable ouvrage d'art, exécuté là en plein désert, et qui résiste aux assauts furieux de l'oued encaissé dans ce canon étroit. Nous passons à Meniet, puis presque aussitôt après nous apercevons les montagnes de Tesnou dont les trois blocs schisteux bizarrement assemblés éveillent, par leur couleur, leur forme, et leur aspect lisse, l'idée d'un gros éléphant étendu dans la plaine.

Tesnou passé, voici la montagne d'Iniker qui élève son cône à quelque 80 kms dans le Sud. Je pense aux méharistes qui pendant plusieurs journées voient ainsi se rapprocher lentement ces points de direction que nous atteignons en une

ou deux heures. On s'explique ainsi la merveilleuse faculté qu'ont les guides indigènes à reconnaître, même après de longues années, un paysage dans lequel ils ne sont passés qu'une fois, mais qui s'est ainsi photographié, pendant des journées entières, dans leur mémoire.

A Iniker, le gardien du bordj nous fait cuire des œufs de son poulailler et nous mangeons les tomates de son jardin. Il nous apprend que le Commandant CARBILLET que nous croyions loin derrière nous, nous a déjà précédé vers Tamanrasset exécutant un véritable raid qui l'a conduit de Polignac au Hoggar en quatre jours par des pistes plutôt chamelières qu'autocyclables.

Nous repartons sur Tamanrasset par une excellente piste qui nous permet d'admirer à notre gauche le panorama de la Koudia dont les chaînes successives sont teintées dans des bleus de plus en plus clairs.

Nous franchissons sans la moindre difficulté les Oueds d'In-Angel et de Tit qui avaient mauvaise réputation et nous ne tardons pas à apercevoir la silhouette caractéristique de l'Hadriane, longue gara que termine sur sa gauche une énorme brèche produite, si l'on en croit la légende, par le solide coup de takouba du géant Elias.

Voici Tamanrasset et ses maisons de terre qui semble-t-il se sont alignées depuis notre dernier passage. Nous roulons dans une véritable rue sur laquelle s'ouvrent les boutiques des commerçants, puis l'hôtel de la Société des Transports Tropicaux. C'est enfin la place sur laquelle sont rassemblés méharistes et Touareg devant le plus merveilleux décor qui soit.

Soirée de détente et de repos à Tamanrasset en

compagnie des officiers si sympathiques de la C^{ie} du Hoggar.

**

Le 13 au matin nous quittons Tamanrasset avec le Car de la Société des Transports Tropicaux qui effectue le premier service transsaharien Tamanrasset-Zinder. Un des Directeurs de cette compagnie est parti la veille pour préparer à In-Guezzam notre campement.

Nous voici donc encore dans la nuit faisant route dans un pays que nous devinons fort accidenté. Le car qui transporte le guide ronfle désespérément devant nous pour escalader des rampes impressionnantes.

Le paysage s'aplatit peu à peu mais le sol devient mou et nous ne tardons pas à apercevoir devant nous une voiture verte autour de laquelle s'emploient deux silhouettes. Nous faisons un détour pour éviter de tomber dans le même enlissement et nous revenons apporter notre ardeur et nos bras. Il s'agit de M. J. ESTIENNE qui, ensablé depuis 24 heures, a progressé de 4 mètres en un jour. Notre nombre a raison du Fej-Fej et la voiture s'envole.

Nous nous mettons bientôt en aussi pénible situation et perdons quelques heures à faire les classiques manœuvres du désensablement. Le Commandant CARBILLET se révèle sur le champ chef de chantier hors pair et sous sa direction énergique et expérimentée nous sortons rapidement des plus mauvais pas. Il inaugure en cette occasion une méthode dont nous apprécions immédiatement les excellents résultats. Il s'agit pour les

voyageurs les plus souples de se tenir sur le marchepieds de la voiture et de sauter à terre pour pousser dès que le moteur ralentit.

Malgré ces prodiges de valeur il fait nuit noire lorsque nous arrivons à In-Guezzam, petit bordj bien construit, dans lequel la S.A.T.T. installe un hôtel.

Le poste de T.S.F. actionné par les dévoués radios du Capitaine CRISTOPHE nous permet d'entretenir en relations, d'une part, avec le Niger, d'autre part, avec l'Algérie.

Les lits sont confortables et nous en apprécions la douceur. On nous annonce, en effet, pour le lendemain des difficultés sérieuses.



Au départ d'In-Guezzam, en effet, il s'agit de nous diriger droit au Sud vers le puits d'In-Abbangarit en laissant vers l'Est la piste balisée qui fait un détour assez lointain.

On nous assure que nous rencontrerons sur ce raccourci beaucoup de Fej-Fej et le chef d'atelier BROCHER, que son expérience du pays rend redoutable, m'assure qu'il a vu des mehara s'y enfoncer jusqu'au garrot.

Nous partons donc de bonne heure et avec une certaine appréhension. Effectivement nous courons en pleine nature, la piste a disparu et il n'y a même pas de trace. Nous sommes positivement entre les mains du guide DJILLALI, vieux méhariste qui connaît admirablement cette région de l'Aïr et qui nous le montrera. Il est assis à côté de moi, surveillant placidement le paysage, et de temps en temps de ses deux mains jointes m'in-

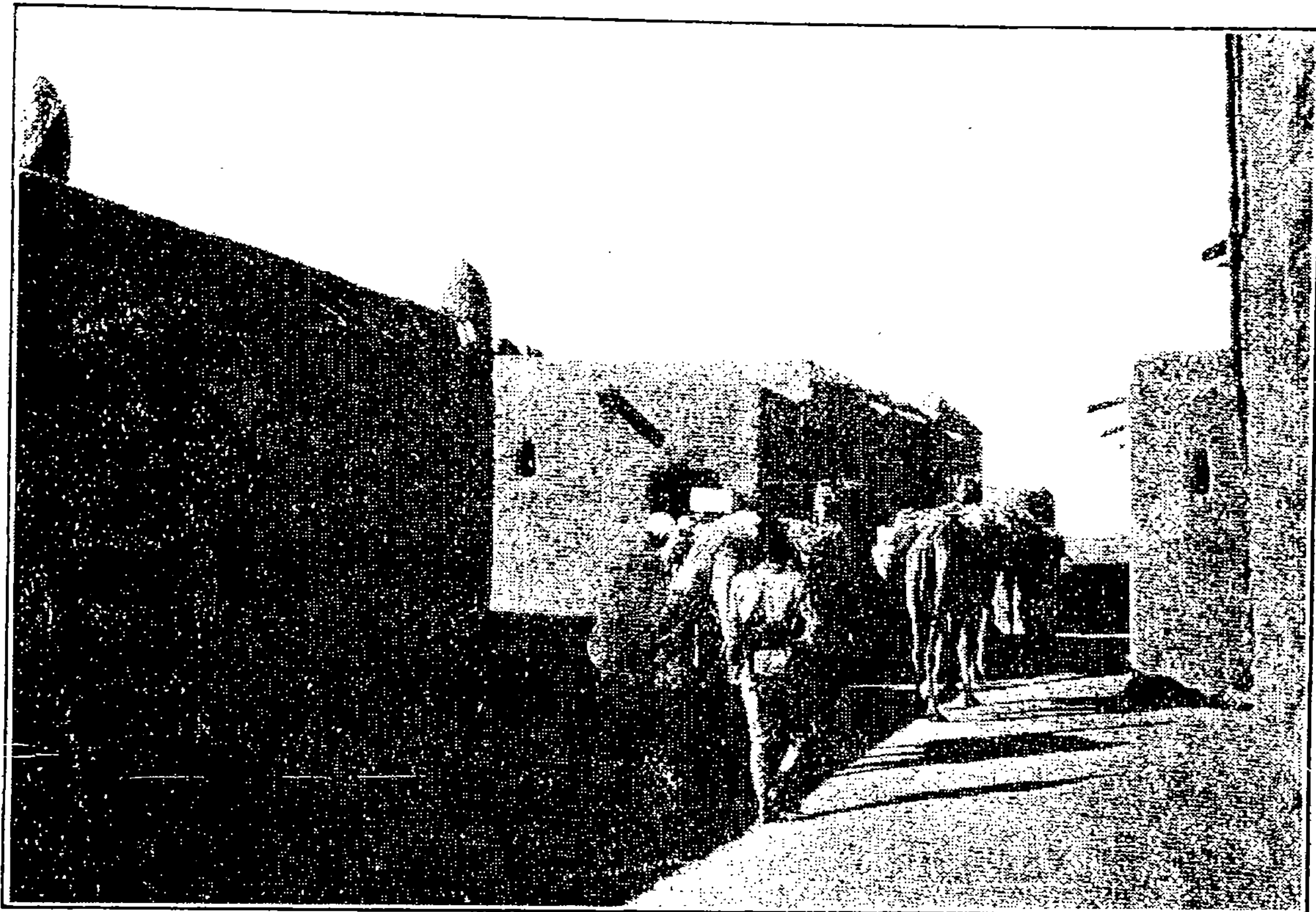
dique une direction vers laquelle je m'efforce de me diriger.

Le sol est plus mou qu'il ne conviendrait, nous avons pris successivement la troisième, puis la seconde et enfin la première vitesse et le moteur qui commence à chauffer, ralentit dangereusement. Le Commandant CARBILLET prescrit la suprême manœuvre et le voici qui saute sur le sol et pousse la voiture. Le Fej-Fej hélas est plus fort que nous et nous nous arrêtons doucement. Nous sommes heureusement entourés d'une végétation que l'on peut qualifier de luxuriante et que nous regardons avec un certain respect car il s'agit de la « Betina » plante dont les feuilles produisent chez l'homme qui en mange une dangereuse folie. Ce furent des feuilles de Betina que les Touareg mêlèrent aux dattes qu'ils distribuèrent aux malheureux survivants de la mission Flatters.

Pour le moment elles nous rendent un fier service car elles nous servent à constituer devant nos voitures un véritable tapis qui va les aider à sortir de leur lit de Fej-Fej.

Nous reprenons notre course à travers la plaine immense. De temps en temps, nous coupons les traces déjà bien effacées des voitures de la mission SIXTE DE BOURBON, et je dois dire que cela me donne une certaine assurance. Je serais même tenté de les suivre définitivement mais DJILLALI estime que c'est bien inutile et d'un geste il me remet dans le droit chemin.

Il sort tout à coup de son silence pour me dire que nous rencontrerons un arbre dans 1/4 d'heure et effectivement j'aperçois bientôt un arbre qui me paraît d'abord gigantesque mais dont la taille diminue à notre approche et qui se révèle être



Arrivée du courrier à Agadès



Danseuses Hombés à Donentza

en réalité un méchant arbuste. Cela veut dire, paraît-il, que nous serons dans une demi heure au puits d'In-Abangarit. Cette nouvelle prédiction se confirme et nous ne tardons pas à déballer nos provisions devant un puits bien aménagé dont deux chèches nouées bout à bout nous ont permis d'atteindre l'eau excellente.

Nous repartons vers le Sud et nous commençons à avoir l'impression d'un monde nouveau. La piste est maintenant tracée dans une véritable brousse d'épineux qui ont, à peu près, la hauteur d'un homme. Ceci ne veut pas dire que le désert soit fini et cette brousse est encore redoutable. On nous apprendra tout à l'heure, en effet, que sept indigènes viennent d'être retrouvés morts de soif pour avoir négligé de prendre les précautions nécessaires.

Nous arrivons avant la nuit à Teggida N'Tesemt dont le nom, qui signifie à peu près : Salies du Salat, indique que la récolte et le commerce du sel sont les principales ressources du pays. A peine arrivés nous sommes entourés d'innombrables indigènes, assez misérables d'ailleurs, mais dont le nombre est surprenant pour nous qui arrivons de pays infiniment moins habités.

Nous repartons dans la nuit qui tombe pour In-Gall où nous arrivons sans encombre mais non sans avoir, à plusieurs reprises, perdu notre piste. A quelques kilomètres d'In-Gall nous nous sommes même mis en manège comme de vieux chevaux de cirque sur une superbe piste circulaire destinée à marquer un terrain d'atterrissage de secours pour les avions.

A In-Gall nous nous installons dans un campement sommaire. Je me réjouis personnellement de

m'étendre par terre et de m'endormir sans tarder sous un ciel peuplé d'étoiles.



Au matin du 15 décembre nous continuons sur Agadès sans attendre le car qui n'a pas encore rejoint.

Nous entrons semble-t-il en plein eden. De tous côtés des troupeaux de bêtes magnifiques se rendent aux puits pour s'y abreuver. Nous rencontrons des gazelles qui, peu chassées, s'éloignent sans trop d'effroi.

La piste bien marquée et balisée est en bon état. Nous marchons régulièrement à 45 kms de moyenne et nous apercevons bientôt d'un monticule situé à quelques kilomètres de la ville, le poste d'Agadès qui déjà en A.O.F. conserve néanmoins un aspect bien saharien. Le blockhaus bien fermé et dégagé ne donne pas cette impression de citadelle pour rire qui caractérise la plupart des postes sahariens. On ne peut, en effet, s'empêcher de penser au siège qu'eut tant à subir pendant 3 mois, en 1916-1917 les cinquante tirailleurs du capitaine SABATHIÉ d'Agadès contre la véritable armée moderne de Khaoucen. Nous verrons dans l'après-midi en visitant la ville, la mosquée aux voûtes ogivales construite par le chef musulman pour marquer le passage des guerriers du prophète.

Les officiers d'Agadès nous reçoivent fort aimablement et nous font apprécier les charmes d'une garnison où ils voudraient bien prolonger leur séjour colonial. Nous les étonnons beaucoup en leur apprenant que nous n'avons quitté Alger que

depuis sept jours; Mme IMBERT, femme du Commandant du Cercle, a, en effet, mis trois mois moins cinq jours pour venir de Marseille à Agadès et elle nous raconte certaines péripéties de son voyage qui ont véritablement manqué de confort, il s'agit notamment d'un voyage sur un bateau célèbre dénommé le lagunaire et qui comme son nom l'indique, fait dans des conditions d'inconfort remarquable le service de la lagune de Lagos.

Les autres officiers ont mis en moyenne 45 jours pour venir de Marseille à Agadès, tous envisagent avec joie la perspective de rentrer en France par le Sahara.

Nous admirons la superbe salle d'audiences du cercle dont les vastes dimensions étonnent les sahariens. Nous savons, en effet, que les dimensions habituelles sont limitées par la longueur des poutres de palmier ou par la portée des voûtes ordinaires, soit 2 à 3 mètres. Nous sommes ici sous une voûte d'une dizaine de mètres d'ouverture, qu'on appelle la voûte Haoussa, fort élégante et d'une solidité largement suffisante pour les matériaux employés. Cette voûte est constituée par deux armatures en demi cercle qui partent du milieu des quatre côtés de la salle pour se croiser au centre du plafond. Ces arcs sont en banko armé, l'armature étant constituée par des poutres en bois de Ronier, imputrescible et inattaquable par les termites. Ces poutres sont attachées les unes aux autres de façon à constituer un demi-cercle qui est lui-même recouvert de la maçonnerie du pays : argile, eau et bouse de zébu. Tout cela n'est évidemment pas très résistant à la pluie, mais nous sommes toujours en région saharienne et les pluies sont encore trop rares.

Cela n'empêche pas le Commandant du Cercle d'obtenir la production d'excellents légumes que nous apprécions et de faire récolter à Agadès de superbes pommes de terre pour lesquelles le Capitaine LUCHETTI, chef d'annexe du Hoggar qui nous a accompagnés, passe immédiatement un marché de fourniture.

Notre intention était, au départ d'Agadès, de gagner Zinder et Niamey par Tessaoua, mais les renseignements qu'on nous donne sur la piste de Zinder ne sont pas encourageants et, d'autre part, nous gagnons en passant par Tahoua une centaine de kilomètres, enfin nous avons en passant par Tahoua la possibilité de rencontrer le Général MARTIN, commandant la subdivision d'Abidjian, avec qui le Général MEYNIER serait heureux de s'entretenir.

Le 18 au matin, une heure avant le départ, le capitaine IMBERT, qui m'a entendu dire que je n'avais encore trouvé aucun habitant des Tropiques susceptible de me montrer la Croix du Sud, vient me tirer par la main et m'indique dans le ciel la constellation qui forme plutôt un losange dont la partie droite serait légèrement déhanchée. Le ciel est garni de tant d'étoiles qu'il semble vain d'y rechercher une constellation et cependant ces cinq étoiles du Sud se détachent immédiatement et apparaissent aussi nettement que notre fidèle étoile Polaire que l'on aperçoit en faisant demi tour.



Nous reprenons la piste de la veille jusqu'à In-Gall, d'où nous bifurquons vers Tahoua. De nom-

breuses gazelles prennent leur élan à côté de notre voiture puis tout d'un coup, baissant les oreilles et prenant un profit aerodynamique, coupent notre chemin à quelques mètres devant le capot. Nous avons pendant longtemps expliqué cette tactique bizarre par la tendance naturelle qu'ont les animaux à s'enfuir dans le vent pour être prévenus le plus rapidement possible des dangers qui se trouvent devant eux. Il paraît que cette explication ne vaut rien et que le circuit que décrit ainsi la gazelle autour de la voiture en s'enfuyant a sa raison dans le fait que cet animal ne peut voir qu'en se tournant de côté, il doit donc pour surveiller cette chose inquiétante que constitue une voiture automobile rester le plus longtemps possible tourné de côté par rapport au véhicule.

Une autruche superbe prend le trot à une centaine de mètres de nous, c'est un mâle magnifique : blanc et noir. Deux femelles grises se suivent à grandes enjambées. La souplesse de leur démarrage est remarquable, ils paraissent projetés en avant par leurs cuisses musclées avec une puissance extraordinaire en même temps qu'avec la plus grande douceur.

Dans une vaste cuvette boisée, une mare brille au soleil; d'immenses troupeaux de moutons à poils, de chèvres, de zébus, en garnissent les bords. Des touareg les surveillent nonchalamment; le chef fort bien habillé, très digne, quoique très maigre, salue le général. Je voudrais bien le photographier et me précipite vers la voiture pour y prendre des pellicules et m'aperçois en même temps que ma valise est restée à Agadès, soit : 220 kilomètres. BOLOTINE se dévoue pour retour-

ner la chercher et nous continuons avec une seule berline sur Tahoua.

Nous voici au puits de Bagam où tous les troupeaux de la région semblent s'être donnés rendez-vous. Les zebus avec leurs cornes imposantes, leur poil luisant donnent une impression de force et de santé. Eux aussi s'essayaient à la même tactique que les gazelles mais avec infiniment moins de grâce et de légèreté. Se rendant compte de leur impuissance à distancer la voiture, les taureaux font front tête basse pour se détourner au dernier moment. Les gardiens des troupeaux, les bellas : metis de touareg et de noirs, nous saluent au passage d'un long cri caractéristique. Quelquefois le cri sort de la brousse sans que nous ayons aperçu âme qui vive. Pour la rendre la politesse, nous répondons d'un coup de trompe.

Le pays se transforme et devient plus ondulé, partout des arbres et des pâturages abondants que les coloniaux baptisent du nom générique de « paille ».

Peu avant d'arriver à Tahoua nous apercevons les premiers champs de mil.

Voici Tahoua et son poste tout rouge dont les officiers nous accueillent d'une façon charmante. Je les soupçonne d'avoir abandonné leurs cases pour nous les offrir.

L'administrateur à qui nous faisons visite, nous donne un aperçu des ressources imposantes de son cercle, gros cheptel de 800.000 moutons ou chèvres, 300.000 bœufs, 50.000 chameaux et 10.000 chevaux. Ce cercle rapporte 2.200.000 francs d'impôts qui sont consacrés en grande partie à améliorer les points d'eau.

Nous dînons sur un des bastions du poste sous

un ciel superbe et où nous apercevons les nombreux feux que les habitants de la ville indigène, une des plus importantes du Niger, ont allumé en ce soir de Ramadan pour se restaurer dignement après la longue journée de jeûne.

J'ai donné, paraît-il au boy qui a lavé mon linge, un pourboire magnifique, le jeune homme a disparu de la circulation et va s'offrir une orgie solennelle. On me dit qu'un griot l'accompagne en chantant ses mérites, sa beauté, sa force et surtout sa générosité, car il ne manquera pas de récolter la plus grande partie du pourboire.



Après une excellente nuit à Tahoua, nous repartons le 20 décembre pour Birninkonni et nous arrivons vers 9 heures après avoir parcouru facilement 165 kms d'une très bonne piste.

Birninkonni possède un campement que nous pouvons considérer comme le modèle du genre. Immédiatement après notre arrivée, le gardien très stylé installe nos lits avec draps et moustiquaires, prépare la salle de douches et nous offre ses services pour le repas. Nous les déclinons car l'Administrateur MADERAN nous a aimablement retenus à déjeuner. Il nous raconte son admirable vie de colonial qu'il a consacrée successivement au Soudan, à la Mauritanie et au Niger. Il parle de ses projets de développement des cultures de céréales dans le cercle. Il pourrait disposer, nous dit-il, de ressources importantes en eau qui actuellement se déversent chez les propriétaires de la Nigéria voisine, placés en aval.

Le Général a décidé de rendre visite, au cours

de l'après-midi, au résident Britannique qui administre, à quelques 80 kms au sud de Konni, la province de Sokoto.

Immédiatement après avoir franchi la frontière, nous pénétrons dans une région bien arrosée, bien garnie de cultures et qui nous paraît, à première vue, infiniment plus riche, que la province française pourtant prospère que nous venons de quitter. Cela nous donne à penser que les plénipotentiaires anglais, qui ont, en collaboration avec les nôtres, tracé cette frontière, étaient parfaitement renseignés sur l'état des lieux et sur les possibilités de cultures.

Les indigènes sont généralement bien habillés, les plus riches sont à dos d'âne ou de cheval, animaux superbes. Depuis notre passage en Nigéria, tous ces indigènes nous saluent de façon régulière par une profonde révérence qu'ils accomplissent en s'accroupissant jusqu'à terre et en levant les bras simultanément.

Après avoir traversé quatre ou cinq villages formés de nombreuses paillottes et passé à gué trois ou quatre rivières, nous apercevons les pancartes qui annoncent la ville importante de Sokoto, ce qui ne veut pas dire que nous soyons arrivés car le long d'une superbe route bordée d'arbres nous dépassons, tous les huit cents mètres environ, un bâtiment administratif en maçonnerie genre cottage tout à fait digne de la vieille Angleterre. En voici un de dimensions imposantes qui se trouve être une superbe gare fort complète à ce qu'il nous semble et à laquelle il ne manque que le chemin de fer. La voie ferrée est pour le moment à quelques cinquante kilomètres au Sud et ne tardera pas à atteindre Sokoto.

Il se trouve que la maison du Résident est la dernière de toutes les constructions que nous rencontrons. Il est juste de dire que notre guide, pris à Birninkonni, n'a encore pas eu de relations avec les autorités administratives britanniques et qu'il n'est pas à son aise dans les boulevards de Sokoto.

Nous finissons par découvrir un chef de division qui s'exprime en un français correct et qui nous conduit chez le Résident. Nous traversons au passage un parc magnifique avec pelouses du plus beau vert, bosquets, parterres de fleurs qui nous mettent bien loin de l'Afrique Centrale.

Le Résident de Sokoto n'est pas sensiblement plus fort en français que nous ne le sommes en anglais ce qui n'est pas fait pour apporter des commodités à la conversation. Nous arrivons néanmoins à nous comprendre et à apprécier, autour d'une table de thé, l'humour d'une histoire qui amuse prodigieusement le Résident et qui est celle d'un chien devenu à la fois fou et objecteur de conscience et qui a mordu tous les officiers de la garnison de Sokoto. Nous apprenons aussi que le Sous-Résident est un remarquable champion de polo. En revanche les fonctionnaires coloniaux britanniques paraissent beaucoup moins apprécier nos projets de liaisons transsahariennes. En y réfléchissant, cela s'explique assez bien lorsque l'on songe que le passage d'un fonctionnaire ou officier français par Lagos, rapporte à la Nigéria un minimum de 4.000 francs.

Nous admirons les installations confortables, voire luxueuses des fonctionnaires Anglais : cottages en pierres avec toits de paille, jardins fleuris, parcs savamment ordonnés, meubles dont le luxe forme un contraste frappant avec les tables

et chaises en bois de caisses qui constituent l'ameublement de nos administrateurs et officiers. Doit-on voir dans cette différence choquante entre les deux types d'installations une conséquence du déplacement fréquent (automatique tous les deux ans) de nos fonctionnaires qui se trouvent ainsi assez peu intéressés à apporter dans leur ameublement des améliorations dont ils ne profiteront pas.

Nous voici repartis sur la piste de Konni après avoir visité le marché très important. Nous croisons une caravane de.... machines à coudre. Ce sont les tailleurs ambulants qui après avoir travaillé pendant le jour sur la place du marché, vont garer leurs instruments pendant la nuit.

Nous dépassons la gare, qui, sous la nuit tombante, paraît encore plus triste de ne voir venir jusqu'à elle aucune voie ferrée et nous reprenons la piste de Konni. Je jette un coup d'œil sur le guide, assis à côté de moi et qui est silencieux comme un tombeau. Je me demande avec quelque inquiétude, si ce jeune homme, désireux de faire une promenade en automobile ne s'est pas attribué indûment le titre de guide et s'il saura, le cas échéant, nous remettre dans le droit chemin. Je ferai en arrivant amende honorable car notre jeune guide ne parlera que deux fois au cours de notre voyage nocturne, mais ce sera précisément aux deux moments où attiré par une trace fallacieuse, je quitterai la piste de Birminkonni. Il est vrai que les Anglais ont une manière singulière d'aménager les passages sablonneux qui maintient automatiquement les voyageurs sur la piste. Ils font creuser dans le sable une tranchée jusqu'à ce qu'ils rencontrent le sol dur de sorte qu'une

partie importante de la piste se trouve en déblai.

Nous arrivons à Konni où nous trouvons au campement repas préparé et chambres installées à des prix défiant toute concurrence : la chambre nous est facturée dix francs, le poulet un franc, la douzaine d'œufs un franc. *Heureux pays !*



Au matin du 20 décembre, avant de quitter Bir-minkonni, le Général MEYNIER visite, non sans émotion ce village où il s'était arrêté trente-cinq ans auparavant et qui venait d'être pillé, incendié et dépeuplé dans de si tragiques conditions. Il me raconte, qu'au cours de la nuit passée à Konni par la petite colonne du Colonel KLOBB, un des tirailleurs sénégalais, devenu subitement fou, fit dans une sorte de délire divinatoire, le récit du drame qui devait avoir lieu quelques jours plus tard à Dankori.

Nous reprenons la piste qui devient à vrai dire, une véritable route, le paysage se modifie, la brousse se transforme en une véritable forêt coupée tous les dix kilomètres, de grandes clairières artificielles qui constituent autant de terrains d'atterrissage de secours pour l'aviation.

Le gros gibier semble avoir disparu, en revanche les pintades et les perdrix se multiplient et nous attendent familièrement sur la route. Nous nous donnons l'illusion de les charger, l'une des pintades trop confiante est accrochée par la voiture et BOLOTINE la ramasse toute étourdie.

Nous dépassons la voiture d'un fonctionnaire britannique venant de Monbassa et qui se rend en Algérie par la voie transsaharienne.

Quelques kilomètres plus loin, nous croisons une superbe camionnette équipée remarquablement et dans laquelle on me paraît avoir tout prévu hormis le confort des voyageurs. Il est vrai que les passagers hommes et femmes ont une allure diablement sportive. Je pense que leur entraînement sportif leur rendra les plus grands services, car je m'aperçois qu'on a supprimé dans la voiture : pare-brise, toiture et capote. Nous remarquons sur les lèvres de ces héroïques passagers, un sourire un peu dédaigneux à la vue de nos confortables berlines. Ce groupe énergique vient d'Angleterre par Oran et Colomb-Béchar et marche vers l'Est Africain Anglais.

A Dosso, nous sommes accueillis on ne peut plus aimablement par l'administrateur du pays Djerma qui nous intéresse par les projets d'aménagements de la région très peuplée dont il dirige l'Administration. Il nous parle des mesures prises en vue de remédier aux famines périodiques qui dévastent le Niger et qui sont dues autant à la sécheresse qu'à l'imprévoyance des indigènes. Dès maintenant des stocks importants de mil sont constitués par les indigènes eux-mêmes, dans des greniers réservés en prévision des années déficitaires. D'autre part, une nouvelle culture alimentaire, celle du Manioc a été introduite en vue de remédier aux inconvénients dangereux de la monoculture du mil, 200.000 pieds de manioc ont été plantés avec succès dans le cercle de Niamey.

Nous arrivons à la nuit dans la capital du Niger dont l'éclairage électrique nous surprend après cette randonnée de quelques milliers de kilomètres en région désertique. L'hôtel de la C^{ie} Générale Transsaharienne, où nous nous installons,

est très confortable et le dîner sur la terrasse est délicieux.

Nos voitures sont garées, soignées, réparées au garage de l'important service automobile de la Colonie du Niger.

Nous sommes reçus le 21 par M. COURT, secrétaire général du Gouvernement, qui remplace le Gouverneur absent. Sa haute culture et sa longue expérience coloniale (il fut, en effet, l'organisateur des services de l'Office du Niger) nous apportent sur toutes les questions que nous abordons, des aperçus originaux et objectifs. Il se déclare partisan convaincu des liaisons transsahariennes dont lui parle le Général MEYNIER et il pense que le Sahara doit voir se développer un trafic de plus en plus important, entre l'Afrique Noire et l'Afrique du Nord.

Il parle des réalisations importantes déjà obtenues par l'Office du Niger, agricoles dans la région soudanaise, intéressant le cheptel dans la Colonie du Niger. Une station bovine à Filinqué donne les plus grands espoirs, aussi bien pour la sélection et la beauté des animaux que pour le nombre de bêtes reproduites. Il pense que l'on est tout prêt d'aboutir et que les capitaux algériens pourront trouver un emploi rémunérateur dans la réalisation des programmes envisagés. Il estime toutefois qu'il ne faut rien brusquer et qu'il n'est pas souhaitable de conseiller immédiatement aux capitalistes algériens de se lancer dans des entreprises qui pourraient encore causer des mécomptes. La question n'est pas tout à fait au point, elle va être poussée par l'Office du Niger qui dans quelques années sera en mesure de donner aux

particuliers toutes indications de nature à leur éviter un apprentissage pénible et onéreux.

Il n'est cependant pas trop tôt pour prendre contact et M. COURT verrait très bien une mission algérienne composée de membres peu nombreux, mais compétents en matières commerciale et agricole faire en A.O.F. un voyage de reconnaissance et d'information. Il conseille l'itinéraire Tamarrasset - Agadès - Tahoua - Niamey - Filingué - Ouagadougou - Segou (Sotuba) - Tombouctou et Gao.

Notre journée se passe en promenades dans Niamey qui nous est présentée par le Capitaine THORRE, de la maison militaire du Gouverneur, qui nous pilote et nous renseigne. Nous visitons les nouveaux palais du Gouvernement à peu près terminés dont les silhouettes médiévales s'élèvent sur le plateau au Nord de la ville.

Nous parcourons une promenade tracée en bordure du fleuve, à travers un véritable bosquet d'arbres et de plantes exotiques. Nous reviendrons, au soir, admirer de cet endroit, sur le Niger, un coucher de soleil, dont le rose distingué colore les eaux calmes. Devant nous passe une longue pirogue que deux laptots poussent en avant en appuyant de leur épaule sur une longue perche qu'ils enfoncent dans la vase du lit.



Le 22 au petit jour nous reprenons la route pour Ouagadougou, situé à 650 kms, et où nous comptons arriver le soir.

Nous devons au départ de Niamey franchir le Niger sur un bac, qui pour notre malheur a

été modernisé par l'adjonction d'une motogodille. Avec huit solides laptots nous eussions facilement gagné deux heures car le moteur fait quelques difficultés dans la fraîcheur du matin.

Nous voici enfin sur le fleuve que le bac traverse de guingois en luttant contre un courant assez rapide. Les rives sont encore dans la brume et nous avons de la peine à distinguer les bâtiments de Niamey dont nous nous écartons lentement.

De l'autre côté du fleuve les oiseaux aquatiques canards, canepetières, oies sauvages, pique boeufs, s'envolent en criant et comme à regret lorsque nous nous approchons.

Nous abordons en pleine brousse, ou plus exactement en forêt tropicale, les arbres, encore de petite taille, vont aller se développant à mesure que nous avancerons vers l'Ouest.

Le roi de cette végétation est sans contredit le baobab dont le tronc énorme, à la fois lisse et rugueux, paraît disproportionné au branchage et au feuillage, inexistant en cette saison sèche.

Arrivant du Sahara, nous sommes frappés par la densité de la population soudanaise. La route sur laquelle nous roulons est véritablement peuplée et on ne peut manquer de penser à la route des Indes que Rudyard Kipling fait vivre dans son « Kim ». De longues théories de femmes rentrent au village la tête chargée d'énormes « canaris » remplis d'eau ou de mil. Elles ont réellement des têtes d'hommes, cheveux rasés, traits identiques, et on les prendrait sans doute pour des représentants du sexe fort si elles n'étaient nues jusqu'à la ceinture. Ceci m'amène du reste à des pensées mélancoliques car je suppose que les pourcen-

tâches doivent être sensiblement comparables à ceux de nos pays civilisés et je rends grâce silencieusement aux « Kestos », « Valisère » et autres bienfaiteurs de l'humanité, je ne dirai pas « redresseurs de torts », qui font que les dames de nos cités européennes circulent dans nos rues avec des appâts toujours triomphants.

Les hommes constituent des groupes à part, ils ont aussi leur barda sur la tête, constitué quelquefois d'objets hétéroclites mais assemblés avec art dans des filets ou dans des paniers de roseaux. Ils sont souvent accompagnés de petits ânes dodus et élégants, qui, chose curieuse, ne portent rien ou presque rien.

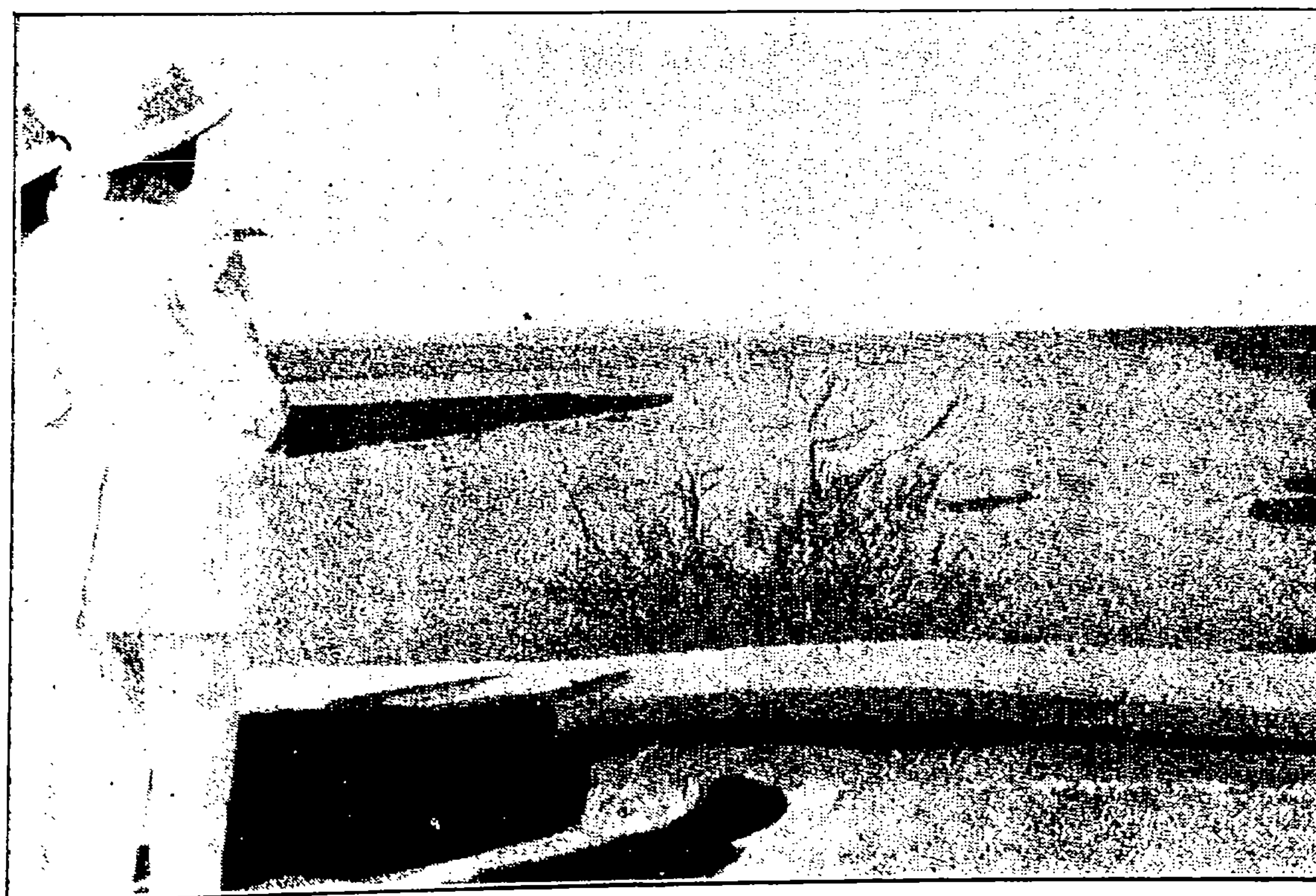
BOLOTINE me déclare qu'Ahmed est aujourd'hui proprement « irrespirable ». Cela veut dire je suppose que notre graisseur ne répond pas avec assez de zèle aux diverses injonctions qui à chaque arrêt lui fournissent de l'occupation « Ahmed passe moi la clef de 14 » — « Ahmed ouvre le robinet de vidange d'essence » — « Ahmed as-tu vérifié le niveau d'huile », etc... Ahmed conserve d'ailleurs un calme imperturbable et, en bon nègre, ne s'inquiète que des dangers qu'il considère comme positifs. Il a déjà vu deux ou trois lions et prudemment, tient fermée la vitre de sa portière.

A Fada N'Gourma, l'Administrateur, M. LAMARCHE, nous accueille fort aimablement et nous conforte d'un repas qui fait honneur à ses qualités de maître de maison et à la compétence de son boy cuisinier.

Nous repartons vers Ouagadougou par une très bonne piste, nous roulons dans la nuit tombante en essayant d'éviter les petits lapins qui, affolés par le passage de notre véhicule insolite, courent



Passage du Bani



Le Niger à Niamey

sur la piste en faisant des crochets innombrables qu'ils croient, sans doute, être le comble de la ruse et qui se trouvent être en réalité le maximum de l'imprudence.

Des rats musqués ou rats palmistes traversent la piste à une allure de bolide, traînant derrière eux, comme les comètes, une queue beaucoup trop longue.

Nous arrivons à 11 heures à Ouagadougou et nous nous installons dans un hôtel dont les propriétaires paraissent conserver le souvenir mélancolique des temps heureux où l'ex-capitale de la haute Volta abritait un Gouverneur, un secrétaire général, un nombreux Cabinet et des fonctionnaires à solde coloniale. Il y a sur la terrasse où nous dînons une aire carrelée sur laquelle se sont glissés, sans doute, de nostalgiques tangos ou de trépidantes biguines dont le phonographe nous joue sans conviction les airs qu'un boy spécialisé fait délicatement alterner avec les musiques de films sonores déjà périmés.

**

Au matin du 23 décembre nous reprenons la route vers l'Ouest après avoir fait provision de superbes et excellentes bananes que la Guinée expédie jusqu'ici. Leur dégustation nous permet de procéder, sans trop d'impatience, au long ravitaillement en essence. Il est, en effet, remarquable que les distributeurs d'essence si commodes et dont le débit rapide permet, en outre, de tenir le carburant à l'abri de toutes les impuretés sont absolument inconnus au Niger et au Soudan, alors qu'on les trouve dans les postes les plus reculés

du sahara algérien. L'avantage unilatéral de ce système archaïque consiste à faire supporter aux clients les pertes d'essence qui se sont produites en cour de transport, car la touque est toujours vendue pour 18 litres même si elle n'est qu'aux trois quarts pleine; avec le distributeur au contraire le client ne paie que l'essence qu'on lui fournit. N'étant que client je préfère la seconde méthode.

Nous voici enfin sur la route du reste en fort bon état, elle est aménagée en laterite, sorte d'argile rougeâtre et ferrugineuse qui constitue un matériaux de choix. Le paysage a toujours pour cadre la forêt tropicale et la même animation règne sur la grande route. Les femmes deviennent plus élégantes et en même temps plus pudiques. Des pagnes blanc et bleu enveloppent harmonieusement la partie inférieure de leur corps et un boubou blanc flotte agréablement sur les noires épaules. Les raffinées ont la tête serrée dans un foulard de splendides couleurs et un anneau en forme de cadenas est suspendu dans leur cloison nasale. Le barda, chargé sur la tête et maintenu en équilibre sans le secours des mains donne aux femmes un port noble et dégagé.

Je suis, me semble-t-il, choqué par quelque anomalie du paysage et je viens de comprendre pourquoi. Pour nous, habitués de la route nationale et de la voie de chemin de fer, le critérium de la ligne droite est sans discussion possible, le poteau télégraphique, qu'il soit en bois, en fer ou en ciment. Or, depuis plusieurs centaines de kilomètres, l'œil que j'ai affecté une fois pour toutes à l'admiration du paysage (l'autre étant chargé de la surveillance de la piste) est heurté par la con-

formation pénible des troncs qui servent de supports aux lignes télégraphiques. Il est bien évident que l'on a choisi les arbres qui se trouvaient le plus près de la route et non pas ceux qui étaient les plus droits.

Pour certains cela peut encore aller, ils sont en Y, en T ou en V, mais je vous assure que j'en ai vu en S et en Z, alors cela devient hallucinant, et il est heureux que nous disposions de diversions fréquentes.

Nous traversons Koudougou et Dedougou dont les maisons d'architecture soudanaise recouvertes de paille, ont fort grand air. Nous déjeunons au campement de Dedougou dont le brave gardien nous prépare sur le champ œufs et café. Sa fille, qui a bien sept ans, lui apporte son concours organisé tout en surveillant ses frères et sœurs puinés.

Nous passons à San vers 6 heures du soir. Notre nouvelle étape de six cent cinquante kilomètres s'annonce donc en bonne condition.

Nous apprenons sans enthousiasme que nous devons franchir sur un bac, le Banni, principal affluent du Niger, qui coupe notre route 50 kms plus à l'Ouest. Instruits par l'expérience du bac de Niamey, nous arrivons avec quelque inquiétude sur le bord du fleuve où nous constatons que le bac se trouve naturellement de l'autre côté. Nous interpellons deux indigènes qui lancent dans la nuit un cri de ralliement. Trompes, cris, manœuvre des phares ne nous valent réponse, mais nous entendons tout à coup un fort clapotis et nous apercevons le bac et ses quatre laptots se profilant sur le fleuve. On accède au bac au moyen de deux madriers qui reposent d'une part sur la rive, d'au-

tre part sur l'embarcation. L'opération se fait néanmoins sans incident.

Nous sommes immédiatement récompensés de nos peines par le charme de cette navigation singulière au clair de lune. L'eau du fleuve semble morte et paraît ne reprendre vie qu'au voisinage des roseaux qui coupent le courant et déchirent la soie liquide du fleuve. Les oiseaux aquatiques que nous troublons dans leur repos, s'envolent avec des cris aigus, inquiets de laisser sans protection leur humide foyer.

Notre arrivée à Segou se fait tard dans la nuit et nous découvrons l'hôtel non sans avoir inutilement réveillé quelques honnêtes citoyens qui, à notre grand étonnement, n'ont pas pour nous ces propos aigres doux dont n'eut pas manqué de nous gratifier n'importe quel français moyen, réveillé en sursaut pour un motif qui ne l'intéresse manifestement pas.



Le 24 décembre dans la matinée nous visitons rapidement Segou en compagnie de l'Administrateur DONGIER qui tient à nous faire les honneurs de sa coquette et importante cité de 9.000 habitants. Le cercle de Segou qui a une superficie de 28.000 kilomètres carrés compte 215.000 habitants environ, soit près de 8 habitants au kilomètre carré.

Nous nous rendons au cimetière de la conquête où sont ensevelis les européens qui, sur ces lointaines rives du Niger, ont donné obscurément leur vie pour la conquête d'une de nos plus belles colonies.

Devant le petit cimetière dignement entretenu, le Colonel DOIZELET, chef du service temporaire des irrigations du Niger, a élevé un coquet monument qui reproduit les armes de l'Artillerie Marine et qui a été placé à l'endroit où s'élevait de fromager sous lequel, le 6 avril 1890, jour de la prise de Segou, le Commandant ARCHINARD avait planté sa tente.

Nous rentrons à notre hôtel en traversant une ville indigène dont les cases sont propres et construites avec une certaine rectitude. M. DONGIER nous explique que ce village est construit depuis peu car on a dû, il y a quelques années, « casser village » pour des raisons d'urbanisme et surtout d'hygiène. Ce que nous voyons est le nouveau village.

Nous partons, le soir même pour Bamako et nous rencontrons, quelques kilomètres avant la ville, le Capitaine LE ROUX venu saluer le Général MEYNIER au nom du Lieutenant Gouverneur FOUSSET. Nous traversons le Niger à pied sec sur une digue submersible d'un kilomètre et demi.

Nous passons rapidement à travers Bamako et admirons des bâtiments élégants et bien construits le long de splendides boulevards. Leur nombre sanctionne le développement rapide de la capitale du Soudan.

Nous escaladons les pentes rapides de Koulouba, résidence gubernatoriale qui semble s'être perchée sur la montagne pour surveiller la coquette Bamako. C'est là que le Gouverneur FOUSSET a fait préparer pour les membres de la délégation, la plus cordiale et la plus généreuse des hospitalités.

✱

Quoi de plus vivant, de plus gai, de plus coloré que le marché de Bamako au matin sous le chaud soleil soudanais. La porte et les murs de ce marché à ciel ouvert, sont de pure architecture soudanaise et du plus bel effet.

Les marchands et marchandises sont si près les uns des autres qu'il paraît tout d'abord impossible de traverser la longue place. On y parvient cependant en serpentant à travers les éventaires qui comprennent généralement quelques petits tas soigneusement préparés de denrées diverses : épices, condiments, noix de kola, boulettes de savon au karité. Sous des auvents, des commerçants indigènes plus importants débitent des tissus généralement d'importation anglaise, ils vendent également des tissages locaux, pagnes bleus et blancs, pièces de coton ornées de broderies multicolores.

Sur tout ce monde et ces marchandises flotte une odeur de beurre rance qu'on me dit être l'odeur de karité. Je pense avoir enregistré les caractéristiques de ce parfum spécial pour le restant de mon existence.

Tout autour de la place sont rangés les magasins des grandes maisons d'importation et d'exportation coloniales, marseillaises ou bordelaises dont les raisons sociales présentent cette caractéristique commune de comporter les noms de deux associés. On y trouve tout ce que l'on peut désirer, confections, conserves, parfums, quincailleries, etc.

Nous nous rendons à la gare pour la réception des personnalités qui doivent assister demain à l'inauguration du monument BORGNIS-DESBORDES. J'éprouve une émotion bien légitime à être présenté à ces hommes dont les noms sont, dès main-

tenant écrits dans l'histoire : Gouverneurs Généraux BINGER et BREVIE, Généraux GOURAUD, DE TRENTINIAN, QUIQUANDON, PELTIER, REQUIN, ou à d'importantes personnalités qui consacrent à l'Afrique leur haute compétence et leur inlassable dévouement, MM. le Ministre DIAGNE et les Présidents TAITTINGER et DE WARREN.

Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus émouvant qu'une revue de troupes coloniales passée par le Général GOURAUD. Les gradés et les hommes, chez qui ce nom éveille des images de conquêtes et de victoires sont littéralement en admiration devant le grand chef dont les glorieuses blessures témoignent, s'il en était besoin, du sacrifice total consenti à la Patrie.



Le 26 décembre au matin a lieu l'inauguration du monument BORGNIS-DESBORDES. La statue du Général est celle d'un conquérant, sa main repose sur le sabre mais ne s'y appuie pas, la pose est à la fois martiale et familière.

Je ne puis mieux faire pour rappeler les services du Général BORGNIS-DESBORDES que de rapporter ici le discours du Général GOURAUD qui a bien voulu m'autoriser à le publier :

« Combien je suis reconnaissant au Comité National des Monuments aux Généraux BORGNIS-DESBORDES et ARCHINARD, à M. le Gouverneur Général BREVIE, à MM. les Ministres de la Guerre et des Colonies, de me donner, au soir de ma vie militaire, la joie de revoir mon vieux Soudan. Cher Soudan dont je rêvais collégien, en lisant les récits des missions du Lieutenant de Vaisseau MAGE, du Capitaine GALLIÉNI et du Colonel BORGNIS-DESBORDES !

Glorieux Soudan, où m'appelait ma vocation coloniale, du temps où Lieutenant de Chasseurs à pied, je lisais avidement dans le « *Journal Officiel* » les rapports du Colonel ARCHINARD.

« Qui m'eut dit alors qu'un jour !... »

« Si l'on avait posé au Général BORGNIS-DESBORDES la question : « Où souhaitez-vous que soit érigée votre statue ? » Nul doute qu'il se fut dérobé par modestie à cette proposition, mais nul doute aussi que s'il eut dû choisir, il eut souhaité cette ville de Bamako, où le 1^{er} février 1883 il plantait à jamais le Drapeau Français.

« Il y avait des siècles que des navigateurs Dieppois avaient abordé la côte du Sénégal, et ce n'est guère qu'à la fin du XVII^e que nous trouvons le premier gouverneur digne de ce nom : André BRÜE. Avec André BRÜE et Pierre DAVID, puis LAUZUN et BOUFFLERS, le Sénégal commence à faire figure. Mais avec les troubles de la Révolution et les Guerres de l'Empire, la détresse est profonde dans nos colonies. La rénovation ne commence qu'à partir des années 1840, avec les marins BOUET, WILLAUMEZ et PROTET.

« Enfin, le premier des grands Gouverneurs, le Général FAIDHERBE — entre 1854 et 1865 — fait du Sénégal une colonie vivante, qui va devenir avec ses ressources la base sur laquelle la France, en quarante années, construit son immense Empire Noir.

« FAIDHERBE esprit supérieur en a la vision et dès cette époque il divise sa tâche en quatre parties : action contre les Maures, sur les rives du Sénégal, pacification du Cayor et des régions côtières, action sur le haut Sénégal et vers le Niger.

« Il ne se dissimule pas que ce programme entraînera la lutte contre EL HADJ OMAR, un des grands chefs noirs devastateur que nous allons trouver devant nous. Dès 1857, il a eu à combattre lors de la fameuse défense de Médine par Paul HOLL et le Lieutenant de vaisseau MAGE, dans sa mission de 1865 est resté 27 mois prisonnier d'AHMADOU, fils d'EL HADJ OMAR.

« En 1876, le Gouverneur BRIÈRE DE L'ISLE reprend le plan de FAIDHERBE. D'après ses ordres, le Capitaine GALLIÉNI fonde sur le Haut Sénégal le poste de Bafoulabé et reconnaît le futur chemin de fer du Sénégal au Niger,

dont les Chambres viennent de décider la construction. Mais GALLIÉNI, en traversant le pays Bambara est attaqué, perd tous ses bagages et tout comme MAGE il reste prisonnier d'AHMADOU.

« C'est le moment où arrive au Soudan le Lieutenant-Colonel BORGNIS-DESBORDES, de l'Artillerie de Marine.

« Il a pour première mission d'aller installer un poste à Kita, à mi-chemin du Sénégal et du Niger. La mise en route de sa petite colonne est pénible, les crédits ont été tardivement votés et les troupes et les ravitaillements montant de Saint-Louis se sont heurtés à la baisse des eaux. Il a fallu transborder sur des chalands, les hâler lentement le long des berges embroussaillées.

« La petite colonne (18 officiers, 2 officiers indigènes, 138 hommes de troupe français, 266 tirailleurs) s'écoule le long du Sénégal, à travers un pays accidenté, coupé de marigots profonds. Pas de route : une piste qui serpente indéfiniment. Il faut passer le Bafing, une des branches du Sénégal, sur trois petites pirogues. Les soldats français sont jeunes, inexpérimentés, leur nombre a déjà été réduit par une violente épidémie de fièvre typhoïde et les premières atteintes du paludisme se manifestent.

« Enfin, le 7 février, on arrive à Kita. Le Capitaine ARCHINARD commence immédiatement les travaux. Mais à peu de distance s'élève un village hostile et pillard, qui a donné asile à des agresseurs de la mission GALLIÉNI. Il est impossible de laisser Kita sous sa menace. Le 11 février le Colonel, après avoir fait brèche dans le mur d'enceinte, enlève Goubanko d'assaut. Le Commandant d'Infanterie de Marine VOYRON et le Capitaine d'Artillerie de Marine ARCHINARD se sont distingués dans le combat.

« La prise de Goubanko, première manifestation de force des Français au-delà du Sénégal, décide immédiatement le sultan AHMADOU à remettre en liberté le Capitaine GALLIÉNI et ses compagnons.

« En 1881-1882, c'est encore la maladie qui rend difficile le départ de la nouvelle campagne BORGNIS-DESBORDES : la fièvre jaune sévit à Saint-Louis. Il est impossible d'envoyer du monde de France. Le Colonel devra donc se contenter des maigres effectifs de l'année précédente diminués par la maladie et les rapatriements. Aussi

ses instructions sont-elles limitées au ravitaillement des postes de Bafoulabé et de Kita. Mais comme il arrive si souvent aux colonies, les événements vont en décider autrement.

« A 200 kilomètres au sud de Kita, sur la rive droite du Niger, Kéniéra, un grand marché faisant l'échange de l'or et des esclaves du sud contre les étoffes et les chevaux du nord, est assiégée par Samory. Il n'apparaît pas possible de le laisser s'installer sur le Haut-Niger et de lui abandonner des populations, qui commencent à se tourner vers nous pour échapper à sa sanguinaire autorité. BORGNIS-DESBORDES n'hésite pas : avec les maigres effectifs du Sénégal, il réunit une faible colonne de 349 combattants, constituée par son petit état-major, les artilleurs d'une batterie de montagne, les ouvriers d'artillerie d'ARCHINARD, quelques soldats d'infanterie de marine et des disciplinaires, quelques spahis et tirailleurs. Après avoir passé audacieusement le Niger, le Colonel continue sa marche en hâte, car il sait que les défenseurs de Kéniéra sont réduits par la famine à toute extrémité. Mais un soir, on fait un prisonnier, qui déclare que Kéniéra s'est rendue depuis trois jours, que la ville brûle, que des exécutions en masse ont eu lieu partout, et que le partage du butin s'achève. Il faut du moins châtier les bandits de Samory. La colonne continue de marcher à l'ennemi. Son petit nombre n'échappe pas à Samory, qui se réjouit à l'idée de la détruire. Il déclare à ses gens que les Blancs serviront de jouets à ses femmes, pour lui-même il tient surtout à avoir la tête du Colonel.

« La colonne est trop faible pour former un carré. Elle s'avance sur deux lignes. Son feu ajusté et ses petits canons de montagne jetent bientôt le désordre et la terreur dans les bandes de Samory qui s'enfuient. Les quatre camps de l'Almany sont successivement canonisés. Mais quand on entre dans la ville, on voit partout des cadavres et des têtes coupées qui pourrissent sur le sol, sur des bûchers s'amoncellent des cendres et des ossements noircis. Les puits sont comblés de cadavres, des blessés râlent, dans la poussière des rues des êtres de tout âge, nus et décharnés tendent les bras vers nos soldats.

« Ceux qui ont parfois critiqué notre action au Soudan, comme dans d'autres colonies aussi bien, ne se doutent pas de la cruauté des guerres intestines de ces pays, avant que n'y régnât la Paix Française.

« Et BORGNIS-DESBORDES revient une troisième fois, cette fois pour atteindre le Niger.

« Sa colonne est un peu plus forte. Elle comprend 29 officiers, 276 hommes de troupe français et 237 indigènes. A l'Etat-Major comptent le Capitaine E. BONNIER, qui devait un jour succéder au Colonel ARCHINARD et tomber sur le champ de bataille de Tacoubaô, et son frère, le Lieutenant Gaëtan BONNIER, chargé de la mission topographique, que nous avions espéré voir ici.

« Il faut encore laisser plus de 150 malades à Kayes et d'autres à Bafoulabé et à Badoumbé. Il semble bien que le Soudan de ces premières années ait été particulièrement malsain ou peut-être ne connaissait-on pas suffisamment les précautions sanitaires à prendre ? Peut-être méprisait-on la quinine, cet antidote divin de la fièvre ? Qui de nous n'a vu sur les pistes du vieux Soudan des croix isolées portant des noms français ! C'était une vie rude, sévère, dangereuse que celle de ces colonnes. Mais combien puissant l'attrait de l'imprévu, de l'inconnu, du danger, le sentiment de prendre part à une grande œuvre française !

« La colonne, en se dirigeant de Kita sur Bamako, va traverser la région où trois ans auparavant la mission GALLIÉNI a été attaquée et pillée. On raconte que les quatre espingoles prises à la mission se trouvent dans un village fortifié : Daba, dont les sentiments restent nettement hostiles. Un exemple est nécessaire si nous voulons avoir la sécurité sur notre ligne de communications.

« Le Colonel se décide à enlever Daba. Dans l'assaut se fait remarquer le Capitaine COMBES, qui devait quelques années plus tard conduire une des colonnes contre Samory.

« Le passage est libre. Le 1^{er} février, vers 7 heures du matin, la colonne voit briller à l'horizon les eaux du Niger, et dès le lendemain le Capitaine ARCHINARD entreprend la construction du poste. Les travaux sont activement poussés, mais là encore la maladie s'abat sur la troupe fatiguée par le soleil et les longues marches.

« A la fin de mars, il reste à peine 150 français et 200 tirailleurs capables de combattre. Et cependant l'orage s'amoncele : un frère de Samory est venu camper avec une forte bande sur les bords de l'Oéyako, à quelques kilomètres de Bamako. Le chef des Toucouleurs, de Nioro envoie une lettre injurieuse au Colonel. Le sultan Ahmadou ferme le Niger aux échanges entre Bamako et Ségon. La situation est grave, aucun secours n'est possible, le salut ne peut venir que d'une décision vigoureuse.

« Le 2 avril, BORGNIS-DESBORDES se porte avec ses 242 combattants contre les 2 à 3.000 hommes que comptent les bandes de Samory. Le combat est vif et dur. A un moment les deux ailes de la petite troupe sont débordées, les soldats épuisés par la chaleur n'arrivent plus à mettre leurs fusils à jour, le vétérinaire qui remplace l'unique médecin resté malade à Bamako ne suffit plus à panser les blessés. Le Lieutenant QUIQUANDON, que je suis heureux de saluer ici, commande la face arrière du carré, sa ferme attitude sauve la situation. Le combat de l'Oéyako ne pouvait être décisif. Aussi huit jours après le Colonel retourne sur le même marigot, tourne l'ennemi par surprise, le met en complète déroute et le poursuit. Le poste de Bamako dégagé peut désormais se construire.

« Dans cette dernière campagne, le Colonel BORGNIS-DESBODES avec une colonne de 4 à 500 hommes avait planté le Drapeau sur le Niger et refoulé Samory. Il l'avait fait par son énergie, sa qualité dominante. Et je remercie le maître BAUDRY, dont le grand talent a si bien su rendre cette admirable énergie.

Et sans doute dira-t-on que BORGNIS-DESBORDES n'a pas toujours écouté les conseils de la prudence ! Mais si on les avait toujours écoutés, nous serions encore dans l'île de Gorée et peut-être même n'y eussions nous jamais débarqué !

« C'est le 7 février 1883 que la première pierre posée le Drapeau salué de onze coups de canon, le Colonel BORGNIS-DESBORDES prononça ces paroles :

« En prenant le commandement du Haut Sénégal, au mois de novembre, je vous ai dit à peu près ce qui suit : nous ne sommes pas dans le Soudan pour parler, mais pour agir. Nous devons aller au Niger. Nous irons.

« Nous y sommes !

« Les Français mettent au-dessus de tout la grandeur et l'honneur de leurs pays. Ils applaudiront sans réserve ceux de leurs compatriotes qui à force d'énergie, d'abnégation, de courage, de discipline, se sont montrés malgré toutes les difficultés à la hauteur de la grande œuvre de civilisation, dont l'exécution décidée par le Parlement leur a été confiée. Si j'ai pu exécuter le programme qui m'a été donné, c'est grâce à votre dévouement. Laissez-moi ajouter : à votre affectueuse collaboration.

« Nous saurons supporter les épreuves que l'avenir nous réserve encore ? Quels que soient les ennemis qui oseraient peut-être venir troubler dans nos pacifiques travaux, de nouveaux succès répondront à de nouveaux efforts ».

« Et il rappelait l'impulsion de BRIÈRE DE L'ISLE, les présages sinistres dont à l'arrière on troublait l'ardeur des officiers et des soldats, les épidémies meurtrières, l'éloignement du Niger, la faiblesse des moyens et des ressources, le dévouement de tous et en regard les défaillances de l'opinion.

« Ce que disait BORGNIS-DESBORDES à Bamako peut s'appliquer à bien des moments de notre histoire : VOLTAIRE qualifiant dédaigneusement d'arpents de neige ce qui est devenu l'immense et riche Canada; les très faibles majorités auxquelles dans les débuts de l'occupation de l'Algérie ont été votés les crédits; Jules FERRY renversé pour avoir donné à la France le Tonkin; et dans les temps plus proches certaines campagnes qui dénotaient chez leurs auteurs une incompréhension complète des devoirs et intérêts de la France dans le monde, aussi bien que des besoins de tranquillité et de justice des populations, sur lesquelles le Drapeau Français venait porter son ombre titulaire.

« Mais en dépit des difficultés inévitables, par l'œuvre des BORGNIS-DESBORDES, des ARCHINARD, des TRENTINIAN et d'une élite d'officiers et de braves tirailleurs, d'une part, de l'autre par l'action d'hommes d'Etat et de Gouverneurs clairvoyants comme M. Eugène ETIENNE, le Sous-Secrétaire d'Etat des années héroïques comme M. Gabriel HANOTAUX, qui par la Convention du 14 juin 1898 établit l'Afrique Occidentale Française, comme MM. les Gouverneurs Généraux ROUME, PONTY, VAN VOLLENHOVEN,

MERLIN, CARDE, BREVIE, de groupes comme l'Afrique Française et son bulletin, avec l'incomparable Auguste TERRIER à sa tête, d'ouvrages puisés à la source comme « l'Archinard » de notre ami Jacques MEINAUD, que je suis heureux de féliciter publiquement et dont nous regrettons tous l'absence, pour toutes ces causes la France enfin a compris ce que sont pour sa grandeur et sa richesse ses colonies, le Bloc Nord-Africain et Noir en particulier.

« Le succès de l'Exposition Coloniale en était la plus récente indication. J'en vois encore une autre dans l'émouvante manifestation d'aujourd'hui. Au milieu de l'enthousiasme des populations, en présence de M. le Gouverneur Général et de tous les Gouverneurs de l'Afrique Occidentale, des représentants du Parlement, des Arts, de l'Ecole Polytechnique et de l'Armée, le Gouverneur Militaire de Paris, au nom de M. Edouard DALADIER, Ministre de la Guerre, rend hommage à la mémoire glorieuse des généraux BORGNIS-DESBORDES et ARCHINARD. N'est-ce pas la preuve que la République Française a conscience de la force et des ressources que l'Afrique Noire a données et lui promet plus grandes encore, et que, gardant la mémoire du sang généreusement versé sur les champs de bataille de la Liberté par ses fils Noirs, elle vient manifester sa reconnaissance aux audacieux officiers, qui naguère sur les bords du grand fleuve soudanais ont entraîné le Destin.

Général GOURAUD.



Dans l'après midi du 26 nous visitons l'école Terrasson des Fougères, qui a remplacé l'ancienne école des Otages fondée à Kayes par le Général GALLIÉNI en 1886. On y donne aux 400 élèves internes recrutés dans tous les cercles du Soudan deux sortes d'enseignement : une instruction primaire supérieure pour les jeunes gens qui se destinent aux emplois administratifs réservés aux indigènes écrivains, expéditionnaires, comptables,

télégraphistes, agents du chemin de fer, etc... Une instruction professionnelle pour la formation des ouvriers indigènes destinés à seconder les contre-maîtres européens ou à s'employer dans l'artisanat local.

Cet artisanat local se révèle plein d'intérêt dans la visite que nous faisons à la Maison des Artisans, nouvellement créée. De nombreuses salles sont artistiquement décorées avec les produits de l'industrie régionale : pagnes et couvertures en coton blanc et indigo tissés en longues bandes de la largeur de la main, puis cousues ensemble par cinq ou six.

— couvertures en laine blanche désignées par le nom de « cassas » et décorées de motifs noirs ou rouges généralement en forme de croix.

— bijoux en or, argent ou cuivre.

— cuirs travaillés sous forme de coussins, chaussures, bottes, tapis de selle.

— fétiches en bois ou en bronze dans lesquels se révèle un art primitif mais séduisant.

— fers de lance ouvrés finement.

*
**

Le départ de Bamako a été fixé au 27 décembre, et c'est un véritable convoi automobile qui s'ébranle en direction de Segou.

Nous visitons au passage, sous la conduite du Directeur général BELIME, les villages de colonisation de la plaine de Baguineda actuellement irriguée par les eaux du Niger à la suite des barrages construits à Sosuba et dont nous verrons demain les considérables travaux.

Ces neuf villages de colonisation dont le nom-

bre total doit être de quinze à l'achèvement des travaux groupent actuellement quatre mille habitants qui cultivent 3.000 hectares plantés surtout de riz, de mil, de maïs, coton, manioc et arachides.

Les vergers produisent d'excellents fruits : bananes, mangues, dont nous apprécions sans tarder la qualité,

A Segou le monument ARCHINARD a été élevé sur une terrasse qui domine le fleuve au milieu de jardins devant la résidence de l'administrateur. Son inauguration au milieu d'une foule de noirs attentifs et sympathiques donna lieu à de beaux discours du Ministre DIAGNE, du Gouverneur Général BREVIE et du Général PELTIER.

Voici le discours du Général GOURAUD où se trouve tracée si vivante la campagne victorieuse du Colonel ARCHINARD.

« Le Colonel BORGNIS-DESBORDES avait porté le Drapeau au Niger par un tour de force. Les années qui suivirent furent employées par ses successeurs à asseoir notre occupation, à améliorer et à protéger la longue ligne de ravitaillement.

« Dans cette période, le Colonel GALLIÉNI, qu'une gloire si grande et si belle attendait plus tard, eut à combattre et à réduire un dangereux soulèvement sur nos arrières, allumé par un marabout fanatique.

« Vers la même époque, le Capitaine BINGER accomplissait seul, sans escorte, son merveilleux voyage à travers les vastes régions inconnues de la boucle du Niger et en rapportait le livre le plus intéressant et la carte la plus précieuse.

« A l'automne de 1888, quand le Commandant ARCHINARD revient au Soudan, si la situation matérielle est mieux assise, les grands chefs Noirs, nos voisins, restent menaçants. La forteresse Toucouleurs de Koudian est particulièrement gênante. Le Colonel s'y porte avec une petite colonne, le Capitaine QUIQUANDON à l'avant-garde,



GAO



Le marché de Bamako

et le 18 février 1889 enlève Koudian. Le Lieutenant MARCHAND saute le premier sur la brèche et est blessé — le glorieux MARCHAND de la mission Congo-Mil, des combats de l'Argonne et de l'assaut de Navarin, que nous aurions tant voulu voir ici. En même temps, l'occupation de Nyamina, à la demande des habitants, coupe le sultan AHMADOU de son ancienne capitale, Ségou. Par l'occupation de Kouroussa, le Niger devient notre frontière avec Samory sur 350 kilomètres. Et ARCHINARD développe la flotille du fleuve. Pendant l'hivernage, le Lieutenant de vaisseau JAIME remonte à Koriumé, port de Tombouctou.

« En 1890, pour permettre aux populations terrorisées de venir à nous, comme pour prévenir une coalition entre Ahmadou et Samory, qui nous eut mis dans un extrême péril, le Colonel ARCHINARD décide la marche sur Ségou, et le 6 avril il arrive devant la ville. Sa colonne de 750 combattants ne comprend plus que 120 français, officiers, sous-officiers, hommes de troupe et, d'autre part, 620 tirailleurs, canonniers et spahis. Alors qu'hier, rendant hommage au Général BORGNIS-DESBORDES, je signalais que ses colonnes étaient composées de français et de tirailleurs à peu près par moitié, désormais c'est avec nos braves sénégalais, à peu près seuls, que nous acheverons la conquête de l'empire.

« Ségou, ville fortifiée sur l'autre rive du Niger, eut pu opposer une sérieuse résistance, mais le prévoyant Colonel avait amené deux gros canons de 95, et la ville ouvre ses portes. AHMADOU s'est enfui avec son monde.

« Quels purent être les sentiments de fierté du Colonel ARCHINARD ici même, maître de la grande ville, devant ce fleuve majestueux, si bleu dans son manteau de sable blond, seul le neveu d'ARCHINARD, le Général REQUIN, un des meilleurs officiers du Maréchal FOCH et du Ministre de la Guerre André MAGINOT, le commandant de la division de Fer à Nancy, héritier des vertus militaires de son oncle pourrait nous les dire.

« Mais à la guerre on n'a pas le temps d'admirer les paysages et l'une des forteresses d'AHMADOU, Ouossébougou, commandée par l'énergique BANDIOUGOU DIARS, n'est enlevée qu'au prix d'un rude assaut. Les auxiliaires Bambaras qui accompagnent le Colonel s'y distinguent

par leur courage. Ce sont des Bambaras qui dès lors nous donneront les meilleurs de nos tirailleurs.

« La campagne de 1891 demandera un effort plus rude, puisque nous allons avoir affaire aux Talibès d'Ahmadou et aux Sofas de Samory.

« La colonne qui marche sur Nioro est composée comme celle de Ségou : 113 français, à côté de 460 tirailleurs et canonniers et d'un millier d'auxiliaires. Le Colonel trompe l'ennemi sur sa marche, lui livre deux vifs combats et entre le 1^{er} janvier dans Nioro évacuée par AHMADOU qui s'enfuit chez les Maures du désert.

« La campagne de Nioro avait été rapide, fort heureusement, car une inquiétante révolte venait d'éclater sur la rive droite du Niger : le Lieutenant de vaisseau HOURET se trouvait bloqué dans un faubourg de Diéna. Le Colonel arrive devant la ville le 23 février et l'enlève dès le lendemain. L'assaut fut sanglant, plusieurs officiers furent blessés, dont le glorieux MANGIN, qui le soir était trois fois atteint, mais toujours debout.

« La situation se trouve, d'autre part, éclaircie par les heureux résultats de la mission du Capitaine QUIQUANDON près de Tiéba, pendant le siège de Kinian. Nous avons un singulier intérêt à gagner à nous Tiéba, ce roi de Sikasso, la ville qui, seule dans tout le Soudan, avait su résister à Samory.

« La mauvaise foi de ce dernier avait été prouvée une fois de plus par les papiers trouvés dans le palais d'AHMADOU, qui démontraient leur accord. Et dès le 10 mars, l'infatigable colonne se remet en marche vers le Sud. Dès son entrée dans les pays de Samory elle avance au milieu des ruines et des ossements. On voit que le cruel ALMANY tirait ses ressources de la destruction des villages, dont il décapitait les hommes et vendait les femmes et les enfants.

« Hélas ! Le Colonel est bientôt atteint d'une bilieuse hématurique des plus dangereuses. Mais il domine la souffrance et la maladie par son énergie. S'il doit entrer à Kankan en civière, il garde son commandement. Une colonne volante pousse jusqu'à Bissandougou et une garnison est installée à Kankan. Elle allait être coupée pendant tout l'hivernage et livrer aux Sofas plusieurs combats, dont le plus célèbre porte le nom de Dabadougou,

où se signale encore le Lieutenant MANGIN, cette fois avec des spahis.

« Le Colonel, après avoir assuré le ravitaillement des postes, rentre en France. Dans cette campagne il avait fait franchir à ses troupes plus de 2.000 kilomètres, conquis le pays de Nioro, pacifié la région de Ségou et chassé Samory de Kankan. Vers cette époque, le Colonel MONTEIL, avec un seul compagnon, exécute son fameux voyage du Soudan au Tchad et le retour par Tripoli.

« La campagne de 1892 menée par le Colonel HUMBERT est marquée par les deux rudes combats du Sombilo et du Diamanko, l'occupation de Sanancoro, de Kérouané et la prise de l'arsenal de Samory, événements qui portèrent un rude coup à l'Almany. Il s'efforcera dès lors de nous échapper en s'enfonçant à travers l'Afrique.

« A l'automne de 1892, ARCHINARD vient reprendre son commandement du Soudan, transformé en colonie dépendant du Sous-Secrétaire d'Etat. Malgré le désir du Colonel de se consacrer à l'organisation des nouvelles régions occupées, le souci de leur sécurité va donner le pas à l'action militaire.

« Tandis que le Colonel COMBES poursuit nos succès contre SAMORY et le refoule dans l'extrême Sud, ARCHINARD exécute une tournée administrative dans le pays de Nioro et descend ensuite sur Ségou. Une révolte vient d'éclater dans la région. Elle est réduite facilement, grâce à l'intimidation produite par les gros coups de canons de 95 : un seul coup amène la soumission d'un village. Mais cette révolte a été provoquée par les agissements d'AHMADOU, qui régent la grosse cité commerciale de Djenné. Le Colonel, qui y est appelé, s'y rend, lorsque, frappés peut-être du petit nombre de ses soldats et les canons de 95 ayant été renvoyés à Ségou à cause des difficultés de la route, les habitants changent d'avis et ferment leurs portes. Djenné est enlevée le lendemain, mais le combat a été chaud : deux officiers tués. La prise de Djenné a pour conséquence la fuite définitive du sultan AHMADOU qui nous livre le Macina.

« Aux palabres que tient le Colonel à Djenné, pour assurer les populations, il eut un geste qui les étonna. Entendant chanter la prière, il fit interrompre le palabre pour laisser à ses auditeurs le temps de faire leur salam.

« Quand le Colonel ARCHINARD quitta de nouveau le Soudan pour rentrer en France où le rappelaient les soins de sa santé, il pouvait se féliciter des résultats acquis : la région de Ségou pacifiée une seconde fois, Djenné et son commerce, le Macina, soumis à notre autorité, AHMADOU rejeté loin du Soudan, les canonnières circulant librement sur le Niger et son affluent le Bani. La colonie était, d'autre part, répartie en trois régions et quinze cercles, avec deux états protégés : le Macina et le pays de Sansanding. Le budget local s'élevait à 634.000 francs, une école fonctionnait à Kayes; le prolongement du chemin de fer venait d'être confié au chef de bataillon JOFFRE, le futur sauveur de la France.

« La superficie du Soudan pacifié avait plus que doublé. Les bases étaient solidement établies sur les deux rives du Niger, de Kouroussa au lac Débo, pour la nouvelle étape, l'occupation de la boucle du Niger qui, concordant avec les missions sahariennes et congolaises, devait, en avril 1900, avoir le beau couronnement de la jonction des trois missions aux bords du lac Tchad.

« Vous vous souvenez de cette épopée, mon Général MEYNIER, quand victime vivante du devoir, vous conduisiez jusqu'au lac mystérieux et au Ghari, la mission soudanaise.

« Comment le Colonel ARCHINARD, en si peu de temps, avait-il pu accomplir une œuvre si grande ?

« Il sut tout d'abord forger l'outil, les tirailleurs sénégalais, avec une pléiade d'officiers d'élite : JOFFRE, MANGIN, MARCHAND, les deux BONNIER, QUIQUANDON, LAPERRINE, KLOBB, PELTIER, EMILY, William PONTY, son secrétaire particulier, blessé au feu dans une des colonnes contre SAMORY.

« Les Sénégalais si braves, si disciplinés, si fidèles ! Devant la statue du Général ARCHINARD qui les aimait, devant cette statue, où le grand maître MOREAU-VAUTHIER fait vivre à jamais la physionomie volontaire, réfléchie et captivante du Général, j'en veux rappeler un trait

« En mai 1898, le Capitaine CAZEMAJOU et l'interprète OLIVE se rendaient chez le Sultan de Zinder. A peine entrés, ils sont assommés et leurs corps précipités dans un puits.

« Quelques instants après, le sergent indigène, un tirail-

leur et quatre hommes de la mission sont saisis au marché et mis aux fers.

« Prévenu, le Caporal Koubi Kéita prend immédiatement le commandement, met en état de défense le campement et repousse dans la journée deux assauts qui nous coûtent trois tués et cinq blessés. Puis il envoie dire au Serky que si les prisonniers ne sont pas immédiatement rendus « il prendra et brûlera la ville » (Zinder entouré d'un épais rempart comptait 9 à 10.000 habitants, et il restait à Koubi Kéita... 8 tirailleurs !)

« Pendant la nuit, une petite patrouille va brûler quelques cases voisines de la ville, sans que l'ennemi ose bouger. Effrayé, le Serky fait rendre les prisonniers et propose vainement aux tirailleurs de les prendre à son service.

« Rendez-nous d'abord les corps de nos chefs et ce que vous avez pillé, répondent ces braves gens, et nous verrons ensuite ».

« Les 7 et 8 mai se passent sans incident, mais sans que les corps soient rendus. Dans la nuit du 8, les tirailleurs brûlent encore quelques cases. Le 9 au matin, l'ennemi prononce une furieuse attaque qui lui coûte cher, mais nous fait trois blessés. Le 14, nos tirailleurs sont assaillis par une nuée d'ennemis qui les poursuivent jusqu'aux murs du campement, où il sont obligés de se barricader. Dans cette action, le brave Koubi Kéita est tué d'une flèche empoisonnée, avec deux tirailleurs. Les munitions sont près d'être épuisées; il faut songer à la retraite. La poursuite ennemie dure trois jours et nous cause encore un tué et trois blessés.

« Les débris de la mission arrivent enfin le 8 juillet sur le Niger à 110, après des fatigues et des privations extrêmes. Sur dix-huit tirailleurs, six avaient été tués, huit blessés, quatre seulement revenaient sains et saufs. Après une retraite de 900 kilomètres, ces braves rapportaient et remettaient au chef de poste d'Ilo, intacts les papiers et la caisse de la mission.

« Courage indomptable, fidélité, qui rappellent ces admirables citations de la Grande Guerre, méritées par tant de nos sous-officiers, de nos caporaux et de nos simples soldats « ... son chef tué, a, par sa bravoure et son ascendant, pris le commandement de la section et enlevé la

tranchée ennemie... ».

« Koubi Kéita et ses compagnons ont vécu le mot du tirailleur de Baratier :

« — Moi, y a Noir, mais y a cœur blanc ! »

« L'action militaire n'est qu'un moyen.

« Comment le Général a-t-il su si vite atteindre le but : pacifier le pays, ramener les populations, leur inspirer confiance dans sa justice autant que dans sa force ? sinon par ses qualités propres de vive intelligence, de jugement équilibré et droit, de puissance de travail et de volonté, de douceur et de bonté, enfin, qui lui attiraient l'affection des noirs, dès qu'ils le voyaient.

« En est-il une plus belle preuve que la lettre récemment publiée du fils de ce sultan AHMADOU CHEIKHOU chassé par ARCHINARD de Ségou, de Nioro et de Bandiagara !

« Je vous remercie, dit le signataire, de m'avoir envoyé un bulletin d'adhésion pour l'érection sur les bords du Niger des statues aux généraux BORGNIS-DESBORDES et ARCHINARD. Moi, MOUNTAGA TALL, petit-fils d'EL-HADJ OMAR, je suis heureux et fier de figurer parmi les membres d'honneur du Comité. Le Colonel ARCHINARD a détruit l'empire de mon père; mais il a été un père pour mes frères et pour ma sœur. Mes frères et ma sœur ont été rappelés au Ciel par le Tout-Puissant, mais avant leur mort ils avaient été, par la grâce de la France et la bonté d'ARCHINARD, l'une épouse d'un Roi Noir Français, l'autre Officier Noir Français, vous-même un chef de Bataillon d'Infanterie Coloniale et moi enfin un Président du Tribunal indigène de ma résidence. C'est à ARCHINARD que nous devons tout cela, à la générosité de ce grand Français qui nous a fait la guerre sans haine, pour apporter chez nous l'ordre et la paix ».

« Mais les souvenirs passent trop vite, hélas ! si rien ne les rappelle. Aussi la Patrie reconnaissante à celui qui, en conquérant et pacifiant le Soudan, lui a donné les vaillants tirailleurs de la Grande Guerre, a-t-elle bien fait d'élever à Ségou cette statue, qui fixe les traits d'un grand Français.

« Passé déjà dans la Légende héroïque de l'Afrique Française, il demeurera dans l'histoire, jadis au Soudan, quand il fondait les bases de l'Empire, plus tard quand

il travaillait à la formation de l'Armée Polonaise, le Chef fort, tenace, juste et bon.

« Voici mon discours tel que je l'avais préparé avec les souvenirs glorieux du passé. Mais depuis, nous avons vu Dakar, Bamako, nous venons de voir surtout Baguineda, c'est-à-dire la transformation de l'éternelle brousse africaine, si souvent ensanglantée jadis, en un pays fertile et heureux. Là où régnait la mort, régna avec l'eau la vie. On compte déjà par milliers les hectares conquis par la charrue. Demain nous verrons les bras du Niger, retrouvés et ouverts, et qui rendront à la vie un million d'hectares.

« Soucieux de l'avenir comme du présent, vous m'avez confié tout à l'heure que le Soudan était désormais à l'abri d'une terrible famine comme celle de 1913.

BORGNIS-DESBORDES et ARCHINARD et leurs vaillants compagnons seraient heureux de voir la belle récolte qu'ils ont semée.

« Vous-même, Monsieur le Gouverneur Général, Gouverneur FOUSSET, Directeur Général BELIME, Colonel DOIZELET, avec toute votre belle équipe d'administrateurs et d'officiers, vous devez être satisfaits.

« Et quand, par des hommes comme MM. les Députés DIAGNE, TAITTINGER et POUCHUS notre France saura tout ce qui se fait ici, notre France, qui a guidé les hommes d'hier comme elle guidera ceux de demain, par son génie héroïque et généreux, notre France sera fière ».

Général GOURAUD.



A Ségou, le Gouverneur BREVIE au cours d'une audience qu'il a accordée au Général MEYNIER a bien voulu lui faire part de toute l'attention qu'il porte au développement des communications transsahariennes.

C'est ainsi qu'il se propose de faire faire par l'A.O.F. sur les sections des pistes transsahariennes qui lui appartiennent, un effort financier analogue à celui que fera l'Algérie sur son territoire. Soit

un million environ pour chacune des colonies pour la piste occidentale Colomb-Béchar, Gao, Mopti et Bamako.

Cette somme qui est énorme au regard du montant des dépenses qui ont été faites jusqu'à ce jour sur cette piste, ne suffira évidemment pas pour aménager de bout en bout la voie transsaharienne et permettre un trafic annuel de 10.000 tonnes, il faudrait pour cela 30 millions environ, ce total déjà respectable se transformerait en 200 millions s'il s'agissait d'établir une véritable route. Mais pour la réalisation de ces deux projets, il ne peut être question d'en laisser la charge aux budgets extrêmement réduits des Territoires du Sud ou même de l'Algérie. Cette route dont l'intérêt national, ne se discute pas, ne peut évidemment être construite qu'au moyen de crédits provenant de la Métropole.

Quoi qu'il en soit, M. CARDE a décidé de faire procéder dès maintenant à la réalisation du premier stade qui consistera dans un aménagement de la piste par la suppression des passages actuellement difficiles. Nous avons dit que ces premiers travaux coûteraient environ un million pour le territoire de l'Algérie. L'A.O.F. y consacrerait un crédit analogue dont l'affectation a été prévue dans l'emploi de ses fonds d'emprunt.

**

Mais ceci nous entraîne bien loin de Ségou dont nous devons du reste prendre congé non sans regret. Le 29 décembre, au matin, se produit, en effet, la première dislocation de la délégation. Les Généraux GOURAUD et QUINQUANDON, le Gouverneur Général BINGER, les Présidents TAITTINGER et de

WAREN, M. MOREAU VAUTHIER, LACAU, COMBREDET et LAHELLEC, vont emprunter la voie transsaharienne tandis que les autres membres de la délégation rentreront en France par Dakar.

Les sahariens embarquent à bord du Maréchal Galliéni qui va les conduire par le Niger au moins jusqu'à Mopti. COMBREDET et moi, qui rêvons de chasses merveilleuses, préférons prendre la route avec les Vivastella, dans le fallacieux espoir de rencontrer lions, panthères et autre menu gibier. Nous emmenons avec nous le docteur MONGRAND, médecin chef du S.T.I.N., que nous prenons au passage à Markala et nous entrons dans la région du barrage de Sansanding. Nous roulons sur une digue entourée de terrains marécageux et COMBREDET se livre sur de majestueux aigles pêcheurs et d'innocentes pintades à de mathématiques corrections de tir en vue de chasses plus sérieuses, et s'il plaît à Dieu, même plus dangereuses.

Nous visitons un village de travailleurs qui sous le commandement d'un capitaine du Génie est employé à la constuction de la digue sur laquelle nous avons roulé jusqu'ici. En dégustant le rafraîchissement obligatoire on parle naturellement de fauves et nous entendons des histoires de chasseurs qui, se trouvant armés en présence de lions ou de panthères, se sont bien gardés de tirer parce qu'ils n'étaient pas surs de leur coup de fusil. Ces animaux, en effet, qui sont généralement peu enclins à attaquer l'homme et s'en laissent souvent imposer par la mimique et le bruit, deviennent furieux lorsqu'ils se sentent blessés et il vaut mieux pour le chasseur qui n'est pas sûr de son deuxième coup de fusil, se dispenser de tirer le premier.

A Kayo nous visitons un centre de culture de riz dont le Directeur, M. VINCENT, nous reçoit fort aimablement et dont il nous fait visiter les installations en nous initiant aux mystères du paddy et du riz. Nous admirons la patience et la science des sélections qui visent à déterminer pour chaque région l'espèce la mieux appropriée.

Il fait nuit quand nous reprenons la piste vers Sokolo, mais le docteur MONGRAND se révèle un guide sûr qui nous conduit sans hésitation.

Nous arrivons à Sokolo en pleine nuit. Sous la pleine lune la mosquée de terre semble un château moyennageux et malgré notre fatigue nous n'hésitons pas à grimper sur le toit du campement pour admirer sous la calme lumière le village qui dort.

Nous n'avons pas fait beaucoup de bruit et cependant au beau milieu de la nuit notre arrivée est déjà signalée au grand chef du pays. M. DE LÉGER qui est à la fois, chef de culture et représentant de l'autorité administrative vient nous souhaiter la bienvenue et s'assurer que nous manquons de rien.

Nous ne souhaitons rien autre chose que nous enrouler dans nos burnous et dormir à poings fermés en prévision des fatigues cynégétiques du lendemain.



Le 31 décembre 1933. — Réveil à 5 heures grâce à M. DE LÉGER qui vient nous secouer encore tous ensommeillés et nous offre un excellent café.

Nous partons avec les deux voitures pour la mare de Rombété qui est, paraît-il, giboyeuse. Il

fait nuit, nous roulons sans rien voir. Tout à coup sur notre gauche, deux yeux verts luisent dans l'ombre, je dirige la voiture sur l'animal qui bouge à peine. Deux coups de fusil de COMBREDET et l'affaire est réglée, il s'agit d'un chat sauvage.

Nous arrivons à la mare de Rombété où il n'y a presque plus d'eau. Cela est d'un mauvais présage car il est probable que le gibier se sera déplacé pour s'abreuver au fleuve. Nous partons néanmoins en ligne avec l'intention de battre la brousse d'abord vers l'Est et de nous rabattre ensuite en direction de l'Ouest. Je me trouve à droite de notre ligne et ne tarde pas à apercevoir un troupeau de gazelles qui s'enfuit à mon approche, je tire deux coups de fusil désespérés qui naturellement ne font aucun dégât et je cours après mon gibier qui repart dès qu'il me voit arriver à 200 mètres et ceci malgré toutes mes ruses et toute mon utilisation du terrain.

Mon pisteur qui me suit comme une ombre silencieuse et fidèle me signale tout à coup trois animaux que je prends tout d'abord pour des vaches paissent paisiblement. Il s'agit, en réalité, d'antilopes cheval que leur petite bosse, leur couleur bai, leur démarche paisible, m'avaient fait prendre pour de calmes bovidés. Je reprends ma marche indienne et parviens non sans peine à 180 mètres des trois superbes cobas. Je prends mon temps, appuie mon arme et soigne ma visée selon les meilleurs principes du parfait tireur, et c'est à ce moment que le cobra tourne sa tête et m'aperçoit. Il part immédiatement au petit galop entraînant dans sa fuite ses compagnons.

Je parcours sans plus de succès une vingtaine de kilomètres en me rabattant sur la mare où sont

restées les voitures, j'y arrive vers 9 h. 1/2 où je trouve nos amis inquiets de l'absence de COMBRET qui n'a pas encore rejoint et qui n'avait pas de guide. Il convient de signaler que cette inquiétude est passablement justifiée par les difficultés du repérage dans la brousse. On nous a raconté, avant le départ, l'aventure tragique d'un sous-officier européen qui s'est égaré, il y a quelques mois, à proximité de la mare et dont le corps a été retrouvé quelques jours plus tard à demi dévoré par une hyène.

Il est près de midi et notre camarade, sans vivres et sans eau, doit en ce moment être en but à des pensées rien moins que folâtres. Nous avons déjà lancé dans la brousse une dizaine d'indigènes qui surveillaient leurs troupeaux autour de la mare. Nous décidons de donner plus d'ampleur aux recherches et partons dans une des voitures prévenir les chefs des villages voisins qui, avec le plus grand dévouement, envoient leurs gens courir la brousse dans les secteurs que nous leur indiquons.

Pendant ce temps notre camarade, qui depuis 9 heures du matin s'est rendu compte qu'il s'est égaré en poursuivant un cobra blessé, organise son sauvetage. Il se souvient que les voitures ont été arrêtés sous un baobab et il décide de se porter de baobab en baobab en marchant vers le Sud-Ouest. Le malheur veut qu'il y ait dans cette maudite brousse, plusieurs centaines de baobabs qui se ressemblent comme des frères et qui n'abritent sous leur ramure aucune *Vivastella*. Il ne se décourage cependant pas et laisse sur chacun des arbres, qui lui a servi d'observation, des indications sur la direction qu'il a suivie. Enfin vers

3 h. 1/2 épuisé de fatigue il rencontre deux chasseurs indigènes qui le conduisent à un village d'où il peut se faire amener à la mare de Rombété. Nous le voyons arriver avec une satisfaction non dissimulée et rentrons à Sokolo prendre un repos bien gagné.

Le lendemain, 1^{er} janvier, nous reprenons la piste car nous devons retrouver à Mopti les passagers du vapeur qui remonte le fleuve.

A minuit nous embarquons à bord du Galliéni où une cabine est mise à ma disposition. Souper avec COMBREDET et le Commissaire. Les bruits du moteur et les jets de vapeur ne m'empêchent pas de dormir profondément. Je me rends vaguement compte du départ du bateau vers 5 heures du matin.

A 8 heures je vois à travers les volets défiler les rives du Bani. Les habitants des villages riverains acclament le bateau au passage. Partout calme et repos, nous en avons besoin après les émotions de ces derniers jours. Vers 14 heures arrêt à Sofara où nous devons embarquer le Général GOURAUD et son fidèle LAHELLEC. Nous en profitons pour descendre à terre visiter un beau village dont la population paraît fort sympathique. Nous visitons l'école qui donne d'excellents résultats si nous en jugeons par les connaissances en français d'un jeune noir qui nous sert d'interprète et qui parle fort correctement. Au marché, achat de plusieurs tentures de Mopti bleue et blanche et de chapeaux en paille. Nous revenons au fleuve, COMBREDET, qui souffrirait de marcher sur le sentier comme tout le monde, s'écarte du groupe et ne tarde pas à vasouiller au milieu d'un marigot, des noirs volent à son secours.

Nous arrivons à la rive où s'est formé un petit village du nom de Kaka, de nombreuses femmes se lavent et lavent leur linge, elles sont généralement bien faites et élégantes. Des garnitures en koris sont disposées en agréables dessins blancs sur leur peau noire et font penser aux colliers qui soutiennent les corsages réduits des robes de soirée de nos élégantes.

Nous embarquons sur le vapeur accueillant et confortable et reprenons notre paisible navigation.

Le 3 au matin, le Maréchal Gallieni a mouillé son ancre à confluent du Bani et du Marigot de Djenné, malgré son faible tirant d'eau le vapeur ne peut pénétrer dans le marigot et nous embarquons dans les deux vedettes à essence somptueusement pavoisées. Les matelots noirs dans leur uniforme impeccable aux armes du S.T.I.N. restent figés en un garde à vous impressionnant.

Voici Djenné, le débarcadère est couvert d'une foule d'hommes et de femmes qui ont revêtu leurs plus beaux habits. Le chapeau de feutre reste toujours chez les hommes le critérium de la suprême élégance, voici un jeune homme qui porte un chapeau tyrolien auquel ne manque même pas la plume de coq de bruyère. L'effet est saisissant.

Nous visitons quelques maisons fort bien construites à plusieurs étages et nous arrivons à la fameuse mosquée surmontée par son clocheton à trois pointes effilées, piquées comme il convient des perchoirs en bois caractéristiques de l'architecture soudanaise.

Au départ de Djenné nos vedettes sont escortées par les rapides pirogues des Bozos. Nous admirons l'élégance et la souplesse des pagayeurs qui, d'un

même mouvement, lancent leur embarcation sur le fleuve. Nous avons certainement devant nous l'élite physique de la tribu et de fait j'ai rarement vu une équipe d'hommes aussi parfaitement bâtis.

C'est à Mopti que nous reprenons nos voitures. Ce n'est pas sans mélancolie que nous quittons l'hospitalier Maréchal Galliéni qui nous a fait connaître les charmes et la douceur reposante de la navigation sur le Niger.

Mais il importe maintenant d'atteindre Gao le plus rapidement possible et la nouvelle piste qui coupe la boucle du Niger par Douentza et Hom-bori permet d'arriver à Gao en deux petites étapes.

Deux étapes agréables au demeurant, le paysage, plat depuis bien longtemps se relève sensiblement et nous ne tardons pas à apercevoir les montagnes en tuyaux d'orgues caractéristiques des massifs sahariens.

A Douentza, dont l'aimable administrateur M. CORTOT nous fait les honneurs, nous assistons à un tam-tam de premier ordre auquel prennent part les femmes Houmbelé, Habbé et Peuhles. Mon expérience soudanaise est encore trop récente pour distinguer les caractéristiques de ces races qui, paraît-il, sautent aux yeux des initiés, je les reconnais néanmoins à ce que les femmes Peuhles dansent assez calmement et surtout à ce qu'elles sont à peu près complètement habillées tandis que les femmes Habbé sont nues jusqu'à la ceinture.

Notre fidèle MAHMOUD n'a jamais vu pareille chose en son pays d'In-Salah. Il en demeure bouche bée et je le soupçonne de se découvrir

des penchants soudanais.

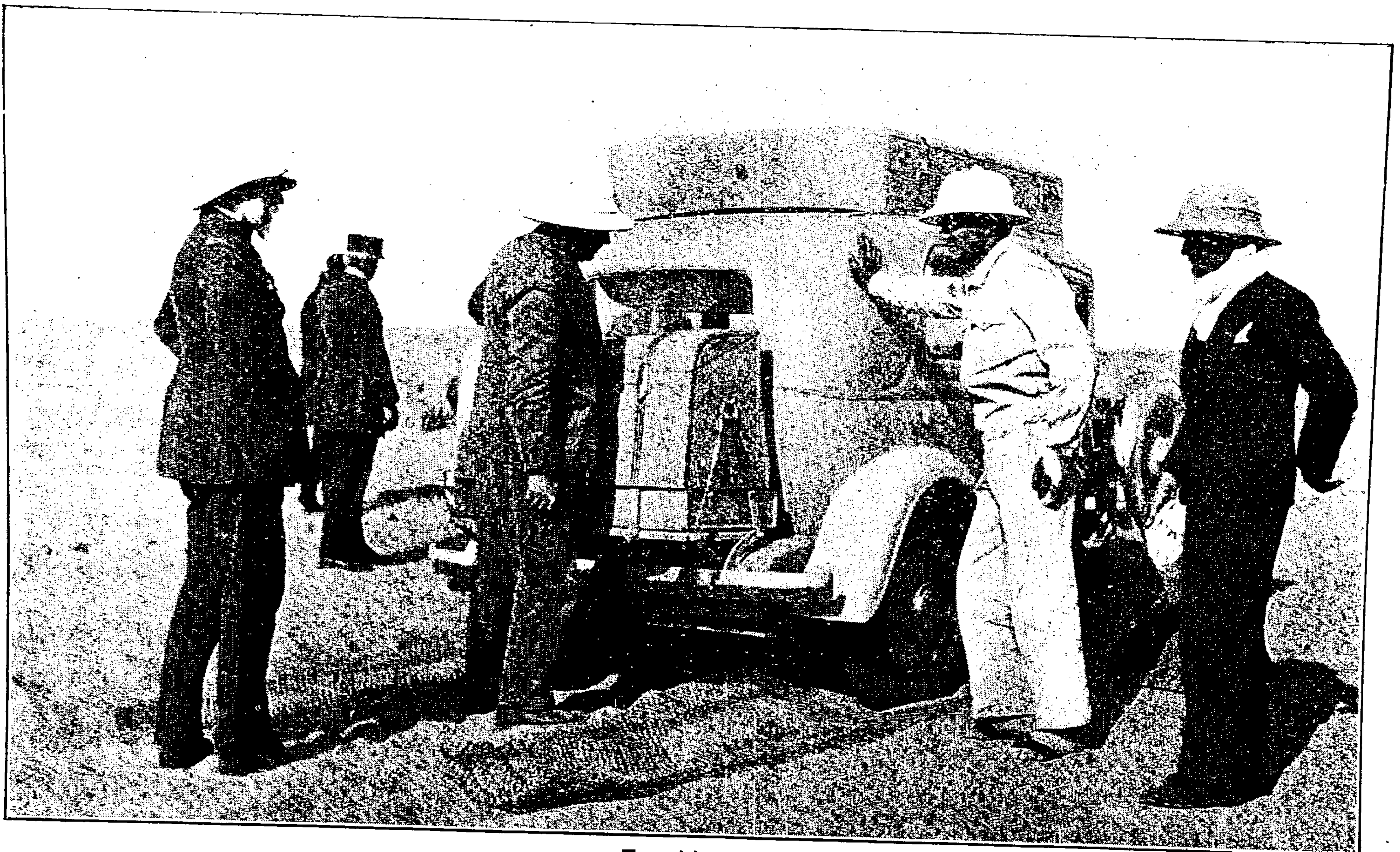
A Mopti nous faisons la connaissance d'un superbe chef indigène qui parle le français avec une rare perfection. Nous admirons les montagnards Habbé qui dansent la tête recouverte d'une sorte de casque moyenageux.

✱

Gao que nous atteignons le 4, après une longue traversée du Niger qui s'étend sur 7 kilomètres, est une ville importante. On sent qu'elle prend conscience de son rôle de base de départ des communications transsahariennes. L'hôtel très confortable de la Compagnie Transsaharienne vient d'être doublé par le nouvel hôtel Barrau, installé dans les anciens bâtiments Citroën.

Nous sommes aimablement reçus par M. FROGE, administrateur, et par les aviateurs dont le camp important vient d'être créé à quelques kilomètres de Gao. A la popote des aviateurs tout est réglé remarquablement, même l'appétit des convives qui est déterminé aussi judicieusement que possible par le serveur noir. Si ce dernier estime que l'un des commensaux de son chef n'a pas assez mangé, il lui présente le plat et lui fait le plus sérieusement du monde une première sommation : « j'insiste » — si cela ne suffit pas le récipiendaire reçoit une deuxième sommation : « j'insiste mille fois » — et comme cela est dit sur un ton de plus en plus sévère on obtempère généralement.

Nous avons trouvé à Gao la mission MEYNIER-LISTER qui vient de procéder à une étude approfondie des possibilités d'aménagement de la piste



Ensemblement

transsaharienne. Ce sont les résultats de cette étude que j'ai indiqués ci-dessus en rendant compte de l'audience accordée à Ségou par le Gouverneur Général BREVIE au Général MEYNIER.

Notre convoi automobile se trouve renforcé au départ de Gao de deux automobiles militaires qui, avec le Capitaine DE SAINT-MAUR, grand chef de Kidal, nous escorteront jusqu'à la frontière algérienne.

Nous emmenons avec nous l'Ingénieur MEYNIER piloté par le fidèle Michel ZBORONNIRSKI, centaure des temps modernes qui semble faire corps avec son break 15 chevaux et lui fait escalader, avec la plus grande facilité, les markoubas sur lesquelles nos voitures plus basses s'accrochent inévitablement.

La piste transsaharienne jusqu'à Tabankort est excellente, nous y roulons à 50 de moyenne dans une brousse qui s'éclaircit à mesure que nous montons vers le Nord. Nos yeux sont distraits par les gazelles, antilopes, outardes, qui courent de tous côtés. Les avions du Capitaine MARIE viennent nous apporter les adieux des coloniaux car nous serons demain dans la Métropole ou tout au moins en Algérie. A Tabankort est installé, à côté du borjd militaire dont le Commandant d'Armes est un sous-officier, un camping sommaire de la Compagnie Générale Transsaharienne.

Le Capitaine DE SAINT-MAUR qui connaît tous les trous et bosses de sa piste, nous guide avec une sûreté remarquable et nous avons la bonne fortune d'arriver à Kidal avant la nuit. Le poste, en argile rouge, dresse son blockhaus respectable au milieu d'un essaim de cases en formes d'œuf qui abritent les tirailleurs et leurs familles. L'habi-

tation du chef de poste est entourée de palmiers vivaces et d'un vert touchant.

Une terrasse nous permet d'admirer l'oued et ses rochers rouges et le village agité par notre arrivée insolite. Un repas pantagruélique nous est offert par notre hôte qui, lui-même, en vrai saharien, se contente de dattes et de thé.

Je veux donner un de mes deux burnous à COMBREDET et je suis bien étonné de voir les deux étoffes de laine, en se séparant, dégager des étincelles plus fortes que celles d'un bon delco. Mais LAHELLEC est encore plus vivement impressionné par les étincelles qui s'allument au bout de ses doigts au moment où il caresse le chien du logis.

Nous nous endormons sous le ciel saharien au milieu des palmes qui s'agitent doucement et bercés par le rythme syncopé de la T.S.F.



Nous savons bien que nous allons trouver entre Kidal et Silet les difficultés de notre voyage. Nous rencontrons effectivement des oueds mous, des seuils de rochers dont le franchissement tient le cœur suspendu dans la crainte du bruit annonçant le choc du carter contre un pavé.

L'arrivée à Tin-Zaouaten dans la nuit m'a paru proprement infernale. Je ne vois plus très bien le paysage mais j'ai le souvenir de virages extravagants au milieu de rochers innombrables et un oued à la sortie duquel les voitures se cabraient dangereusement pour escalader une rampe impressionnante.

Nous sommes dans la cour du bordj de Tin-Zaouaten, le Lieutenant PRZEDZECCKY, qui com-

mande le groupe mobile du Hoggar, nous y a préparé une somptueuse hospitalité. Notre festin nous rapproche de la vie des antiques pasteurs. Nous sommes assis sur des tapis et des couvertures, abrités du vent par une zériba en demi cercle, sur la face ouverte de notre cercle un immense brasier nous éclaire et nous réchauffe délicieusement. Nous apprécions la chorba, ou potage indigène et le superbe méchoui dont nous conservons le souvenir ému.

Les méharistes châamba ne laissent pas échapper cette occasion de faire une fantasia endiablée et leurs coups de fusils soulignent brutalement le rappel des souvenirs que le Général GOURAUD a pris, à notre joie, l'habitude de rappeler au cours de nos repas.

Voici l'une de ces anecdotes que je ne résiste pas au désir de rapporter, au risque de lui faire perdre une bonne partie de son charme.

« Le Lieutenant GOURAUD arrive dans un village du Soudan où il doit assumer les fonctions de grand chef, plus riche d'enthousiasme que d'expérience.

« Le lendemain de son arrivée il se fait présenter les prisonniers et en examinant le contrôle, il s'étonne de voir qu'il y a douze noms sur la liste et treize hommes en prison. Son étonnement augmente en constatant, après avoir fait l'appel, que c'est le chef des prisonniers qui n'est pas détenu régulièrement.

« Le Lieutenant donne l'ordre de faire procéder immédiatement à son élargissement et se retire dans sa case avec la satisfaction d'avoir fait œuvre de justice. Sa quiétude morale ne devait pas être de longue durée. Il voit, en effet, arriver le chef

des prisonniers qui demande à lui exposer sa situation : « C'est vrai dit-il, je ne sais pas pour-
« quoi je suis en prison, mais j'ai beaucoup tra-
« vaillé depuis que j'y suis. Par mon dévouement
« et mon zèle je suis parvenu à me faire une
« situation, j'étais chef des prisonniers, nourri,
« logé et maintenant tu es arrivé et tu m'as chas-
« sé. Puisque tu es le père que la France nous a
« envoyé, fais acte de bonté et rends moi mon
« emploi ».

« Le Général ne nous a pas dit expressément
quel fut le jugement rendu en fin de tout ceci,
mais je pense que ce fonctionnaire d'un nouveau
genre a dû garder son emploi ».



Le 8 janvier, après une revue du groupe mobile dont le Général GOURAUD et le Président TAITTINGER admirent la bonne tenue, nous prenons la piste du Hoggar. BOLOTINE qui connaît ce chemin, trace la voie et recherche dans les oueds trop mous, le passage possible. Nous avons affaire aussi au milieu de passages de reg faits pour inspirer confiance, à de redoutables cassis qui dénivèlent brusquement la piste de 50 à 60 c/m. Nous allons être bientôt victimes d'une de ces rudes recousses.

Il me semble que ma voiture est bien lourde à l'arrière, nous sentons à chaque cahot un inquiétant petit choc. Il vaut mieux s'arrêter et je vais sans enthousiasme faire une inspection des ressorts arrières. La lame maîtresse est cassée. C'est une réparation de trois heures, le temps de déjeuner et de faire un peu de footing. Nous repartons à l'heure prévue sur une piste qui s'améliore

mais qui, dans la nuit, nous paraît d'autant plus longue que nos compteurs nous indiquent des chiffres un peu fantaisistes.

Voici enfin une lumière dans la nuit, deux gigantesques silhouettes emburnoussées qui saluent et qu'on essaie de reconnaître en se haussant sur la pointe des pieds. Il s'agit du Capitaine LUCHETTI et du Lieutenant GELIOT qui sont venus préparer notre campement de Silet. C'est somptueux, il y a des lits, des cuvettes et de l'eau. Il faut se raser, c'est navrant !

Le 9 au matin nous nous mettons en route pour Tamanrasset et nous nous arrêtons au passage, au monument de Tit élevé à la mémoire du Lieutenant COTTENEST qui y livra, en 1902, un glorieux et victorieux combat aux touareg. Nous essayons de reconstituer la bataille en recueillant les souvenirs historiques des personnes présentes et l'examen des difficultés du terrain nous donne une juste idée de l'énergie et de la bravoure dont surent faire preuve le vaillant officier et ses fidèles goumiers méharistes.

C'est à Tit que nous reprenons la superbe piste nationale du Hoggar. Le Général GOURAUD qui veut bien témoigner de l'indulgence aux pistes et au conducteurs de la voiture, déclare qu'il éprouve du regret à rentrer dans les sentiers trop frayés.

Nous rencontrons quelques kilomètres avant Tamanrasset l'Aménoukal AKHAMOUK, qui, accompagné de toute sa noblesse, est venu saluer le Général GOURAUD. Le spectacle est magnifique de tous ces hommes superbes dont le seul regard est

apparent mais qui suffit pour impressionner ceux mêmes qui les connaissent. Ils enfourchent leur méhara gris et escortent les voitures jusqu'au bordj de Tamanrasset.

Après un pieux pèlerinage au monument LAPERINE et au bordj du Père DE FOUCAULD, nous assistons à des réjouissances méharistes dans lesquelles les touareg se révèlent acrobates. Ces jeux ont lieu dans le plus merveilleux cirque du monde; sous l'éclairage oblique du soleil couchant, les chaînes du Hoggar sont toutes rouges tandis qu'à l'horizon opposé les montagnes sont du plus pur bleu targui.

Nous rendons visite à la moderne Antinéa Tingelloust au noble profil. Elle fait chanter pour nous son violon monocorde tandis que dansent ses suivantes, dont l'une, gentille négresse, paraît très fière du nom inattendu auquel elle répond : « Stratosphère ».



Il fait un froid de loups dans la capital du Hoggar et nous ne sommes pas fâchés de redescendre dans la plaine au climat plus doux.

Cette piste que nous connaissons déjà, n'en a pas moins d'attraits et nous reconnaissons avec la même joie admirative les splendides paysages que nous avons rencontrés en venant du Nord.

Nous nous arrêtons à Arak où le fidèle LANG a préparé le campement suivant les principes de la merveilleuse hospitalité saharienne. Nous avons entre autres choses dégusté un biffteak de gazelle inoubliable.

Nous sommes dès maintenant dans les régions

civilisées et M. H. MEYNIER, qui remplit avec distinction et compétence les délicates fonctions de chef de popote, consent à se débarrasser d'une vieille outarde froide qui constituait dans les bagages du convoi, les vivres de réserve en cas d'accident.

A Hassi-el-Kreneg nous dépassons un camion dont le pont arrière a rendu l'âme. L'équipage ne paraît pas autrement démoralisé. Le chargement de la voiture a été déchargé et installé en forme de gourbi, des tapis garnissent le sol de cette résidence qui ne paraît pas déplaisante. Il y a même une cuisine et la maîtresse de maison, une jeune hartania, embarquée Dieu sait comment dans cette aventure, épluche philosophiquement des pommes de terre.

Nous offrons un peu inconsidérablement au mécanicien de prendre place à bord du break qui nous suit pour venir à In-Salah réparer la pièce avariée. Nous nous sommes un peu avancés car dans une demi heure notre break va se trouver au même endroit, dans la même pénible situation que le camion. Le Fej-Fej d'Hassi-el-Kreneg est méchant, dit MAHMOUD qui commence à s'y connaître.

Un point rouge sur le Reg mou, c'est le Colonel CARRILLET qui, même en plein désert, ne transige pas avec l'étiquette, il est en grande tenue de méhariste et il est venu nous conduire vers In-Salah en fête. Il est accompagné par le Colonel WEISS que l'on s'étonnerait de ne pas rencontrer au Sahara et par le Capitaine ESTÈBE, le distingué chef d'annexe du Tidikelt.

Lorsqu'il fait beau temps In-Salah est vraiment un pays d'élection et nous voudrions consacrer

plus longtemps à la douce contemplation de cette immense plaine aux pourtours arrondis dans laquelle les grandes palmeraies font des taches sombres.

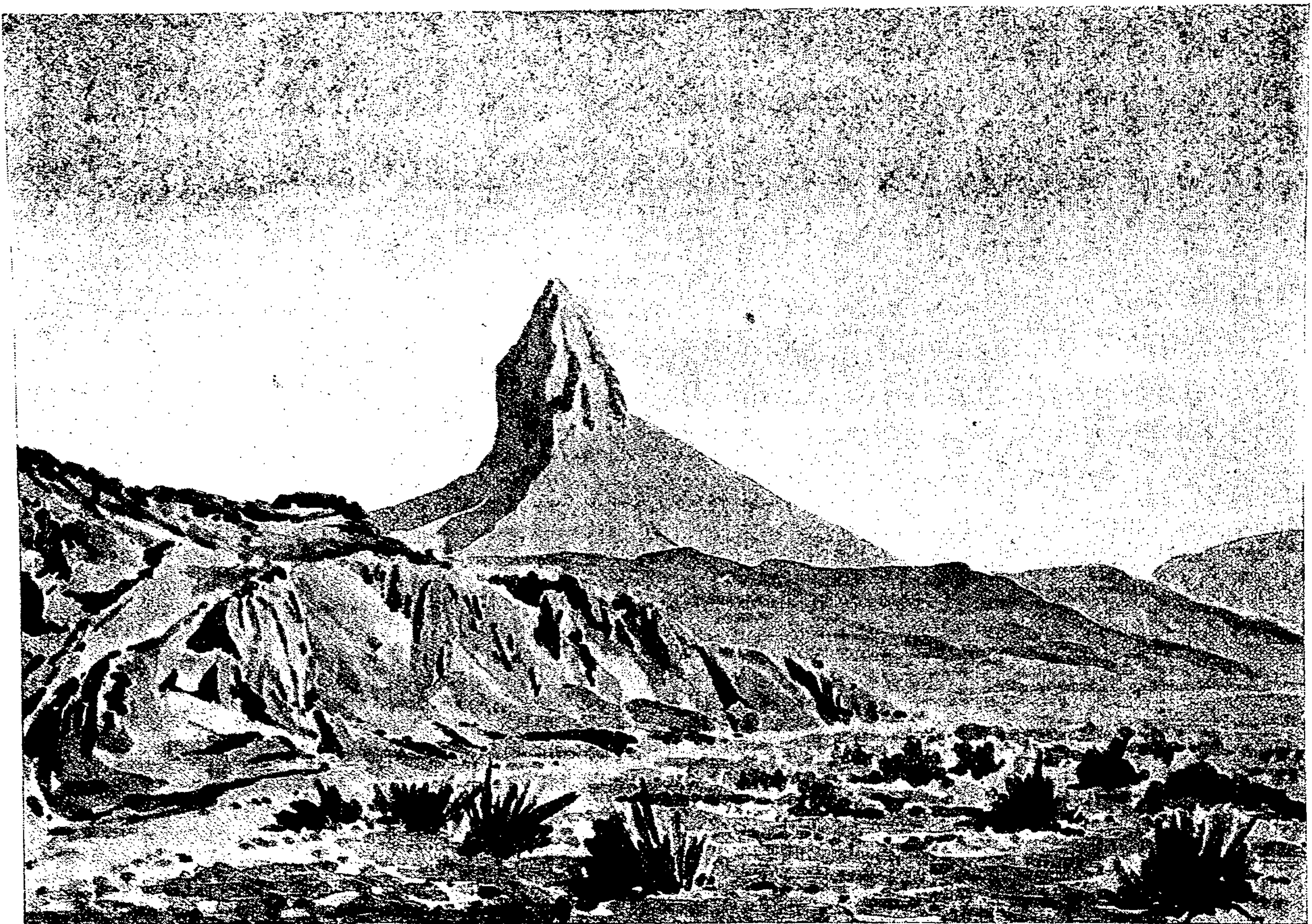


Nous nous mettons en route pour Aoulef et Adrar par une piste assez peu fréquentée et après une centaine de kilomètres de marche correcte, nous nous laissons embarquer vers le Sud sur une trace fallacieuse. Nous faisons ainsi 16 kms après quoi nous devons nous rendre compte que nous nous sommes égarés.

Nous n'avons pas autre chose à faire qu'à revenir sur nos propres traces jusqu'à retrouver la bonne piste. Nous arrivons néanmoins pour déjeuner dans le coquet poste d'Aoulef que nous quittons à regret pour reprendre la piste d'Adrar.

La nuit est à peine tombée que nous apercevons devant nous une lueur que nous prenons tout d'abord pour Vénus, l'étoile, qui chaque soir, nous surveille pendant notre course nocturne. Ce n'est en réalité que la voiture de l'annexe d'Adrar que nous rencontrons environ 1 heure plus tard. Cela nous donne à penser que nous avons aperçu les phares de cette voiture à une distance voisine de 40 kms et nous en tirons bonne augure pour l'emploi des phares et balises lumineuses qui doivent être, sous peu, installés sur la piste transsaharienne.

Nous voici à Adrar, citadelle de l'Ouest, nous sommes chez les méharistes du Touat et nous regrettons de ne pas voir le Seigneur du lieu, le



Rives, Romeu et Cie

Aquarelle du Général DINAUX.

Versant Sud du Hoggar. - Sur la piste de Tamanrasset à l'Aïr par In-Azaoua

Capitaine GZERZINSKY, parti pour une lointaine reconnaissance.



Le 13 janvier 1934. — Partis d'Adrar à 9 heures nous franchissons, sans aucune difficulté, les 180 kilomètres qui séparent Timimoun de la capitale du Touat. Le Capitaine ATHENOUR nous montre au passage les Oasis du Gourara dont les noms : Erg El Hahara, Sahela Metarfa, Timimoun rappellent autant de combats livrés en 1900-1901 par les braves soldats du Général SERVIÈRE pour l'occupation du Gourara. Nous roulons sur une hamada rocheuse et dépourvue, autant qu'il se peut, de pittoresque. Nous arrivons ainsi à quelques kilomètres de Timimoun et débouchons tout d'un coup devant la ville qui, bordée à gauche par une palmeraie d'un vert foncé, se détache toute rouge sur l'Erg que le soleil, encore peu élevé sur l'horizon, colore en rose tendre.

Nous faisons le tour de Timimoun, visitons la palmeraie et arrivons sur une sorte de belvédère d'où, à côté d'une petite maison soudanaise, nous admirons de l'autre côté de la Sebkha, le grand Erg maintenant d'un jaune d'or.

Avant le dîner, je monte sur la terrasse. Le soleil vient de se coucher, les bâtiments du bordj, construits et recouverts d'argile, sont rouge brique. Sur la palmeraie s'étend un nuage bleu comme en font sur les villages du Tell les fumées des fours de boulanger à la tombée du jour. Le village indigène s'anime des allées et venues des musulmans qui se hâtent, après une journée de carême, vers le repas du soir.

Le Capitaine ATHENOUR, proconsul du Gourara, nous présente les plus beaux échantillons des tissages locaux, dokalis de fatis aux couleurs éclatantes, blanches tentures de Timimoun, plats en sparterie. Puis nous nous rendons sur la place où ont lieu les réjouissances. Hommes et femmes se sont rassemblés en trois grands cercles qui sont animés d'un lent mouvement rotatif, tandis que tous chantent une même mélodie en frappant dans leurs mains. Au centre des cercles, s'agitent les musiciens et deux ou trois groupes d'excités qui constituent du reste le seul élément comique de la fête. Il se dégage, en effet, de cette danse lente et rythmée, un sentiment de dignité qui fait penser à une cérémonie religieuse plutôt qu'à des réjouissances populaires.

Dîner à la somptueuse popote du poste, dont les murs gravés dans l'argile rouge rappellent quelque palais d'une lointaine Atlantide. Atlantide modernisée d'ailleurs et dont l'appareil frigidaire fonctionne si bien que le champagne est transformé en un glaçon d'or.



Hélas, notre voyage touche à sa fin; le 14 janvier va nous amener à Béni-Abbès où se trouvent à plaisir réunies les plus beaux échantillons des paysages sahariens.

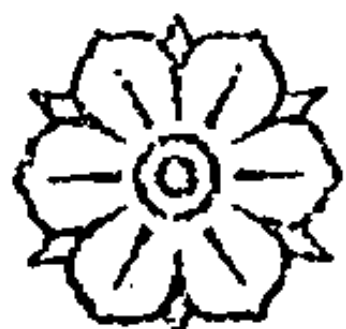
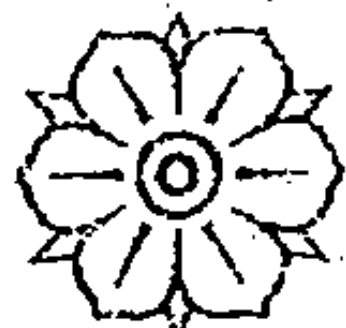
De quelque côté que l'œil se tourne, il trouve sujet à admirer, palmeraie, chebkha, oued, erg, tout est prétexte à jeux de lumière, à éclairages surprenants et l'on voudrait arrêter la course du jour qui emporte rapidement tant d'émouvantes impressions.

Taghit nous offre, dans l'Oued Zouzfana, les mêmes splendeurs et nous apporte les mêmes regrets.

Et c'est enfin Colomb-Béchar, terme de notre longue randonnée où dans une apothéose militaire, vont se séparer les membres de la délégation venue de Bamako à travers le Sahara.

J'arrête là mon long récit sans manifester de regrets. Nous avons tant de beaux souvenirs.

Capitaine A. NABAL.



LES PETITS SAHARIENS



par Madame Jacqueline Albert LAMBERT



Il nous est agréable d'annoncer aux « Amis du Sahara » la création d'une œuvre dont le nom : « Les Petits Sahariens » indique assez la haute portée sociale.

Son but est avant tout de lutter par tous les moyens et notamment en soignant et en nourrissant les mères et les enfants des Oasis Sahariennes, contre l'inquiétante mortalité infantile qui décime les populations du Sud.

Madame Jules CARDE a bien voulu accepter la présidence d'honneur de cette association. Nous lui donnons l'assurance de notre entier concours.

Madame Jacqueline ALBERT-LAMBERT qui a fait sur la situation des « Petits Sahariens » un reportage extrêmement vivant et parfaitement documenté a bien voulu nous autoriser à publier ces deux études que nous empruntons à la « *Dépêche Algérienne* » et à l'« *Echo d'Alger* » :

Dépêche Algérienne

du 15 avril 1934

Une Œuvre nouvelle qu'il faut protéger

Ouargla, février 1934. — Nous arrivons chez les Sœurs Blanches à 9 heures du matin. L'étape de la veille : Touggourt-Ouargla, a été longue; la nuit nous a semblé brève. Nous sommes très contents de notre effort qui nous amène dans ce frais enclos, à une heure que nous considérons comme matinale.

La Mère nous accueille, blanche et fraîche, avec un bon sourire; mais les enfants nous jettent des regards plutôt hargneux : comme ils sont nombreux, cette hostilité alourdit l'atmosphère !

Que d'enfants, que d'enfants ! Comment font-elles, mon Dieu, pour faire tenir dans si peu d'espace tant d'enfants ? Ils sont 240, répartis dans des ateliers de tissage, où de merveilleuses ouvrières de huit à douze ans se présentent à deux, trois ou six, derrière de grands métiers. Jolis petits visages parfois, larges robes bouffantes à paniers, à la mode d'Ouargla; touffes d'astrakan huilée (les cheveux) qui parent tous les fronts, comme ceux des petits taurillons là-bas, en France, en Camargue.

Les doigts agiles glissent sans heurts, sans hésitations; on chuchote, on se dispute à voix basse; cela fait un bruit d'ailes. La porte de la volière fermée derrière nous, nous entrons dans une classe de très petits garçons : école maternelle, asile. Ils sont bien une quarantaine sous les yeux d'une très jeune Sœur, qui semble intimidée comme eux.

Voici le joyau de la communauté : la Pouponnière, où vingt petits loupis de quelques mois dorment, rêvent sur des nattes propres... enfin.

Cette pouponnière est à proximité immédiate d'un vaste atelier qui est sa raison d'être. Strictement séparé des autres, il abrite une vingtaine de jeunes femmes : les mamans. Parfaitement et honorablement mariées, elles viennent travailler ici. Ça, c'est un vrai miracle : le miracle des Sœurs Blanches. Avoir pu obtenir en pays mu-

sulman, à Ouargla, que les maris, toujours si féroce-
ment jaloux et attachés aux usages qui font de la jeune femme
une morte vivante, enfermée toute vive dans le tombeau
de sa maison, de les laisser sortir et venir passer ici pres-
que toute la journée... je ne le croirai pas, si je ne l'avais
sous les yeux.

Une inquiétude légère gâte ma joie de voyageuse devant
tant de choses nouvelles : c'est cette mauvaise humeur
évidente des enfants : pas un ne nous a souri...

Comme si elle l'avait deviné, la Mère nous explique
sans en avoir l'air, le petit mystère.

Les premières soupes scolaires sont nées à Ouargla.
Les Pouvoirs Publics, devant la transformation physique
des petits écoliers, alimentés par leurs soins, une fois
par jour, ont étendu ce système dans toutes les écoles des
Territoires du Sud. Ici, la cantine scolaire gratuite fonc-
tionne aussi; seulement, au lieu de servir le repas des
enfants à midi, la Mère les fait manger, dès leur arrivée,
le matin, vers 7 heures et demie. Elle a, en effet, re-
marqué que les petites, bien réconfortées par ce prélude
gastronomique, sont plus dociles, plus attentives, meil-
leures travailleuses enfin, que si on les fait attendre jus-
qu'à midi.

Mais ce matin, la Mère savait que nous allions venir,
elle avait fait surseoir à la becquée quotidienne... et les
enfants travaillaient en nous attendant, en attendant la
soupe.

Ah ! je comprenais maintenant les regards noirs, les
mines revêches. Je me sentais infiniment confuse d'être
venue aussi tard. Neuf heures du matin, lorsque l'on a
bien dîné la veille, après la grande tasse de café au lait
et les tartines beurrées du petit déjeuner, ce n'est rien...
Mais ici, où toute nourriture est sacrée parce que rare...
en réalité, c'était nous, maintenant, qui, avec confusion
détournions nos regards des enfants impatients.

Un coup de cloche, et c'est la course joyeuse vers la
cour. On s'installe au soleil par petits groupes. Le chef
ou la cheftaine du groupe va chercher auprès de la
Sœur cuisinière la portion et les écuelles... voilà tous les
sourires revenus.

Les enfants mangent.

Ceux qui ne sont pas ici, qui ne sont pas à midi à

l'école, car on ne peut accepter tout le monde, doivent se contenter d'une poignée de dattes, d'un morceau de galette plate, d'un peu de couscous aux grandes fêtes; ou bien, un jour, fatigués de ne jamais avoir à manger à leur faim, sans résistance contre la maladie, ils se laissent mourir tout doucement, et ce n'est qu'un petit Saharien de moins.

Un petit Saharien de moins, et les hommes qui partent pour le Tell et qui oublient vite femmes et enfants, et ceux qui n'ont rien à se mettre sur le dos que d'in-vraisemblables chiffons, alors que l'on gèle dans les maisons sans air, ni lumière ?

Que cette misère est donc intolérable !

La population des oasis est un des facteurs les plus importants de notre réussite coloniale en Afrique du Nord. Sans oasis, vivant trait d'union entre l'Algérie, la Tunisie et le Maroc, et les Afrique Occidentale et Equatoriale Françaises, plus de communications. Plus de liaisons aériennes. Le désert devenu une mer maudite.

C'est pourquoi l'œuvre des « Petits Sahariens » qui naît, arrive vraiment à son heure. Elle pourra aider. Aider les mères à sauver leurs enfants, en leur donnant du lait lorsque l'été et les privations tarit le leur; du savon, des vêtements chauds. En aidant les communes à accroître le nombre des enfants admis aux soupes scolaires, il ne faut qu'un franc par jour pour nourrir un enfant dans le Sud.

Entendons-nous ! Il ne s'agit pas de transformer le Sahara en Paradis terrestre, plein de cultures maraîchères... il ne se laisserait pas faire, c'est dommage d'ailleurs, mais c'est comme cela. Il s'agit simplement de maintenir la population des oasis dans un état un peu moins misérable, d'améliorer le terrain humain de la race.

Pour arriver à ce but, il faut, relativement, peu de choses, et c'est vraiment d'un intérêt national.

L'œuvre des « Petits Sahariens » est à peine formée, que déjà la grande kermesse des aveugles lui ouvre généreusement ses portes, afin d'y installer, à son bénéfice, un petit comptoir d'objets sahariens. Le mois prochain, à Paris, aura lieu une grande vente.

Aidez-nous. Sur ces terres lointaines, les moissons mû-

rissent rapides. Avec peu, on fait beaucoup de choses... on fera la plus importante des choses, on sauvera des vies humaines.

Jacqueline ALBERT-LAMBERT

Echo d'Alger
du 15 avril 1934

NOUVELLE HISTOIRE DU SUD

Les « Petits Sahariens »

Nous roulons depuis 6 heures du matin. El-Goléa n'est plus, loin derrière nous, qu'une perle morte, qui ne revivra que lorsque nous y reviendrons, plus tard, dans longtemps.

Il est 5 heures. Dans une heure le soleil se couchera. Il est, pour le moment, bas sur l'horizon, rond et blanc comme une lune fausse, le vent de sable, pas méchant, souffle rageusement au ras du sol, nos roues seules boivent le sable.

Nous n'arriverons jamais. Nous sommes condamnés à suivre toute notre vie cette piste ingrate, véritable allée de cailloux, dans une immensité grise. Le désert est vraiment plus désert que nature... et puis cette évidente mauvaise volonté à ne pas vouloir finir !

Six heures et demie. L'abrutissement est complet. A demi-morts, nous ne voyons plus rien à force de n'avoir regardé, pendant douze heures, que le même horizon. Une petite côte, et tout à coup, non, ce n'est pas possible ?... Si, là-bas, tout près, une ligne framboise... Timimoun.

Le maléfice est dissipé, le désert n'est plus, puisque voici Timimoun. On a tout écrit, tout tenté, pour essayer

de définir avec des mots exacts (pauvres mots) la couleur de Timimoun.

Timimoun appartient à la catégorie des choses et des êtres que l'on ne peut pas peindre. Après tant d'illustres prédécesseurs, je ne vais pas avoir l'audace d'essayer à mon tour de décrire Timimoun... Je dirai, pourtant, que, par ce soir de février, sous ce ciel inhumain, Timimoun, ses murs, ses maisons, ses portes, ressemble à un énorme sorbet à la fraise, posé sur de la cendre.

Nous pressons le chauffeur, tant nous avons hâte de mordre au sorbet. Hélas ! Le temps d'arriver vraiment, de récupérer les bagages, de recevoir le « coup » que vous inflige l'hôtel Transatlantique (vraie demeure d'Antinéa), et tout est trop tard, le soleil disparu, la nuit tombée, le sorbet fondu.

Le clair de lune nous révèle implacablement une ville soudanaise mystérieuse et muette; il fait très froid. Une nuit de fièvre, de rêves éperdus, et le soleil nous rend enfin un Timimoun neuf et rouge... rouge comme le velours vénitien du dix-huitième... Non... comme la brique rose des châteaux Louis XIII... Non, mais vous savez bien que l'on ne peut pas décrire la couleur de Timimoun !

Les enfants sortent de toutes les portes comme des rats. Ils sont blancs de poussière, blancs à ne pas distinguer la couleur de leur peau, surtout les plus petits.

— Pourquoi sont-ils comme cela ?

— Parce qu'il fait froid, alors, leurs mères les enterrent pour la nuit dans la poussière, jamais balayée, qui forme le sol des caves sans fenêtres, où la famille s'entasse pour dormir.

Je reste sans voix.

— Elles n'ont rien pour les couvrir ?

— Non, rien.

Les palmiers, dans tout ce rouge, ne sont plus vert-de-gris, ils sont vert jade, d'un vert qui met l'eau sous la langue, et les jardins de terre pourpre sont voilés par le blé et l'orge verts encore, mais pas pour longtemps. Avant le 15 mars, la moisson sera faite.

Un enfant passe, tout nu, sous un invraisemblable chiffon en loques. Il tient dans sa petite main crasseuse une poignée de dattes sèches, sans couleur.

— Il ne va pas manger ça ? dis-je en riant.

— Comment ? Mais c'est probablement sa nourriture de la journée.

Mon rire s'étrangle, coupé net. Je deviens aussi rouge que les murs de Timimoun, et je n'ai rien d'un sorbet.

— Les indigènes, les enfants, sont tellement sous-alimentés que la création providentielle des cantines scolaires a transformé une partie des enfants : la bienheureuse... celle qui en profite.

Nous allons voir.

L'école est rouge comme une tomate très mûre... Non... Comme une topaze brûlée, plutôt. Et les enfants ? Où sont les enfants ?

Les enfants ? Ils sont par terre, dans la cour, assis en rond par groupes de cinq ou six. Au milieu de chaque groupe, une cuvette émaillée contient une imposante portion de macaronis à la tomate (assortis à l'école, voir plus haut). Ils se servent dans des assiettes de fer, dans des gamelles, dans des plats de terre, vaisselle hétéroclite, mais on mange.

Verbe sacré. Il reprend ici toute sa signification : nourriture qui conserve la vie, nourriture, nécessité impérieuse.

Ils mangent avec des cuillères, avec leurs mains. Un macaroni tombe-t-il dans le sable. On le ramasse vite et l'on mange le sable avec.

D'abord hypnotisée par cette puissance d'absorption, je réagis en regardant leurs bons visages. Ils sont béats, luisants de graisse. Le blanc des yeux celui des dents donne des accords en majeur dans la symphonie des figures.

— Ah ! madame, me dit l'instituteur, si vous les aviez vu arriver en octobre... Ils étaient maigres comme des chacals, avec de gros ventres malsains. Maintenant, ni moi, ni le docteur ne les reconnaissent plus, nos petits sahariens.

Les « petits sahariens » lèchent leurs doigts, pour se préparer à manger les dattes du dessert. Un sourire à la ronde, et je sors juste à propos pour surprendre une brochette de « petits sahariens » qui, appuyés au mur bas de clôture, regardent de tous leurs yeux leurs frères fortunés qui mangent.

— Et ceux-là ?

— Ah, ceux-là ne sont pas admis. Nous ne pouvons faire plus, nous sommes obligés de refuser au moins une centaine d'enfants que leurs parents nous supplient de prendre à l'école et à la soupe...

— Mais si la place manque en classe, ne pourrait-on leur donner à manger ?

— Il n'y a pas assez d'argent, madame. Songer que toutes les oasis ont maintenant leurs soupes scolaires. On est débordé, il faut limiter.

J'ai bien envie, en regardant « ceux qui ne mangent pas », de me faire cuisinière et de cuire, sur la place de Timimoun, le macaroni à la tomate dans une lessiveuse.

Les « petits sahariens ». Les petits sahariens sont nécessaires aux oasis qu'ils peuplent, qu'ils empêchent de mourir. Ils sont nécessaires à la France qui a réalisé, en combien d'années et à quel prix de sang et d'or, le deuxième empire colonial du monde... Alors ?

Alors ? Je n'étais pas la première, loin de là, à savoir ces choses. C'est pourquoi ce mois d'avril 1934 va voir à Alger la naissance de l'Œuvre des « petits sahariens » : œuvre d'assistance à la mère et au petit des Territoires du Sud. Sa première manifestation sera un comptoir d'objets sahariens vendus à son bénéfice à la grande kermesse des aveugles, dont la très généreuse Mme REY a ouvert les portes.

Ne pourrait-on donner à manger à des enfants qui ont l'habitude fâcheuse d'avoir faim ?

Ne pourrait-on, de temps à autre, remplacer les ficelles et les chiffons par une robe ou une gandourah, voire même par un petit burnous ?

Ne pourrait-on donner aux mamans des « petits sahariens » le savon, denrée rare, du lait lorsque l'été et son irrémédiable sécheresse tarit le leur ?

Mais si, n'est-ce pas ?

Tout le Tell, magnifique et fleuri voudra bien se pencher un peu sur les « petits sahariens ».

Rassurez-vous, il ne faut pas se pencher beaucoup. Le moindre secours germe et produit, là-bas, des plantes magnifiques... comme les graines dans les terres rares mais fécondes des oasis de chez nous.

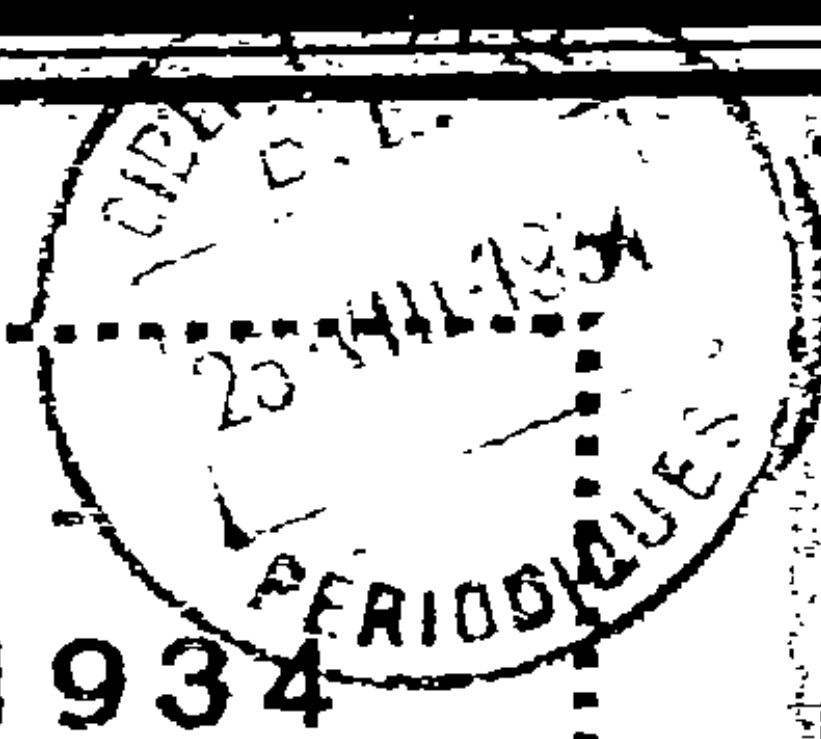
Jacqueline ALBERT-LAMBERT.

Le Gérant : M. le Général MEYNIER.

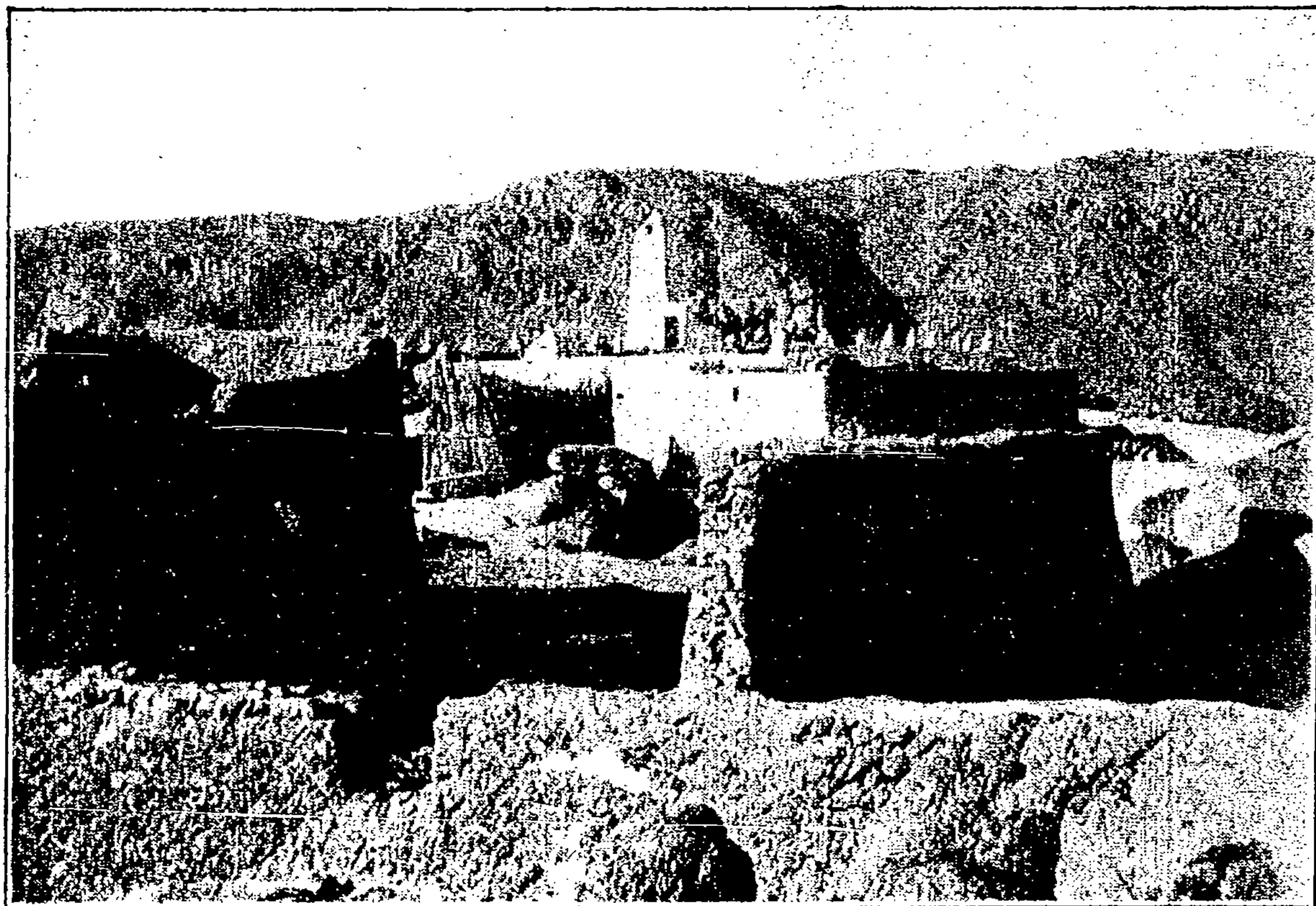
Imp. Rives, Romeu et Cie, 14-16, Rue Bab-el-Oued. - Alger

« LES AMIS
DU SAHARA »

- N° 12 -
JUILLET 1934



TOURISME SAHARIEN



DJANET la Mosquée Senoussiste

NUMÉRO
SPÉCIAL

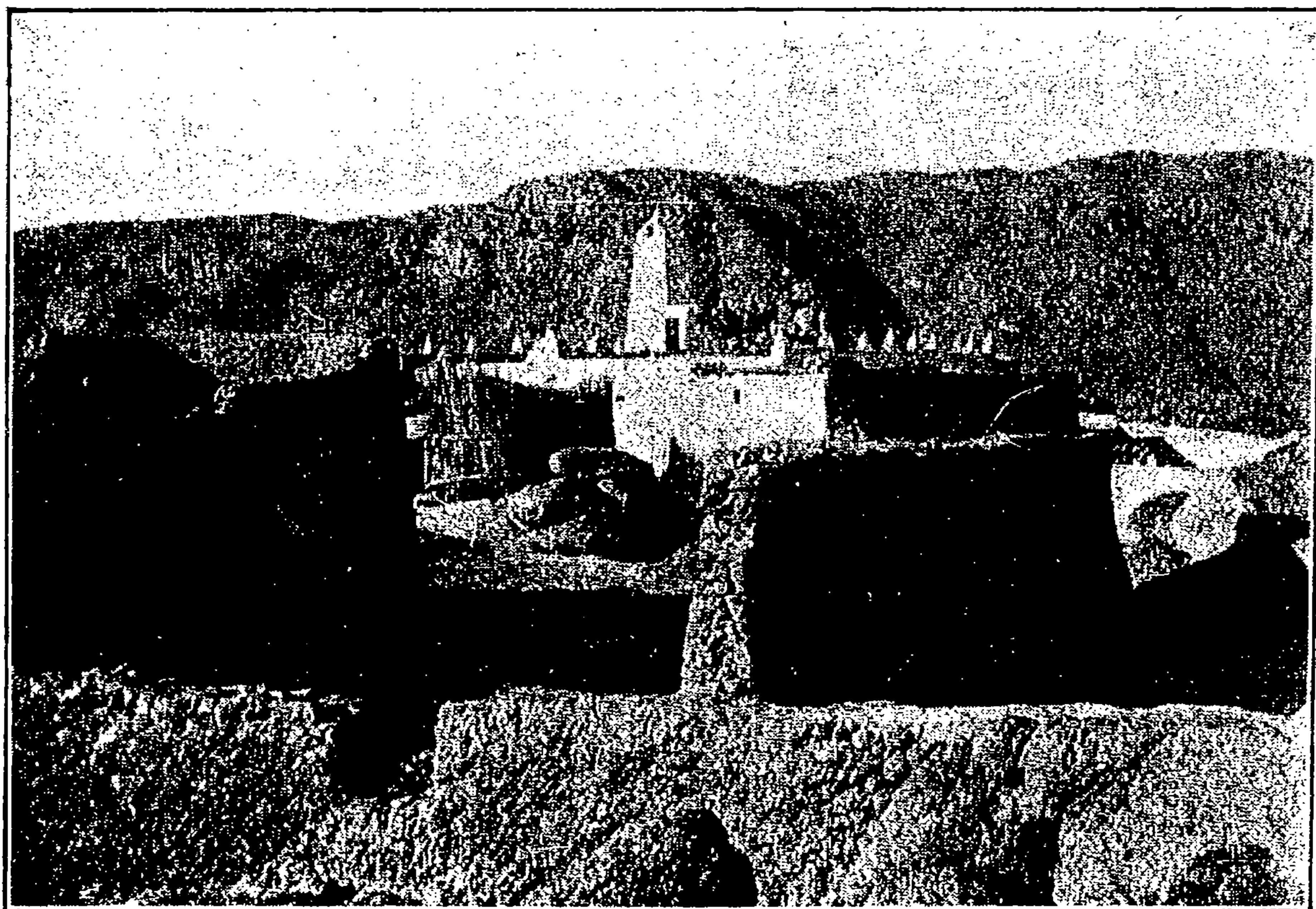
SAISON
1934-1935

Pour tous renseignements,
s'adresser au Secrétariat
Général de l'Association,
Direction des TERRITOIRES
DU SUD, au Gouvernement
Général de l'Algérie, à Alger

« LES AMIS
DU SAHARA »

- N° 12 -
JUILLET 1934

TOURISME SAHARIEN



DJANET. - La Mosquée Senoussiste

NUMÉRO
SPÉCIAL

SAISON
1934-1935

Pour tous renseignements,
s'adresser au Secrétariat
Général de l'Association,
Direction des TERRITOIRES
DU SUD, au Gouvernement
Général de l'Algérie, à Alger